REVUE DE PARIS

MAY 6 1940

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

1er AVRIL 1940

ALEXANDRE ARNOUX	*Infanterie*	361
IGNOTUS	*Le Général Georges*	381
ANDRÉ SUARÈS	*Ariel dans l'orage*	388
PAUL OLAGNIER	*Les trois Allemagnes*	403
JEAN D'ESME	*Les chevaliers sans éperons.* — II.	429
ROBERT DE TRAZ	*Les raisons de la neutralité suisse*	467
H. E. BATES	*La petite ferme*	478
ARMAND PIERHAL	*Comment fut négocié le pacte germano-soviétique*	505
ED. GISCARD D'ESTAING	*Finances françaises de guerre*	517
ROLAND DE MARÈS	*L'offensive de paix et la Finlande*	525
MARCEL THIÉBAUT	*Selma Lagerlöf*	533
ALBERT FLAMENT	*Tableaux de Paris*	542

LA LIVRAISON : 10 FRANCS

47e ANNÉE *NUMÉRO 7*

La Revue de Paris il y a 25 ans

D'un article de M. Ernest Lavisse, intitulé : Non possumus, *paru dans la* Revue de Paris *du* 1er *avril* 1915, *nous extrayons le passage suivant :*

Les Allemands enseignent par les écrits doctrinaux de leurs grands chefs militaires et même par leurs règlements, que tous moyens de guerre sont bons qui mènent au but de la guerre, c'est-à-dire à la destruction des forces de l'ennemi. Ils n'admettent point qu'en cas de conflit entre la guerre et l'humanité, l'humanité prévaille sur les nécessités de la guerre. Ils ont écrit à ce sujet des formules décisives, tranchantes, et des préceptes pour leurs armées, et leurs armées obéissent aux préceptes.

D'où cette première question :

« *Croyez-vous que la guerre, nécessairement terrible et atroce par les moyens dont elle dispose, doive se faire plus atroce encore par le refus d'y admettre aucune modération, aucun sentiment d'humaine pitié, de charité, de chevalerie?* »

Les Allemands enseignent qu'il n'y a pas de droit contre la force, ou plutôt que la force crée le droit. Ils renient toutes les obligations internationales et déchirent « ces chiffons de papier » que nous appelons des traités. Ils n'admettent pas l'existence d'une société des nations, régie par des règles internationales.

D'où cette seconde question :

« *Croyez-vous qu'il soit permis à un État, si puissant qu'il soit, de rompre, s'il y trouve quelque intérêt, un engagement qu'il a pris, et de renier sa signature après qu'il l'a donnée librement?* »

Les Allemands philosophes confirment leur négation du droit des faibles à la vie, par la théorie de la lutte pour l'existence, où le plus faible est une proie assignée au plus fort.

D'où cette troisième question :

« *Croyez-vous que la lutte pour l'existence doive régir l'humanité comme elle régit la nature, en sorte que ce ne soit pas un privilège et une noblesse d'être, dans la nature, le genre humain?* »

Les Allemands disent que la guerre est utile à l'humanité, même qu'elle lui est nécessaire et que, sans la guerre, l'humanité tomberait en une irrémédiable pourriture.

D'où cette quatrième question :

« *Croyez-vous qu'il soit défendu d'espérer qu'un jour, si lointain soit-il, l'humanité trouvera le moyen de vivre en paix, ou que tout notre long avenir soit un enfer aux portes duquel nous devions laisser cette espérance?* »

INFANTERIE

Comme les forts de la ligne Maginot, si divers sous leur apparence d'uniformité, les divisions en campagne possèdent chacune leur caractère propre, mais plus directement visible. D'un secteur à l'autre la nuance varie. Du général au deuxième classe qui nettoie la route, la débarrasse de ses tas de fumier, charge de bûches le foyer de la roulante ou charrie les bouteillons de soupe et les seaux de vin ou de café, du colonel au caporal-chef, tous, dans la même grande unité, respirent comme un air de famille, de cousinage. Malgré la variété, la rivalité des recrutements, il y en a toujours un qui domine, qui donne le *la*, qui impose son accent, son odeur de cuisine. Tant d'épreuves communes, la volonté et, souvent, la simple influence inconsciente du chef ont fondu les éléments de l'alliage ; une petite patrie, avec sa cour, l'état-major, ses classes dirigeantes et son peuple, ses mœurs, ses rites, ses préjugés, ses glorioles, ses traditions, son point d'honneur, sa démarche, son allure et ses modes, s'est créée parmi les autres ; elle a ses particularités de vocabulaire et ses vanités, ses plaisanteries obligées et ses préventions, sa façon de porter le bonnet de police ou le béret, les molletières, dont le règne touche à sa fin, ou les culottes de golf, les bottes de caoutchouc et les peaux de bique. Voilà comment on fait la cohérence d'une grande nation en armes ; il y faut beaucoup de cantons, de cloisonnements, de provinces distinctes et fières. Sinon on n'a qu'un troupeau.

□ □

Il y a plus d'un mois, quand la glèbe avait la dureté du roc et que la neige épaisse couvrait les champs et craquait sous la semelle, j'étais avec les coloniaux dans une petite ville riche, aux maisons confortables, pourvues de frigidaires, de calorifères, de pianos et de fauteuils de velours rouge à carrés de dentelles, une petite ville quiète, abandonnée de ses habitants et où, seuls, le silence ouaté, coupé parfois de brève canonnade, le vide blanc, les hommes casqués, une certaine atmosphère de précaution disaient que les positions de l'adversaire nous touchaient et que le brouillard d'une pulvérulence bleuâtre nous dérobait à peine à ses vues. La popote qui m'accueillait, en dépit de sa salle à manger bourgeoise, cossue, en dépit de la froidure du dehors, du givre des vitres, sentait le voyage, l'expédition, l'Afrique et l'Asie. Le médecin-major m'expliquait notre victoire, à laquelle il avait travaillé sept ans, sur la mouche tsé-tsé et me vantait la vitesse et l'endurance des porteurs noirs ; un capitaine me montrait d'étranges et horribles photographies du bombardement de Shanghaï, qu'il avait prises lui-même, et les ravages des bombes incendiaires ; le colonel racontait de savoureuses anecdotes sur ses longs contacts avec l'armée anglaise. Exotisme, traversées ; et soudain, au dessert, les grappes de ces beaux raisins sucrés, demi-secs, à la peau ridée, que l'on conserve pour l'hiver aux greniers des pays de vignobles, me rappellent que mes hôtes et ces soldats qui gardent les rivières gelées de cet âpre pays *(censuré)* ont amené jusqu'ici les intonations, l'odeur raisinée, la saveur succulente.

Quelques semaines plus tard, avant-hier, j'ai partagé la vie d'une formation plus austère, où nul rayon d'Afrique ou d'Asie ne se mélange à la lumière française, où l'on habite au centre de la tradition, dans une maison immémoriale, ordonnée et spacieuse, méticuleuse, qui ne livre rien au hasard, dont les maîtres suivent les voies de la plus antique sagesse. Des gens de la plaine et de la montagne, de leurs confins aussi,

nourris aux vertus ancestrales ; un chef qui a la prudence, la bonhomie, la grandeur simple, l'expérience qu'on prête aux rois homériques, leur dignité, leur majesté terrienne, leur gravité enjouée ; de jeunes guerriers déjà façonnés et trempés, qui ont témoigné de leur valeur audacieuse à la fois et réfléchie. Aujourd'hui, je change de contrée, quoique je n'aie parcouru qu'un court chemin.

Un gros bourg, à un croisement de routes, la capitale de la division. Des rues où l'on ne rencontre que des uniformes kaki, vidées des civils ; une propreté de ville d'eaux pendant la saison ; une voirie scrupuleuse. En haut, non loin du carrefour, le foyer du soldat aux fraîches peintures, aux murs crépis à neuf, sa salle de jeux, sa buvette jaune et acajou, charmante d'intimité, sa *bodega*, au rez-de-chaussée, en quart de sous-sol. Les décorateurs y travaillent encore, achèvent l'ornement du lieu de repos et de réunion. Ils y mettent beaucoup de cœur, d'adresse et de goût. Un Parisien les dirige ; il a dessiné des esquisses d'une imagination ravissante et très moderne : natures mortes de dés, de cartes, scènes de cirque à clowns, chevaux, écuyères, trapèzes volants et, surtout, pour les murs de la taverne, l'illustration des couplets de la fameuse chanson :

Si je meurs, je veux qu'on m'enterre
Dans la cave où y a le vin.
Les deux pieds contre la muraille
Et la tête sous le robin.

Une boîte de nuit, à Paris, ferait fortune en employant ce garçon-là. Le voici au milieu de ses pots, de ses pinceaux, de ses tubes, de ses brosses ; ses aides malaxent les poudres ou couvrent les fonds. Un vrai Parisien, dis-je, décorateur et grammairien. Il a écrit dans le plâtre, au-dessus du panneau ébauché :

Je boirais cinq ou six bouteilles,
Une femme sur les genoux...

Et il a marqué le conditionnel, souligné deux fois l'*s*, afin qu'on sache bien que ceci n'est pas une faute d'orthographe mais une supposition, un rêve, un vœu.

Comme je médite et contemple entre en coup de vent le général. Un des benjamins de nos divisionnaires. Vif, actif, extraordinaire animateur, grand secoueur des bureaux, pulvérisant les inerties et les situations acquises, formé à l'école de Lyautey, militaire et organisateur, brillant, électrique, brisant toutes les résistances dans un tourbillon où l'improvisation n'a pas de part, aimant à séduire et à commander, l'esprit en ordre et en mouvement, dormant peu, appliqué et vertigineux, toujours en gestation de projets précis et sautant à pieds joints au cœur de la réalisation d'un élan qui n'a pas de cesse, projets d'organisation du terrain, d'opérations, de fondations, de récréation, bousculant l'obstacle et bâtissant sans désemparer, nourrissant des desseins nombreux et de longue haleine dont il n'embrouille pas les fils, net et complexe, simplifiant toute chose en l'énonçant et en l'engendrant, en l'acheminant vers l'existence, grand metteur en scène et grand metteur en œuvre, ne dédaignant peut-être pas, au cours de cette ardeur qui l'emporte et qui emporte tout autour de lui, d'étonner un peu, pour se divertir, l'égal, le subalterne et le philistin. Il galvanise, homme fertile et d'exécution serrée, les matières lourdes et les âmes massives ; toujours, quelle que soit l'entreprise, il se trouve à son affaire, imagine, pèse le pour et le contre, décide, rapide, beau joueur, libre et absorbé. Ce foyer du soldat l'amuse ; il adresse ses observations au peintre, discute un motif, approuve ou suggère ; l'écuyère lui paraît un peu étoffée, il exige de la grâce ; le dessin elliptique du cheval lui plaît, et il s'y connaît.

Puis nous allons visiter les douches, l'atelier où des artisans merveilleux, des travailleurs subtils du bois découpent le contreplaqué selon les cotes et les niveaux de la carte, montent de précieux plans en relief et en couleur, maison par maison, haie par haie, arbre par arbre, de certains quartiers du secteur, fournissent à ceux qui patrouilleront au milieu des ténèbres la possibilité de tâter leur route, de se familiariser, au toucher, avec tous ses accidents, ses dénivellations et ses repères, de répéter en quelque sorte la manœuvre, à échelle réduite, sur l'emplacement même. Nous franchissons quelques kilomètres, nous atteignons, près de la

gare où embarquent et débarquent les permissionnaires, le centre d'accueil, les longs hangars de bois aménagés, leurs tables, leurs couchettes superposées, leurs bancs, leur cantine. Le général ne laisse rien derrière soi qu'il n'ait vu, inspecté, jugé, dont il n'envisage le développement, l'amendement, la perfection. Retour rapide ; le siège de la division où les jardiniers retournent la terre, plantent des rosiers pour ceux qui viendront ici plus tard, après bien des relèves.

« Il faut, me dit le chef, que tout soit propre, soit beau, que chacun y mette du sien, que nul ne songe à se relâcher, que personne ne prononce jamais cette formule horrible : A quoi bon? Il faut que tout vive, que rien ne se dessèche, que tout continue pendant la guerre, que nulle force ne s'assoupisse, que chacun demeure prêt à continuer après. Dans un conflit aussi long, aussi monotone, aussi statique, où le soldat attend plus qu'il n'agit, où la volonté, que ne fouette, du moins jusqu'à maintenant, aucune surprise, risque de s'endormir et de s'ankyloser, où l'offensive et la parade ont quelque chose de fragmentaire, d'éparpillé, de médiocre, dans cette morne bataille de patiences fortifiées entre lesquelles éclatent de brèves et minces bagarres, des algarades de batteurs d'estrade lancées par d'énormes masses immobiles, comme une écume, celui qui mollit et s'abandonne au désœuvrement gâte sa chance. Nous n'avons pas le droit de ne pas nous secouer chaque jour, de ne pas renouveler chaque matin notre impulsion. Question d'ascendant, sur soi-même et sur l'ennemi. Nous avons besoin d'ascendant, au cours de la guerre d'abord, car il n'existe pas d'arme plus efficace pour la gagner, pour plus tard ensuite, pendant la paix, où il ne s'agira pas de la laisser s'évaporer, s'anémier, si nous ne voulons perdre la victoire. Chaque effort le consolide, construction de douches, d'un foyer clair et avenant, plantation d'un jardin, garde correctement relevée, hameau nettoyé de son fumier, reconnaissance bien menée, embuscade judicieusement tendue, tir d'artillerie déclenché rapidement, instantané et sûr. Toujours se tenir en haleine, voilà le secret de la réussite et de ses fruits. Ne jamais donner, à nous-même ni à l'autre, le sentiment qu'il conduit la danse, que nous subissons et encaissons. Réplique à chaque action de

détail, réplique qui souvent la devance ; à chaque harcèlement, à chaque canonnade, réponse doublée ou triplée. Cela les calme là-bas ; ainsi fait-on un secteur tranquille, où l'on choisit son moment. Tout l'hitlérisme se fonde sur le prestige. S'ils ne laissent presque jamais de blessés prisonniers, s'ils les ramassent à tout prix, question de prestige plus encore que la crainte des renseignements que les interrogatoires pourraient nous fournir. Chaque fois que, dans notre cœur ou dans le leur, nous détruisons ne fût-ce qu'une miette de ce prestige, nous avons bien employé notre journée. C'est ainsi que l'on vide les Empires et qu'on les réduit en poussière. »

◻ ◻

Au bureau du général nous attendent deux jeunes officiers. Mon Dieu ! qu'ils sont jeunes ! Je ne me lasse pas de m'étonner de la fraîcheur de notre armée. Dois-je en conclure que je vieillis ? Pourtant, il me semble bien que, en 1914-1918, nous sortions de l'adolescence depuis plus longtemps que ces garçons-là. Les habitudes de la vie, les lectures, un certain penchant à l'ironie, une affectation de sceptiques, des mœurs moins rudes, où l'on se flétrissait, se blasait plus vite, une époque de sensualité, de romanesque assez faussement littéraires, la manière de se coiffer, de se raser, tout nous donnait, en gros du moins, quelques années de plus qu'à nos successeurs d'aujourd'hui. Oh ! évidemment, cela n'allait pas très profond sous la surface et l'épreuve nous a vite ramenés au naturel ; mais l'âge de la candeur avait passé et le pli était pris. Ceux-ci, au rebours de nous, n'ont pas connu la paix et la disponibilité ; ils n'ont vécu qu'entre une guerre mal éteinte et une autre dont les foyers menaçaient toujours de se rallumer. Jamais de loisir, affrontés dès l'enfance à des problèmes cruels, plongés dans un monde sans valeurs stables, qu'elles fussent matérielles ou morales, voués aux hasards des inflations et des dévaluations, des révolutions de l'Europe, fils de pères incompréhensiblement tués, ruinés ou enrichis, portés aux sommets ou précipités, ils n'ont jamais envisagé l'existence sous l'aspect d'une carrière

facile ; entraînés aux sports et au plein air, demeurés propres et purs, éloignés des aventures sexuelles faciles, ayant beaucoup fréquenté, et librement, les jeunes filles, ils ont gardé les vertus de lutte de la puberté et l'opiniâtreté de desseins de l'enfance. Nous les avions accusés, bien à tort, de cynisme et de sécheresse, quand ils n'offrent au contraire à nos yeux que de la naïveté, de la pudeur, une retenue que nous avions prise pour de l'indifférence, une hardiesse et un courage qui ne se traduisent jamais en mots, une timidité qui m'intimide. J'imaginerais volontiers qu'ils nous jugent un peu débraillés et déraisonnables, qu'ils ont pour nous, ceux de l'autre affaire, une vénération, une considération, une estime qui ne va pas sans quelques sourires en coin. Et ce que je dis de ces officiers s'applique aux hommes ; jamais armée n'a eu de classes moins tranchées, n'a été plus unie de ton, moins hiérarchisée au point de vue des sentiments, plus démocratique, si l'on ôte à ce mot son sens de polémique étriquée et si on lui restitue sa plénitude. On m'affirme qu'il s'est passé quelque chose d'analogue chez les Allemands et que l'écart du chef au subalterne, cet abîme de jadis, le nazisme s'efforce de le combler, que les exercices physiques en commun, un certain nivellement idéologique, (par le bas celui-là, tandis que le nôtre s'opère par le haut), les directives de l'hitlérisme, sa politique sociale, ont resserré singulièrement les distances et rapproché ce qui autrefois n'avait de rapports que d'obéissance passive à commandement de maître. Singuliers chocs de retour : l'Allemagne obligée de se démocratiser pour combattre les démocraties ; les démocraties prenant des mesures totalitaires pour vaincre l'Allemagne. Il n'y a rien, a dit je ne sais qui, qui rapproche plus que la compétition et l'inimitié.

Je reviens à mes officiers ; bien fringués, bien nets, bien reposés, ni leurs traits ni leurs vêtements n'offrent de fatigue ; ils ont l'air d'invités à un déjeûner plutôt que de gens qui rentrent à peine, juste le temps de se débarbouiller et d'endosser la tenue numéro 1, d'une randonnée difficile et dangereuse. Car ils ont passé, avec une trentaine d'hommes, la nuit fort loin dans les lignes allemandes ; ils ont reconnu les positions adverses jusqu'au delà de la petite ville de X...,

inspecté les réseaux, relevé les champs de mines et les passages, rapporté une ample moisson de renseignements et même des pancartes, une affiche indicative jaune à lettres noires : *Strasse Minenfrei*. L'ennemi n'occupe X... que par intermittence ; c'est assez sa manière. Mais des travailleurs, le jour, y organisent la défense, des corvées s'y rendent. Longue reconnaissance. Pas de patrouille ennemie, aucune maison ne paraît tenue de façon suivie, on a pourtant soigneusement fouillé. Pas d'anicroche ni de perte ; beaucoup de décision, d'audace et de prudence. De la chance aussi. Deux chiens ont aboyé longuement, enfermés ou attachés, car leurs voix ne changeaient pas de place ; on a épié le galop d'un cheval non attelé ou attelé à une voiture aux roues caoutchoutées. Ce cheval errant, qui court au hasard, sans but discernable, on m'en parlera souvent ; d'autres groupes, d'autres investigateurs des ténèbres l'ont entendu ; va-t-il se créer sur lui une légende ? L'imagination nocturne de l'homme en chasse et aux aguets enfle aisément les signes et les indices, aboutit volontiers à les interpréter presque surnaturellement, peuple l'ombre de fantômes. Le bourrin de X..., dont les sabots ont frappé les oreilles et la curiosité, ont éveillé la puissance fabulatrice de beaucoup de guetteurs, rejoindra-t-il, au royaume des êtres en marge de la nuit et de la guerre, le fameux chien danois qui court en zigzag et défie les balles, le civil en pardessus feuille morte, son maître, qui sort des clairières et s'évanouit aussitôt, le parachutiste qui, s'il flaire un piège, remonte et regagne son zinc qui l'attend, décrivant des ronds sous les étoiles ? Pour ce dernier bobard, je sais bien qu'on ne le répète qu'avec une moue d'incrédulité et un rire de l'œil, qu'il fait figure de farce. Mais combien de bouches encore lui faudra-t-il pour acquérir ses titres authentiques ?

Penchés autour de la table que couvre la carte, nous suivons l'exploration. Voici le carrefour où s'est arrêté le groupe de recueil et la maison où se tapissait, au centre même de la ville, le groupe de surveillance et d'appui, tandis que la pointe marchante sondait, cherchait les mines, en notait le gîte et la nature, touchait les barbelés de l'extrême faubourg et leur réseau chicané. Le général félicite ses offi-

ciers qui rougissent, que les éloges gênent visiblement, surtout devant des étrangers. Ils n'ont eu, à les en croire, que de la veine, du *pot*. L'entretien dévie sur le corps franc auquel j'ai rendu visite *(censuré)*
Celui-là a joué de guigne. Une petite opération tout à fait semblable à celle-ci et aussi réussie tout d'abord. Partis avant le jour, ils ne devaient rentrer qu'à nuit close. Ils ont observé, barricadés et dissimulés dans une maison, ils ont tenu à portée du revolver et, aussi, de l'ouïe, un petit état-major allemand qu'ils auraient pu enlever si la consigne formelle n'avait pas été de recueillir des renseignements et de rester inaperçu. Mais, par infortune, deux maraudeurs boches, que tentait la cache des Français, logis de bon aspect et non dévasté, y ont pénétré ; il a bien fallu les descendre et les détonations ont donné l'alerte. Retraite difficile, héroïque, de muraillon en muraillon, par échelons, sous la protection des fusils-mitrailleurs qui alternaient le feu et le repli, protégeaient et se dégageaient à tour de rôle. Les gars du corps franc ont pas mal trinqué ; moins toutefois que les poursuivants dont la manœuvre, pourtant habile et rapide, n'a pas réussi à couper les nôtres de leur base, à les encercler. J'ai vu, devant l'autel de l'église de Z..., à moins de cinq cents mètres de nos avant-postes, la tache de sang qu'y a laissée le corps du lieutenant A., qu'un de ses amis et trois hommes, n'hésitant pas à repartir, ont ramené. Un prêtre lazariste, qui participait au combat, a célébré l'office funèbre ; lui-même nous a détaillé l'affaire, *(censuré)* du haut du clocher d'où aucun accident du terrain n'échappe à l'œil.

L'entretien se disperse ; on regarde des images d'Épinal, images d'actualité chères à notre amphitryon, renaissance charmante d'un vieux métier ; on va déjeuner ; on oublie la guerre ; au dessert, quelqu'un chante et l'assemblée, général en tête, reprend le refrain. Partout, au front, on retrouve cette familiarité, cette sociabilité, à la popote du grand chef comme à celle des sous-off ou au caboulot des trouffions ; partout, ici et au gourbi des avant-postes, on vous présente, avec la même gentillesse, le vin et le café ; la discipline, stricte et souple, sait se transformer en politesse mondaine, en camaraderie que marque à peine une nuance mais très délicate,

de protection ou de déférence. Du paysan au commandant d'armée, je n'ai pas rencontré une fausse note. Chacun se tient à sa place, d'homme à homme plus que de galon de laine à galon d'or, de matricule à étoiles ; la bonne éducation, la finesse native de notre peuple, empêchent les dissonances. Le salut militaire lui-même, que nous avons connu si automatique et parfois si forcé, si grognon, si distraitement rendu, s'est beaucoup humanisé, a gagné je ne sais quoi de consenti et de spontané, je ne sais quelle valeur de signe de compagnonnage, de rite entre gens de la même équipe... *(censuré)*.

□ □

L'étrange métier que celui de correspondant de guerre ! Du groupe d'armées, on vous expédie à une armée, qui vous envoie au corps d'armée, qui vous confie à son tour à la division, qui vous passe en consigne au régiment, qui vous adresse au bataillon, qui vous transmet à la compagnie. Si la chance vous sourit, si le bon vent vous pousse, qu'on n'ait pas trop découragé les sympathies que l'écrivain éveille souvent chez nos compatriotes, race littéraire, sympathie parfois un peu ironique mais toujours sensible, qu'on vous ait jugé à quelques mots, quelques riens, digne de camaraderie et que votre expérience de la *der des der* qui précéda celle-ci vous ait évité les gaffes et attiré une certaine considération, si vous ne rebutez pas le colonel et si le capitaine vous trouve une tête possible, alors vous franchirez peut-être la dernière barrière, on vous accordera l'honneur du corps franc, de la section d'avant-poste, du guetteur qui épie les terrains mystérieux et semés de signes et d'embûches, protégé de l'ennemi par quelques ronces de métal épineux, de la curiosité de l'arrière par une cascade de défenses en profondeur, un escalier d'états-majors. J'ai suivi, une fois, les pérégrinations d'un morceau de bœuf, de l'abattoir d'armée à la marmite de la roulante, au bouteillon de la compagnie, à la gamelle du fusil-mitrailleur et de celui dont la binoculaire surveillait les bois allemands et les ombres grises de leurs clairières, qui scrutait les bruits et les fumées ; j'ai subi aujourd'hui les

mêmes épreuves que cette matière de tambouille. Ballot jeté de main en main, me voici, au crépuscule, après avoir reçu l'accueil fort aimable du colonel, satisfait l'examen discret de son œil clair auquel rien n'échappe, me voici presque au bout de mes rebonds et de mes étapes, à Y..., siège du bataillon.

Le dernier village avant les lignes, dans un creux, avec son pont, sa mairie-école d'un bleu pervenche, sa fontaine, ses maisons dont quelques-unes portent, au linteau de leur porte, des signes hébraïques, son monument, d'un étrange et naïf style Renaissance campagnard, aux morts de l'autre guerre, frappés en Russie, je pense, pour la plupart, — car l'Allemand ne leur accordait qu'une chiche confiance, — sur des fronts fort éloignés de celui où leurs fils servent l'antique patrie retrouvée. Une chenille de ravitaillement accroche les moellons de la chicane qui barre l'entrée ; des files de travailleurs descendent des collines boueuses ; leurs bottes de caoutchouc, jaunes de terre liquide, font des floc-floc mous sur la chaussée dégradée par l'hiver, le gel, la fonte, les charrois ; un soir livide, mêlé de pluie éparse et de vent aigre, avale ces longs monômes terreux et sans couleur, muets, harassés, qui ont remué le sol gras, visqueux, attaqué la couche de glace qui persiste encore sous bois tandis que les pentes découvertes coulent en bouillie, qui ont abattu les grands hêtres dont la chute fracasse longuement le silence, contraste singulier avec l'aboi brusque des canons, qui ont débité les troncs en rondins pour les abris, dévidé les barbelés où les paumes se blessent et les ont enroulés, enchevêtrés sur les piquets en quinconce des panneaux. Ils reviennent ; ils ont gagné leur soupe et le sommeil des terrassiers et des bûcherons ; je distingue mal leurs visages sous la visière du casque, parmi les lainages ; je vois briller un regard où s'allume, à la rencontre de l'intrus, du petit événement que je suis dans cette vie uniforme, une étincelle de curiosité, de moquerie, d'amitié ; leur pas lourd et grave colle au terroir, y adhère avant de s'en arracher, y puise une force tranquille et primitive, les réserves de volonté, le suc de la vieille planète ; raidissant le cou, ils saluent, de leur tête fixe, le commandant ; puis ils se délient du rang, s'engouffrent sans bruit, les porches les gobent ; bientôt, la chaleur de la ratatouille dénouera les langues,

excitera des conversations; une gaudriole tombera d'une fenêtre, un bout de chanson sifflée fusera; on percevra le feu d'une pipe, on humera l'odeur de savane brûlée d'une mèche d'amadou, l'âcre senteur du perlot de l'Intendance. Alors il fera nuit et le profond dormir des fouisseurs, des manieurs de pioche, de hache, de barre-à-mine, enveloppera le village, y éteindra les voix; les respirations fortes soulèveront les brins de paille; les sentinelles debout aux avenues, aux chicanes, à peine distinctes, seront comme des morceaux d'ombre plus dense, des piliers qui veillent et parfois bougent, rompent la somnolence qui menace en soufflant de la bouche et des narines, en frappant du pied, en secouant sur leurs épaules le fardeau de la lassitude.

Au bureau du bataillon, où un petit poêle bougonne et répand une touffeur qui sent le fer chaud, une lampe à manchon métallique et à essence éclaire des papiers, des transparents griffonnés de rouge et de bleu, des cartes, des chemises de carton. Le colonel règle le détail d'exécution et les objectifs de la patrouille de ce soir; les trois conducteurs de groupe l'écoutent et ne prononcent pas un mot. Ils ressemblent à ceux qui ont opéré hier, avec lesquels j'ai déjeuné à midi, à la division. Même sérieux juvénile, même candeur appliquée, même masque de timidité et d'enfance sur leur décision et leur audace. Des capitaines d'équipe de football, qui reçoivent les dernières recommandations de l'entraîneur de vieille expérience et de doctrine éprouvée, avant le match de championnat, plutôt que des chefs de bande. Jamais je ne cesserai de m'étonner du fossé qui sépare ces hommes réels de leur apparence, leur comportement extérieur de leurs actes. Aucune affectation, aucun raidissement. Ils remisent soigneusement leur puissance et leur violence intérieure pour l'heure de la détente, de l'explosion et de la ténacité féline; ils n'en gaspillent pas une goutte. En ce moment, des écoliers, et pas de l'école buissonnière, non, des enfants sages.

Le colonel distribue les rôles. Les deux groupes, les deux de recueil, toujours prêts à opérer une diversion en cas de danger couru par la pointe, s'arrêteront là et là; le troisième, la patrouille proprement dite, poussera jusqu'au bois de U...

à la crête de la colline, de l'autre côté du pays qui n'est à personne ; elle a pour mission principale de vérifier si, comme on le suppose, comme les rapports des observateurs l'indiquent, les Allemands ont, non loin de la lisière, des organisations défensives permanentes, s'ils ont établi des réseaux de barbelés, et de quelle épaisseur, s'ils occupent certains points et lesquels. Surtout, autant que possible, ne pas se découvrir, esquiver la rencontre et le combat. Il ne s'agit pas aujourd'hui de ramener des prisonniers, de causer des pertes à l'ennemi mais d'apporter une somme de renseignements. Tout éclat ne pourrait que compromettre l'objet essentiel de la reconnaissance. Au cas où le choc deviendrait inévitable, alors, naturellement, le sous-lieutenant prendrait les mesures que lui dicteraient les circonstances et son initiative. Si la nuit, fort noire à cette heure, ne s'éclaire pas un peu au lever de la lune, derrière les nuages, mieux vaudrait revenir sur ses pas et ajourner l'opération. Il ne faut pas risquer de dissocier le groupe dans les ténèbres, où une file se casse et se divise aisément, d'égarer des hommes qui se désorienteraient peut-être, courraient le péril de tomber aux mains des Allemands. Et pour rien, sans chance d'obtenir, par nuit épaisse, un rendement appréciable d'informations. Des deux côtés, on s'acharne généralement à s'éviter ; la rencontre, sauf le cas d'attaque précise d'un objectif, ne constitue qu'un accident fâcheux. Enfin, le sous-lieutenant appréciera sur le terrain ; le colonel le laisse seul juge de l'opportunité de l'avance, de la prospection ou du repli, de la balance des sacrifices et du résultat. Le visage du jeune officier se ferme, se crispe à peine, puis se rajuste, s'équilibre. Il a endossé sa responsabilité ; lourde, il la porte avec une sorte d'illumination rentrée.

Les hachures, les cotes, les lignes de niveau de la carte, un doigt les suit, sous la lampe à essence dont le manchon métallique d'un blanc aveuglant a des pointes rouges, des braises. Tout cela se traite simplement, pratiquement, ainsi qu'une affaire paisible qui n'engagerait aucune vie. Le petit sous-lieutenant et ses camarades réfléchissent, emmagasinent les consignes et les conseils ; ils écoutent ; ils ne témoignent de nulle anxiété, de nul enthousiasme qui décèlerait, sans doute,

un besoin de se surmonter. Non, terriblement maîtres de leurs nerfs, et d'un courage si tranquille qu'ils ne jettent aucun voile d'élan, aucune ivresse de sacrifice entre les choses et eux-mêmes. Ils mesurent une distance, marquent le repère d'un vallon, d'un boqueteau, d'une ferme abandonnée, d'un glacis, d'un ru, conviennent de signes de ralliement. Le colonel, un homme grand, aux larges épaules, rose, aux tempes argentées, d'une distinction robuste, leur serre la main. Il a fini de parler métier et technique ; malgré lui, sa voix s'attendrit, prend une inflexion plus sourde, un peu mouillée. Il sourit et dit, comme en manière de plaisanterie : «Maintenant, mes enfants, je vous donne ma bénédiction. » Un silence, chargé de ce que personne n'osera exprimer, d'une émotion que flétriraient les mots. Le petit poêle rageur, qui me semblait se taire, je l'entends soudain ronfler, grogner, faire le bougon. Une parcelle du manchon de la lampe rougeoie, lance une flamme. Une bouffée de silence humain, situé au delà de la durée, d'épanchement retenu, total. Le colonel salue, se dirige vers la porte, met la main sur le bouton ; les trois chefs de groupe, au garde à vous, saluent. Le rite militaire masque soudain les hommes ; les grades, les fonctions, le rite recouvrent les cœurs.

□ □

Avant le dîner, le commandant et un capitaine ont liquidé les affaires courantes du bataillon. Moi, je confie quelques notes à mon pense-bête. Le ménage d'une unité ne chôme guère, même en position. Soucis d'organisation et d'administration. Combien de permissionnaires reviennent ? Combien d'autres partent ? Des paperasses, des signatures. Le F.M. du point B, on l'a mal placé, il faudra l'enterrer dans le talus ; travail pas facile certes, à cause du gel qui, en forêt, durcit encore une bonne épaisseur de terre, mais travail nécessaire. L'autre F.M., qui se conjugue avec lui, on le remontera vers la droite de façon qu'il tire à travers le réseau et que l'angle mort se trouve réduit à presque rien. États des malades reconnus, des outils, des grenades, des V.B. Le génie a vérifié les mines

retardatrices du secteur de la deuxième. Réclamer à la division des sacs, de la toile de jute et de raphia pour les camouflages de la route, une tôle métro d'abri. Un camion vient d'arriver et le conducteur demande le reçu de six sacs de plâtre, de trois feuilles de papier-verre, de cinq bidons d'essence, d'une boîte de méta, d'une marmite norvégienne, d'un lot de douze canadiennes et de six paires de bottes imperméables, don de l'Amicale des Anciens du régiment. Le commandant griffonne son paraphe, avise le camionneur de se méfier du verglas, de ne pas s'exposer à la panne au raidillon de W..., de faire plutôt un détour par K... Les Fritz ont sonné avant-hier une rame en panne, à W... De jour bien sûr. Mais, enfin, l'allongement de K... offre plus de sécurité. Petites préoccupations, soins constants et minutieux qui assurent, multipliés, quotidiens, scrupuleux, la bonne forme, physique et morale, d'une armée. Le commandant respire, s'étire, pousse un ouf, refoule un tas d'imprimés ; il a liquidé sa besogne de bureaucrate. Et juste le temps de dîner avant le départ du corps franc.

La popote, je l'avais prévu sans sorcellerie, loge au presbytère. Dans la vaisselle de combien de curés de l'Est aurai-je mangé la soupe, le bœuf et les pommes frites de rigueur, pendant mes vagabondages au front? Et toujours le même décor tranquille, les mêmes meubles à incrustations ou à reliefs en forme de petits soleils, de roses et d'étoiles, à clous de cuivre jaune, le même papier peint pauvrement bariolé, les mêmes lithographies pieuses alternant avec des paysages violemment polychromes d'Italie, souvenirs sans doute de pélerinages, et des images crues de Méditerranée, d'Alger, de Constantinople, pour lesquelles ces prêtres d'un pays gris, aux longs hivers embués, ont un goût unanime, et dont ils se fournissent chez le même marchand qui ne lésine ni sur le vert pistache ni sur le rose bonbon ni sur l'outremer. Repas rapide ; les trois chefs de groupe, surtout celui de flèche, ont hâte d'avaler le jus, de veiller aux dernières dispositions.

Dehors, ténèbres compactes. Au bas côté de la rue descendante du village, je discerne à peine, à l'ouïe et au toucher, à l'odeur humaine et laineuse plutôt qu'à la vue, une file de

soldats, le corps franc. Je les connais, ces gars-là ; je les ai observés et fréquentés souvent, là et ailleurs. Des figures maigries par l'effort, hâlées, aventureuses ; leur peau de bique, la capote s'accroche trop facilement, leur peau de bique à poil ras serrée à la ceinture garnie de grenades dégoupillées, gros citrons de fer à patte de métal, l'étui du couteau fixé à la courroie de poitrine, leurs mousquetons et leurs mitraillettes massives et courtes. Tous volontaires et choisis soigneusement parmi le surnombre des volontaires pour leur audace, leur discipline, leur sens de l'orientation, leur esprit de sacrifice et d'équipe, leur initiative personnelle, leur ruse, leur prudence, leur génie de l'embuscade et du guet, de l'incursion nocturne. J'en ai rencontré de toutes les sortes, de toutes les extractions, des employés en qui se révèle une fièvre de péril et de parties mortelles, des intellectuels jetés à l'action brutale et qui y goûtent un paradoxal contentement, des paysans braconniers de naissance et rompus à l'affût, des ouvriers des faubourgs, natifs de Bellevillle et de Ménilmontant, au vieux sang d'insurrection et de barricades, des prêtres même, grands manieurs d'hommes, dont l'ascendant s'exerce plus aisément qu'on ne pourrait croire sur ces ouailles parfois ombrageuses, des gens du monde à ascendance de hobereaux batailleurs. Je n'oublierai jamais cet ancien étudiant d'Oxford, Français au teint frais, à la figure strictement rasée, *(Censuré)*

ni ce professeur d'un collège congréganiste à la haute stature, aux yeux noirs de créole, qui s'excusait d'un office pour lequel il n'éprouvait pas assez d'horreur, d'un métier qu'il s'effrayait de sentir trop s'accorder à sa nature, qui m'avouait, en baissant des cils nourris et lustrés sur son regard sombre : « Évidemment, j'ai eu des scrupules. Mais plusieurs de ces garçons réclament les sacrements. Alors j'ai pensé... » Tous ces éléments si discords s'allient du reste sans résistance ni explosion, composent, au bout de peu de temps, une troupe solide, homogène. Il suffit d'une main ferme, de quelques coups durs où le salut dépend de la fusion et des réflexes mis en commun. La classe sociale n'entoure l'homme que d'une faible carapace et ne l'isole qu'aux moments froids ; la moindre chaleur d'action l'attaque.

Et parmi nos Français, même les plus modestes, les plus effacés d'aspect, il y a beaucoup de chefs nés.

On m'a inséré aux vertèbres de la colonne. J'ai obtenu ce soir d'aller, avec le groupe de recueil, jusqu'au petit poste avancé près duquel mes compagnons attendront le retour de la véritable reconnaissance et soutiendront, au cas, son repli. Nous sortons du village ; mes yeux s'habituent, assez mal, à cette obscurité dense, crachotante. Au petit pont, au delà de la chicane de moellons, nous voici *dans la nature*, comme disent les soldats pour désigner les lieux où l'on se trouve sans abri, sans défense, livré à soi-même, aux forces primitives. Nous marchons lentement, sans parler ; une ombre chemine devant moi ; je ne la quitte pas ; parfois elle m'échappe, se dissout dans la nuit ; j'hésite, je la ressaisis et je reprends cette monotone et pénible ascension d'une prairie de glaise où le pas se noie, s'enlise et glisse, où l'aplomb exige une sollicitude constante, un effort qui ne se relâche point. Souvent je dérape et titube ; l'autre ombre, celle qui me suit, me soutient et me pousse. De temps en temps l'homme de tête, le sous-lieutenant, je pense, s'arrête et toute la colonne stoppe, avec quelques heurts et jurements à voix basse ; il siffle doucement ; un autre sifflet répond, très faible, à peine dégagé du vent, à mille lieues estimerait-on. Cela vient de l'autre groupe qui grimpe parallèlement, à deux cents mètres environ, dont nous nous assurons qu'il ne retarde ni n'avance sur nous, qu'il ne se décale pas.

Ténèbres sans éclaircie, sans rémission. La durée s'étire ; chaque seconde se dédouble. La file menace à chaque instant de se briser ; mes voisins d'avant et d'arrière montrent pour moi la plus touchante amitié, leur poigne vigoureuse me redresse si j'abandonne la bonne direction, si je sors de l'ordre serpentin. Un commandement du guide passe de bouche en bouche, murmuré : « Silence ; se tenir à deux pas ; surveiller la lisière, à gauche. » Nous approchons, en effet, d'un bois qui forme une masse vague, un aggloméré de nuit dans la nuit compacte. Il est arrivé que des randonnées ennemies le contournent ou s'y gîtent. Nous avons atteint la crête. Nous élongeons prudemment le mur sylvestre, à une distance que je ne saurais apprécier ; elle me paraît tantôt grande,

tantôt de quelques coudées à peine, se contracte et se distend sans raison. Le sous-lieutenant gagne l'orée ; nous nous rassemblons ; la file onduleuse, pataugeante se tasse. Il entre dans la forêt où se niche un poste de compagnie. Nous l'attendons. Un quart d'heure à peu près. Pendant ce temps, je fais connaissance avec mes compagnons d'avant et d'arrière, avec ces visages qui m'ont soufflé de bons conseils et des encouragements, avec ces bras qui m'ont prêté leur appui vigilant, empêché de choir ou de me séparer. Du reste, ces visages, je ne les vois pas ; de la fraternité seulement et des paroles cordiales entre une visière de casque et une jugulaire accrochée au menton, une tiédeur d'haleine et, par éclair, un regard, car il n'y a pas de ténèbres qui puissent étouffer entièrement un regard, ou l'idée qu'on s'en forge. Le compagnon sur qui je peine à tenir le cap, un jeune architecte ; nous avons quelques relations communes. Et la question fatidique : « Qu'est-ce qu'on dit à Paris ? ». De même que chaque civil s'imagine que tout caporal du front n'ignore rien de la conduite de la guerre, chaque biffin croit dur comme fer que le citadin participe aux secrets des chancelleries d'Europe. Mon compagnon d'arrière, lui, petit, d'allure rustique et vive, je le déduis du moins de ses intonations, de son accent terrien que je ne localise pas mais qui fleure la campagne. Il parle par apophtegmes, moralités laconiques, proverbes ; les vérités premières coulent cocassement et sentencieusement de sa bouche. « Dommage qu'on puisse pas en bourrer une. Ceux qui ont pas droit au feu ont pas besoin de pipe. La pipe est la compagne du guerrier ». Puis il tâte sa poche que gonfle un gros sandwich. « Faut pas casser sa pipe sans casser la croûte. »

Deux ou trois fantômes débouchent du bois ; ils n'ont de réel que leur marche : le sous-lieutenant. Nous nous reformons en colonne ; nous pénétrons sous les arbres par le layon, avec plus de précautions encore. Cent pas mesurés et une halte, une minutieuse scrutation des fourrés, des ombres, des bruits. Le sol, ici, au couvert, où le soleil de midi ne lui arrive que tamisé, a gardé une cuirasse de glace ; le dégel n'en liquéfie qu'une mince couche extérieure ; les vieilles patinoires de décembre et de janvier n'ont pas flanché. Parfois quelqu'un vacille et se raffermit en ronchonnant. Je bronche,

mes talons fuient devant moi, je m'assieds un peu brusquement. « Pas de mal ? me demande gentiment mon rustique ami. Bon. Heureusement qu'il était déjà fendu. » Vieille plaisanterie qui m'enchante. On repart, on s'arrête, on redémarre. Soudain, je me bute à mon voisin d'avant. Longue station. Au loin, en face, une lumière. Brille-t-elle au bout du bois, à son pourtour, ou bien au delà des lignes, dans le secteur ennemi ? Bouge-t-elle ou reste-t-elle immobile ? Une autre au nord ; et mêmes problèmes. Que signifient ces lueurs ? Un piège, un stratagème pour démasquer nos armes automatiques. Ordre de se planquer, d'attendre, d'observer. Pas un mot. Une inquiètude pèse ; tous les sens se tendent. J'ai beau choisir des repères, me dominer, je ne pourrais dire si ces lumières changent de place ; mes yeux me bernent, refusent de me répondre raisonnablement, jouent à m'abuser. Celui qui m'a pris sous sa protection, le sentencieux, se penche vers moi, glisse à mon oreille, paternellement : « Vous bilez pas ; vous tenez le bon coin ; mettez-vous derrière moi ; j'ai la mitraillette. »

En route ! L'ordre passe, comme un écho répercuté. Le sous-lieutenant revient sur ses pas, hésite un peu. Un coude vers la gauche ; un signal sifflé. On répond. Voilà le petit poste où je dois coucher, et que nous avions manqué de peu. On me consigne au chef de section ; une poigne décidée m'entraîne à travers les chicanes ; le pan de mon manteau s'attache à quelque chose de crochu, de vindicatif, à un buisson de barbelés où il se déchire ; il n'y a rien de plus désagréable, de plus déprimant que de s'accrocher, la nuit, à ces petites griffes innombrables, tenaces ; la panique de la bête piégée. Je me dégage. Voici la ceinture de rondins, le campement ovale, la sûreté du nid défendu. Une silhouette de guetteur ; je descends quelques marches de terre qui croule sous la semelle. « Voilà, annonce mon cornac, voilà le palace. »

Une nef de tôle métro à demi enfouie, une chapelle basse de fer ondulé qu'éclaire une bougie plantée dans une boîte de biscuits, niche d'argent réflecteur. Des dormeurs répandus en vrac ; l'un d'eux ronfle comme un harmonium. Mon hôte — les usages mondains, pour ainsi dire, de l'armée ne souffrent pas d'exceptions — réchauffe déjà le jus sur un petit bloc de

méta ; nous mangeons un morceau de pain et de fromage que j'ai tiré de ma musette, car une politesse en vaut une autre. Parfois un de ceux qui reposent se lève, s'équipe, sort, et bientôt celui qu'il a relevé arrive, nous adresse un bonjour, s'enveloppe de couvertures, s'étend, s'endort. Les fameuses lumières, que nous jugions proches et peut-être bougeantes, les veilleurs en ont déterminé l'emplacement, fixe et fort lointain, de l'autre côté de la vallée, bien au delà du *no man's land*. J'apprendrai un peu plus tard que le sous-lieutenant chef de reconnaissance a renoncé à l'expédition à cause de l'obscurité et du peu de chances de réussite. La lune n'éclairera le revers des nuages qu'à l'approche de l'aube ; je le constaterai quand, après un somme, j'irai humer l'air froid et la pâle pénombre où frissonnent les ramilles, les hommes de guet. Le téléphone sonne ; un appel du poste de commandant, où l'on s'inquiète de mon sort ; on me désigne à mots transparents :

— Alors, le colis?

— Bien arrivé. Pas de casse ni d'erreur.

— Tout va?

— C'est nickel. »

On me montre mon paddock, un caillebotis que rembourre une paille usée. Je fais ma literie d'un couvre-pied, la tête sur ma musette. Dehors, le silence. Dans le gourbi, les respirations bien rythmées, la chandelle qui bat de l'aile, de temps en temps un changement de dormeur, une odeur de nuit humide qu'apporte l'homme relevé, le tic tac d'une grosse montre et, sous ma nuque, sous mes reins, à travers le caillebotis et la paille, le ruissellement du dégel, la rumeur de mille sources que mon assoupissement amplifie ; je dors au fil d'un torrent.

Nuit calme sur l'ensemble du front. Rien à signaler.

ALEXANDRE ARNOUX

15 mars 1940.

LE GÉNÉRAL GEORGES

« CHER ami, venez me voir. Je veux vous annoncer une bonne nouvelle. » Un quart d'heure après, répondant à l'appel téléphonique d'André Maginot, nous étions auprès de lui rue Saint-Dominique.

Ceci se passait en novembre 1929. Tardieu venait de succéder à Briand comme président du Conseil et de rendre à Maginot, ministre des Colonies du gouvernement défunt, ce portefeuille de la Guerre qu'il avait déjà détenu par deux fois.

« J'ai fait mon choix ; j'ai pris Georges. Je lui ai télégraphié d'arriver sans délai. Je ne crois pas qu'il soit très satisfait de quitter sa division d'Alger, mais tant pis. Pour la besogne qui m'attend, il me fallait un collaborateur de sa trempe et puis, sa présence à mes côtés réjouira l'armée. C'est l'essentiel. » Telle était la « bonne nouvelle » : la nomination de Georges comme chef de son cabinet militaire, que Maginot avait tenu à nous apprendre lui-même.

Depuis, dix ans ont passé. Maginot n'est plus là ; on s'en est aperçu ! C'est une fois de plus la guerre et Georges commande en chef le théâtre d'opérations du Nord-Est : couronnement d'une carrière exceptionnellement féconde et droite dont nous voudrions à travers ses étapes retracer les différents aspects.

* *

Georges est né à Montluçon le 14 août 1875. Son enfance s'écoulera dans la saine atmosphère d'un foyer modeste où la pratique des vertus domestiques, une existence laborieuse et

l'ardent amour de la patrie apportent plus d'honneur que d'honneurs. La défaite récente a mis son empreinte dans les esprits et dans les cœurs. La vive intelligence de Georges et ses succès au collège permettent à ses parents de concevoir pour lui des ambitions qu'ils ignoraient pour eux. Mais une fille aussi, qui possédait les mêmes qualités et qui « réussissait », incitait aux mêmes espoirs. Pour le garçon, quoi de plus beau que le métier des armes et, pour sa sœur, quoi de mieux que l'enseignement ? Ainsi pensait leur père qui n'imaginait pas de meilleure manière de servir le pays et de le préparer à la revanche que d'instruire les jeunes Français de leurs devoirs, à la caserne et à l'école. Les deux enfants lui donnèrent raison. Tandis que Georges, ses études achevées au lycée Lakanal, était reçu à vingt ans au concours de Saint-Cyr, sa sœur était admise à l'École Normale de Sèvres.

Les camarades de promotion de Georges eurent tôt fait de reconnaître en lui un sujet hors de pair. Au début de sa seconde année il est nommé sergent-major à la 5e compagnie et son classement de sortie lui permet de choisir son régiment. Il demande et obtient le 1er tirailleurs algériens. Être à vingt-deux ans un officier d'Afrique ! Le beau rêve est réalisé !

Georges rejoint quelque part dans le Sud sa garnison ; nous disons « quelque part » car le 1er tirailleurs, dont la tâche est d'assurer l'ordre dans les territoires sahariens, bouge continuellement. Il bouge et il se bat ; avec lui, Georges participera à une série d'opérations, notamment aux colonnes du Gouarara et du Touat. Mais quel que soit le charme des larges horizons et son regret d'avoir à s'éloigner d'un champ d'action qu'il aura, pendant sept ans, très utilement cultivé, Georges considère justement que sa jeune expérience a besoin de l'enseignement que seule peut lui donner notre École de Guerre. Il s'y présente, il est reçu et, les cours terminés, il sort en 1907 dans les premiers avec le brevet d'État-Major. Nommé hors tour au grade de capitaine, il est attaché en qualité d'officier d'ordonnance au cabinet du général Toutée, ministre de la Guerre. Il y reste trois ans.

A ce moment Lyautey, Drude et d'Amade entreprenaient la conquête du Maroc. Georges, saturé de Paris, souhaitait d'y prendre part. On lui donne une compagnie du 2e tirailleurs algériens qu'il mène au feu le 12 juillet 1910 à Moul el Bacha avec

un brio tel qu'il lui vaut une citation. Par la suite il contribue, avec son unité, au nettoyage de toute la rive orientale de la Moulouya. La connaissance qu'il avait des troupes indigènes d'Algérie fait désigner Georges pour étudier l'organisation de leur recrutement par voie d'appel, alors que ce recrutement n'était assuré jusque-là que par des volontaires et des rengagés. Son projet adopté, il rentre en France, est affecté, à la fin de 1913, à l'État-Major de l'Armée et est inscrit au tableau d'avancement pour chef de bataillon.

* *

Nous sommes aux premiers jours de 1914. Par son surarmement et sa politique d'incessantes provocations, l'Allemagne démontre aux yeux de tous qu'elle recherche le conflit. L'attentat de Sarajevo précipite le drame. Le 4 août la guerre est déclarée.

Georges part en campagne avec l'état-major de la 2e Armée commandée par le général de Castelnau. Après l'heureuse issue de la bataille, glorieuse entre toutes, du 25 août, à la Trouée de Charmes, il était promu commandant et mis à la tête d'un bataillon du 122e d'infanterie. Mais, le 11 septembre, à Gerbevillers, une sérieuse blessure reçue, dira sa deuxième citation, au moment où, « donnant l'exemple du plus grand sang-froid, il entraînait son unité vers les lignes allemandes », l'oblige à quitter le front. A peine rétabli, Georges est affecté au 1er bureau de l'État-Major de l'Armée d'où il est envoyé, en 1916, à Salonique pour y exercer les fonctions de sous-chef d'État-Major des armées alliées. Promu lieutenant-colonel, il interviendra sans cesse en surveillant et en dirigeant sur place l'exécution des ordres de ses chefs comme aussi en apportant leur solution aux délicats problèmes soulevés par notre action en Macédoine et en Grèce. C'est ainsi qu'à peine rentré en France pour prendre en 1917, auprès du général Pétain puis du général Foch, chef d'État-Major Général et conseiller technique du gouvernement, la direction du 3e bureau du théâtre des opérations extérieures, il était rappelé à Athènes par M. Jonnart, haut-commissaire des

puissances alliées, chargé de régler le très grave incident qui devait aboutir à l'abdication du roi Constantin. Une troisième citation signalera discrètement « les services les plus appréciables » rendus par le lieutenant-colonel Georges « dans une mission spéciale ».

Cette mission achevée, Georges revint auprès de Foch. L'autorité de celui-ci, sous l'action directe et proche du ministre de la Guerre Painlevé, ne s'exerçait que sur l'intérieur du pays et beaucoup plus faiblement encore sur l'armée d'Orient, mais la défaite de Caporetto, survenue le 24 octobre 1917, ayant posé la question de l'envoi de renforts à nos alliés, le gouvernement désigna Foch pour se rendre en Italie afin de le renseigner sur la gravité de la situation et lui indiquer dans quelle mesure il convenait que nous donnions notre concours. Par ses conseils, son sang-froid, Foch allait contribuer largement à l'arrêt des troupes italiennes sur la Piave. Les propositions qu'il eut à formuler étaient accueillies par Paris sans difficultés et l'armée française d'Italie, placée dans des conditions identiques à celle d'Orient, devait être régie par un statut à peu près comparable et rester dès lors sous les ordres directs du ministre de la Guerre. Foch rentrait en France avec une situation considérablement accrue par le succès de sa mission. Sa position de chef d'État-Major Général était fortifiée ; son action personnelle sur le Comité des représentants militaires permanents allait enfin pouvoir se faire puissamment sentir ; en effet, le 29 novembre il obtenait qu'y fût nommé Weygand et il s'assurait, grâce à cet inappréciable intermédiaire, le moyen de défendre les idées propres à nous assurer la victoire.

Qu'on veuille bien ne pas tenir pour une digression ce rappel d'un moment de l'Histoire auquel, avec le nom du général Weygand, celui de Georges restera attaché. C'est en effet de la fin de 1917 que date l'ascension de Foch vers les sommets. Sa disgrâce injustifiée n'est plus qu'un mauvais souvenir. De très graves événements vont se produire que son génie dominera. Encore fallait-il qu'il pût compter, pour l'aider dans sa tâche écrasante et forcer la Victoire, sur des collaborateurs à la hauteur de cette tâche. Nous répondrons que tel était bien le cas de Georges puisque Foch le garda près de lui pendant quatre ans. En 1918 il le fit nommer colonel et le chargea de missions qui, successivement,

le conduisirent en Pologne puis en Asie Mineure, à l'État-Major des armées helléniques en guerre contre les Turcs, enfin à Londres en 1921 pour le règlement des questions d'Orient.

★ ★

Désireux d'accomplir son temps de commandement, Georges passe au 64e régiment de tirailleurs marocains alors stationné dans le Palatinat. Il devait, non sans regret, l'abandonner l'année suivante pour se rendre à Dusseldorf en qualité d'adjoint au général Degoutte, commandant en chef de l'armée du Rhin, chargé de la direction des services économiques et administratifs. Nous venions d'occuper la Ruhr. L'occasion était donnée une nouvelle fois au colonel Georges de faire valoir ses talents d'organisateur. Il y réussit à ce point que ses décisions s'imposèrent non pas seulement par une fermeté qui n'eût pas souffert la discussion mais, surtout, par l'esprit de compréhension et la claire vision des réalités dont elles portaient la marque.

Promu général de brigade en 1924, Georges, après un séjour à Londres où il fut détaché comme expert de la Ruhr, se vit, l'année suivante, réclamé par le général Degoutte, devenu membre du Conseil supérieur de la Guerre, pour être chef de son état-major. Mais dans le même temps, nos affaires se gâtaient au Maroc. Le maréchal Pétain ayant accepté d'assumer le « commandement en chef pour les opérations militaires sur le front nord-africain d'août à novembre 1925 » pria Degoutte de lui céder le général Georges. On sait ce qu'il advint. L'ordre fut rétabli dans le Protectorat et Pétain cita Georges dans ces termes : « Par sa puissance de travail, par son aptitude à saisir les questions les plus variées et à les traduire en ordres d'exécution ; par son autorité sur les chefs des divers services, par la sûreté de son jugement auquel s'ajoute une grande droiture de caractère, Georges s'est montré un chef d'état-major incomparable. » Le soldat se doublait d'un négociateur habile, c'est à ce titre qu'il prit part au Quai d'Orsay, en août 1926, aux accords franco-espagnols pour le Maroc.

Après un stage au Centre des Hautes-Études Militaires que diri-

geait le général Weygand, Georges recevait en juillet 1928 la troisième étoile et le commandement de la division d'Alger. C'est là que Maginot, ministre des Colonies, revenant de Dakar par Tombouctou et le désert après son inspection de l'Afrique Occidentale Française, le rencontra ; l'impression que fit sur lui le général fut extrêmement forte. C'est là aussi que ministre de la Guerre, il alla, en novembre 1929, le chercher pour faire de lui le chef de son cabinet militaire.

★ ★

Une double tâche attendait Maginot rue Saint-Dominique : rendre confiance à l'armée que les campagnes antimilitaristes avaient affectée ; assurer au pays la défense de ses frontières et, pour cela, réaliser d'abord le plan de fortification qui n'était encore qu'élaboré puis obtenir d'un Parlement indifférent ou rétif, sous forme de crédits *autonomes,* les milliards réclamés par l'œuvre gigantesque qui devait immortaliser le nom de Maginot. Dans ces différents domaines, Georges fut pour son ministre un collaborateur inappréciable. Ennemi de l'intrigue, la politique ne trouvait pas d'accès auprès de lui. Incapable de dissimuler sa pensée, il l'exprimait avec une franchise qui démontait souvent son interlocuteur quel qu'il fût. Dans les questions de personnel, son action se manifesta toujours de la façon la plus heureuse. Et l'on sait la répercussion d'un bon choix sur le moral de l'armée...

La nomination en février 1931 du général Georges au commandement du 19e Corps à Alger récompensa les services rendus dans un poste à bien des égards difficile. L'année suivante, au mois de novembre, il était appelé à siéger au Conseil Supérieur de la Guerre et chargé de l'inspection générale des troupes d'Algérie, de Tunisie et du Levant.

Son séjour à Salonique, au contact de l'armée serbe, et sa connaissance des problèmes du Proche-Orient avaient fait désigner Georges pour accompagner dans son voyage en France Alexandre de Yougoslavie que Louis Barthou était allé recevoir à Marseille. La joie de tout un peuple n'avait pas eu le temps de se manifester que, sous les balles d'un assassin, le roi et le minis-

tre français succombaient tour à tour. Georges, qui se trouvait près d'eux, reçut quatre blessures dont l'une, au bras, le fit longtemps souffrir ; le choc physique avait été terrible, on crut qu'il n'y survivrait pas. A la douleur que ressentit l'armée, le public mesura la place immense qu'il y tenait. Mais Georges devait guérir.

★ ★

Désigné en janvier 1935 comme adjoint au général Gamelin, chef d'État-Major Général de l'armée aujourd'hui commandant en chef des armées françaises sur tous les fronts, il témoigna dans ses fonctions des plus hautes vertus militaires et d'abord d'une noblesse d'âme qui ne peut être dépassée. Élevé à la dignité de grand croix de la Légion d'honneur le 31 décembre 1935, décoré de la Médaille militaire le 14 juillet 1939 il prit le 3 septembre, quand la guerre éclata, le commandement de la masse principale de nos forces mobilisées sur la frontière du Nord-Est.

Du capitaine de 1914, Georges a gardé la vigoureuse allure et, sur son visage presque imberbe, les ans n'ont pas laissé de traces. Ayons confiance en ce chef complet et faisons nôtre ce jugement qu'a porté sur lui Castelnau : « Les destinées de l'armée française et du pays sont en très bonnes mains, aussi prudentes qu'énergiques ; demain comme hier, elles seront sûrement conduites sur le chemin de la victoire. »

IGNOTUS

ARIEL DANS L'ORAGE

I

SOUPIRS

Il ose à peine s'entendre et, la bouche cachée au pli du bras, il murmure : « Ne suis-je qu'un pauvre enfant? Le suis-je? Il se peut que ce soit vrai. »

On rêve étrangement d'avoir près de soi, dans le lit clos de la terre, tous ceux qu'on a le plus aimés. On a toujours voulu coucher seul, dans la vie et, pour le temps sans horloge qui le suit, on voudrait avoir près de soi ces ombres éternelles de l'amour. Telles quelles cependant, ou dans leur plus belle forme? On désirerait de dormir avec elles, partager les mêmes songes et se parler enfin tout à fond par le silence. Étrange humeur.

Écoute, ma femme chérie. Tu veux bien t'y prêter à présent. L'abîme ne sépare pas, il unit. Nous ne dirons rien; mais nous saurons tout ce qui se peut dire, en nous regardant, les yeux fermés, au plus mystérieux l'un de l'autre. Là seulement il n'est plus de secret. Ainsi l'amant révèle l'aimé à lui-même.

II

ARIEL MARIÉ

PROSPÉRO. — Toi qui ris si enivré de ta délicieuse folie, toi qui ris si volontiers même en aimant, pour quoi, mon Ariel, cesses-tu de rire, si tôt que tu es dans ta maison?

ARIEL. — C'est que vous m'avez marié.

PROSPÉRO. — Je t'ai pourtant donné ma fille, qui est si vraie et si belle.

ARIEL. — Elle l'est trop, mon maître chéri.

PROSPÉRO. — Comment une femme serait-elle trop vraie, ou trop belle une jeune fille? Prends garde à ce que tu dis, mon petit.

ARIEL. — Trop est trop. Ou pas assez.

PROSPÉRO. — Je l'ai dérobée pour toi à ce prince, son cousin, coqueluche de toutes les femmes, aussi dénué d'esprit qu'il est joli garçon, pareil à un oiseau de paradis qui a perdu toutes ses plumes; et celles qu'on lui voit encore sont postiches : on les lui repeint chaque matin. Tu ris enfin?

ARIEL. — Avec vous, je me retrouve, je revis.

PROSPÉRO. — Ariel, mon enfant, ferais-tu fi de Miranda, la merveille des merveilles? Ma merveille, après tout.

ARIEL. — Non, mon maître chéri; mais je ne la fais pas rire, si je ris, pas même à mes dépens. Elle ne sourit pas non plus à la tierce de mon sourire. Je crois qu'elle n'aime pas mon esprit. Je ne suis pas digne d'elle.

PROSPÉRO. — Vraiment?

ARIEL. — En vérité. Elle est femme, elle n'a aucune fantaisie. La gravité des femmes m'épouvante.

PROSPÉRO. — Tu es, toi, tout fantaisie. Viens, donne-moi le doigt : tu ne pèses pas plus que le fil de la Vierge.

ARIEL. — La fantaisie qui n'a pas d'écho est le rossignol qui se tait, à l'aurore, et qui met avec sa tête ardente son chant sous l'aile; il se décourage et il cache son silence contre son cœur brûlant. Là, du moins, sa musique a de l'écho et il écoute son chant.

III

ACHILLE

Ha ! ma mère, ma mère ! Et ce talon, y pensez-vous ? Si je ne peux souffrir ni la vieillesse ni d'être infirme, que faire ? Faut-il que je me tue ? Eussé-je permis à Patrocle de se tuer ou de vieillir ? Et si un barbare me l'avait défiguré, lui tranchant de son sabre le nez, ou la joue et les lèvres ? S'il eût mutilé un de ses beaux membres, cette noble harmonie ?

Ne l'eussè-je pas poignardé dans son sommeil, pour le dérober à la laideur et le soustraire à l'horreur qu'elle m'inspire ? Vieillesse, nom menteur de l'incurable infirmité. Je n'ai pas sollicité, je n'accepterai pas le cruel honneur de la décrépitude.

O Thétis, ô déesse, ô blonde et toujours neuve comme l'aurore, fraîche comme la mer, ô ma mère, pour quoi m'avez-vous mis au monde ? Pour la gloire ? Mais la honte suprême est de mourir. Pour quoi m'avoir fait le don funeste d'un désir éternel, celui de la beauté, celui de la jeunesse ? Je n'avais rien demandé, ni pour les connaître hélas de quitter les ténèbres ?

IV

Solitude : romantique ? Non.

La solitude est plutôt le contraire : elle est la philosophie de l'individu face à la ruche et à Moloch.

Rien n'est plus métaphysique et plus riche en philosophie que la pensée et le sentiment profonds de la solitude. Tous les héros s'y reconnaissent, tôt ou tard, et les vainqueurs à l'égal des vaincus. Tous les saints connaissent la solitude, et qu'il leur faut gagner Dieu pour s'en évader. Quel complice

pour sauter le mur ! Ils l'envient autant qu'ils la redoutent. Ainsi les martyrs dans l'arène, avant d'être mis en pièces et torturés.

Les âges où l'on ne connaît pas la solitude sont les temps de la matière, où elle s'étale et triomphe. La connaissance de soi force l'esprit à la solitude, et la connaissance d'autrui y enchaîne.

V

Saint-André. — Martyr mystérieux. Il est l'homme même, et son grand mystère. Pierre son frère est la simple action, l'assise de la foi, Képhas la meulière. André est l'esprit, la force virile entre toutes : son nom l'indique. L'esprit, capable de tout ; il se cache le plus, où il semble le plus visible. Prenez donc garde. Il est le très pur, qui sait toutes les impuretés. Il se tait, voilà le grand style de l'âme : quel puissant silence ! On ne le connaît pas, et il vous connaît.

Il ne condamne pas, il n'absout pas : il se livre. Et il ne dit pas pourquoi : seul, son dernier soupir parle pour lui ; mais il a eu peur de cet aveu, où parfois succombe l'esprit, et il l'a retenu. Il est vierge et le plus viril. Quand il doit mourir, il est mis en croix ; mais il ne veut pas être crucifié comme Jésus, il ne s'en croit pas digne. Il veut qu'on le mette sur la croix en forme de mystère, en X. Et sans doute, on le cloue la tête en bas.

Le martyr crucifié en la forme ordinaire a les yeux baissés vers la terre et les ferme à jamais, ainsi. Mais André les a dans le ciel, et il les ouvre en expirant vers le paradis. C'est pourquoi il réclame la croix et la désire si ardemment, dans une mélancolie si brûlante, où passe une fièvre divine. Voilà ce que chante son Antienne, une des trois plus belles qui soient : je l'ai mise en musique. *O crux tam desiderata !...*

VI

Qu'il faut du courage pour n'être pas avec Caliban ! Il règne, en temps d'Apocalypse : il parle au nom de l'innom-

brable vermine ; il extermine toutes les fleurs pour venger le fumier. Et tous ses crimes, il les commet en invoquant la justice.

Qu'il faut de vertu pour être prince ! Et surtout pour s'avouer de l'être. Il n'est pas facile de tenir bon, la foudre en main, contre l'énormité grouillante de la masse. On a trop de conscience pour ne pas douter de son droit.

Courage. Mieux vaut boire de l'eau dans l'Auberge de Venise que d'être au festin de Caliban, dans le palais des Doges, en compagnie de Crépitus et de Trimalcion.

VII

MÉDÉE, OU LA JALOUSE

MÉDÉE. — Je t'aime, Jason : prends garde à toi : je te hais, je te hais, je te hais.

JASON. — J'ai ravi l'amour passionné d'une femme : j'ai conquis la toison d'or : comme un cilice de feu, elle s'attache à moi et me dévore. Cette flamme infernale me sépare de moi-même et fait ombre à toute la nature : sa fumée de soufre couvre le ciel et m'en trouble la sérénité. Malheureux conquérant, je suis esclave. Que ne suis-je dénué, comme par le passé, seul et libre ! O richesse fatale, celui qui te possède ne s'appartient plus : il est perdu pour la pensée.

MÉDÉE. — Aime-moi, ou je te hais. Et je te hais, si tu n'aimes pas que moi seule.

JASON. — Quel amour est-ce là ? Il me glace et m'épouvante. Adieu.

MÉDÉE. — Il me fuit ! Tout l'enfer s'agite dans ma tête et me brûle le ventre. J'aime Jason. Cet homme est à moi. S'il n'est à moi, qu'il ne soit à personne. Je l'aime. Je ne pense qu'à lui ; je le déchire dans toutes mes pensées, si je ne puis l'étouffer de mes baisers, et s'il n'étouffe des siens ma rancune meurtrière. Je l'exècre, s'il se dérobe. Je ne respire

que le désir de me venger. Je n'ai vécu que pour le servir : serai-je une servante méprisée? La rage me saisit, mon sang tourne en fiel dans mes veines. S'il ne m'adore pas, il me dédaigne ; s'il me dédaigne, il me trahit. Je l'aime : je le maudis à toute heure ; et si je dors, ô damnation de la nuit solitaire, je rêve de lui percer le cœur. Il est à moi, ce cœur, ou qu'il cesse de battre. S'il ne vit pas pour moi seule, je ne veux pas qu'il vive. Il ne me suffit pas qu'il soit à mes côtés, quand son esprit n'y est pas : maudit soit-il, si sa rêverie me déserte, si sa mélancolie me quitte. Je me vengerai d'un tel abandon : ses pensées aussi sont à moi, comme son corps et tous ses mouvements. Le cœur sans les caresses fait le plus noir mensonge. Les caresses sans le cœur sont le plus sale outrage. Il m'appartient puisque je l'aime. Il me vole, s'il se dérobe. Qu'il meure, s'il ne vit pas pour moi ! Je l'aime tant que je rêve sans cesse de le détruire et de déchirer tout ce qui lui est cher et qui n'est pas moi. Je lui ferai une fricassée de nos enfants, que j'adore, puisqu'ils sont nés de notre amour ; mais que j'égorgerai, s'ils ne sont plus que les témoins et le reste d'une passion qu'il a trahie. Non, ce n'est pas assez encore : je vais le tuer. Je veux qu'il meure sous ma main, puisqu'il ne vit plus sur ma bouche. S'il ne m'aime pas comme je l'aime, il est juste que je le tue. Et voilà mon amour : moi seule, et c'est assez.

JASON, *sous le couteau.* — Oui, voilà ton amour, Médée, ô parfaite jalouse ! Cela devait finir ainsi. Pour mieux m'avoir, et pour ne pas me perdre, tu m'as tué.

VIII

Un passe-temps, l'art, un moyen de se distraire? Non. Et d'abord, le jeu même est nécessaire, au pôle opposé du sommeil. L'art est un besoin aussi essentiel à la nature humaine que le langage : une langue supérieure, où le style assure la durée à tout ce qui passe, les faits, les émotions et les idées. C'est l'art qui tisse, pour une bonne part, notre

monde intérieur. Je voudrais que cette définition fît sentir à tant de gens que leur intelligence n'éclaire pas assez, que la poésie et la littérature sont l'art par excellence, bref l'art d'écrire. Un grand roman comme *Anna Karenine*, *le Rouge et le Noir* ou *Les Karamazov* en donne la preuve la plus propre à convaincre tout le monde : le jeu et la pensée, le bonheur de l'évasion et la nouveauté de « la région où vivre », l'agrément du conte et la source ouverte de la réflexion, tout y marque la puissance de l'artiste qui sait créer un monde et le besoin qu'a le lecteur d'y être introduit. Le roman n'est pourtant pas, en général, le sommet dans l'art d'écrire. Il est vrai, d'ailleurs, qu'on peut y voir l'épopée des modernes. A la suite de l'*Odyssée*, quel plus beau, quel plus grand poème épique, et d'un sens plus étendu que *Don Quichotte* ?

IX

LUDIONS

Grand froid en décembre. Ludions. — On ne vieillit qu'à la mesure où on ne résiste pas à la vieillesse. L'âme est la grande forteresse ; l'esprit est l'imprenable retranchement. On ne périt que par le corps. Eût-on l'âme assez puissante, on ne prendrait jamais de l'âge, car on ne s'en laisserait pas prendre ; et peut-être ne mourrait-on pas.

•

La pire solitude est à deux : car chacune se double de l'autre. On souffre toujours moins de soi que de ce qu'on aime. Et le mal de ceux qu'on aime est sans remède : on ne peut pas vivre pour eux. On peut bien se donner le change, des soins, un rêve ; enfin le sommeil : comment dormir et rêver pour autrui ?

Solitude à deux, elle serait presque divine et une halte en paradis, si l'un des deux était assez heureux pour consoler l'autre de ne l'être pas et lui donner l'illusion de l'être.

•

Force dans l'amour, force dans la haine, c'est toujours y aller tout de soi : c'est passion.

X

ANTIGONE

Antigone est la plus belle tragédie de Sophocle. Elle éclaire bien plus à fond ce qui fait la grandeur antique, et ce qui la sépare de l'âme moderne.

On trahit Sophocle en donnant son chef-d'œuvre sans le débarrasser de ce qui ne peut plus être compris. Je songe au public de tous les jours, et non aux érudits. On devrait l'écheniller de tout ce qui est mythologie, fables locales, allusions mortes, Cadmos, Dircé, Castalie. Ce qui avait un sens pour les Athéniens du VIe siècle n'est plus que défroque.

Pour en finir avec les remarques, il serait bon de ne pas monter en épingles les sentences morales et politiques : on doit les traduire le plus simplement possible, et les laisser courir dans la trame du discours comme les réflexions du rôle tragique. On gâte tout, si on les détache du contexte, pour les faire valoir, en guise de maximes générales, à la façon de Corneille ou de Sénèque. Ainsi on donne du vers fameux, où il semble qu'Antigone ait mis toute son âme, une version piteuse, si on ne le traduit pas à l'indicatif ; et il n'est qu'une manière de le faire :

Je suis née pour l'amour et non pas pour la haine.

Ce vers, le plus beau du théâtre antique, n'a pas du tout

la valeur morale qu'on lui attribue communément. Et c'est ici que j'entre dans la secrète nature du drame.

Si l'on écoute *Antigone* sans préjugés scolaires, il est clair que le véritable héros du drame est Créon, et non la sublime jeune fille. Créon est presque toujours en scène. Il mène tout. Il est l'occasion, le nœud, la péripétie et la fin du drame.

Antigone est un drame de l'« Hybris » comme *Œdipe Roi* : le même drame, mais en sens inverse : l'Hybris royale dans la loi, et l'Hybris royale hors la loi.

Œdipe ou Créon, le roi est un possédé de l'orgueil que toute opposition met en fureur, qui va contre la raison, contre les conseils, et contre les grands devins, en qui s'incarne la volonté des dieux. Quels dieux? la fatalité. Et le devin est aveugle, pour être un témoin plus proche et plus incorruptible de la divinité implacable et sans mesure à l'intelligence humaine, qui est la fatalité.

Mais la fatalité n'est pas du tout ce que les modernes entendent par là, un pouvoir anonyme, une espèce de loi mécanique qui domine le monde humain au même titre que tout le reste, en vertu d'un déterminisme infaillible : la fatalité du drame grec, et dans Sophocle plus qu'ailleurs, est exactement la fatalité du sang.

Antigone est la voix innocente, la prêtresse toute simple et toute pure de la loi millénaire, qui est celle du sang, dans la femme encore plus forte que dans l'homme, et dans la vierge plus que dans la femme.

Assurément, l'amour la possède et la conduit : non l'amour d'un être choisi, mais l'amour de son sang, le lien irrésistible à la naissance, à l'origine, à la puissance du père et aux entrailles de la mère : le clan est là, terrible, aveugle, inexorable, la forme première de la famille et plus tard de la cité.

L'amour qui, pour les modernes, est l'individu au comble, dans le même temps où il succombe à l'espèce, n'est pour Antigone que le devoir sacré envers son sang. De là, ce plaidoyer curieux si étrange, si contraire même à notre cœur. On s'étonne qu'elle soit si indifférente au sort d'Hémon, son fiancé, qui va mourir pour elle. A quoi elle répond qu'on remplace un mari, on peut avoir d'autres enfants, si on

perd les siens, mais rien ne peut vous rendre un frère, quand le père et la mère ne sont plus de ce monde.

Sophocle qui semble s'être élevé à une idée nouvelle de l'amour, capable de toutes les rebellions et de tous les sacrifices héroïques, n'en a eu que le soupçon.

Il rentre aussitôt dans la voie de la fatalité antique, celle du sang qui ne souffre aucune évasion.

Le seul qui soit libre dans la tragédie, ou qui veuille l'être, est précisément le tyran Créon. Lui seul ose aller contre la loi et son orgueil est fatal à tout ce peuple. Il veut imposer sa loi personnelle, en rébellion contre les dieux. Le devin la maudit, son propre fils la conteste. Et la fatalité se venge : Créon est un fou, et la tragédie sombre dans les clameurs de sa démence.

•

Tant et si bien que tous les tyrans sont des fous en puissance ; car tous ils sont en proie à la tentation de l'Hybris ; et ils y cèdent presque tous, pour peu qu'on les laisse faire. De là, l'horreur des rois qu'on voit aux Grecs : le roi, à leurs yeux, est le tyran légitime : ils en ont conclu à la quasi-vertu du régicide. Les dieux sont complices de tous les Harmodius. Selon eux, le maître absolu tourne naturellement au dément : sans le vouloir d'abord, la cruauté se forme en lui comme le tartre aux dents des fauves, inexorable peu à peu, et qui s'arme ensuite d'une implacable absurdité.

Le pouvoir d'un seul est volontairement aveugle : Tirésias, l'aveugle sacré, le sait et le maudit. Qui le croirait, au fond, le sage, le froid Aristote, la mesure parfaite du génie grec, n'en juge pas autrement. Pour lui, le roi ne peut jamais être qu'un moindre mal qui, en un rien de temps, peut devenir le pire. Qu'eût-il dit s'il avait vu les Douze Césars?

La virginale Antigone parle à l'oreille d'Aristote. Et je l'entends avec délice, en écoutant Sophocle. De tels plaisirs nous vengent un peu de vivre parmi les barbares et de les voir se ruer, vers Athènes, au massacre des hommes.

•

Voilà donc Antigone dans sa vérité cruelle, si étrangère à nos sentiments, quoi qu'on veuille dire.

La grandeur de Sophocle et de son œuvre vient de là : bien loin de nous ouvrir un monde à venir, la tragédie de Sophocle nous donne une suprême et puissante ouverture sur la loi la plus ancienne d'un monde primaire, où la conscience personnelle n'est rien, puisqu'elle doit toujours s'immoler à la fatalité sombre du sang.

Il n'a pas fallu moins que la Croix, quatre bras sur l'Europe, pour faire crouler les murs de cette prison.

XI

ARIEL A UN PEU TROP BU

Je suis l'amant né et, moins je touche une femme, plus amant je suis. Que celui qui a de l'esprit comprenne, comme dit la sibylle ! D'ailleurs, à Delphes même, on la croit folle.

•

A peine, si elle a dix-sept ans, la jeune fille dorée. Plus qu'elle printanière, on ne peut avoir les couleurs de l'automne : elle est pareille ; vermeille aux pampres d'Hyères, aux feuilles en novembre du hêtre rouge. Toute petite fille qu'elle est encore, il est difficile d'avoir plus qu'elle l'or de l'arrière-saison. C'est à elle que saint Martin a laissé son manteau roux, cousu aux fils de pourpre chaude.

— Toi, mon Ariel, tu es toujours juin en brumaire, la Saint-Jean d'été à la Saint-Jean d'hiver.

— Le feu dans la glace ? ô misère !

•

J'ai tant envie, ô mon cœur, de ne plus souffrir
Que partout sur la route et le long de la berge
Je cherche vers la nuit le calme de l'auberge
Où l'on se couche pour mourir.

J'ai tant assez de cet horrible monde
Fait de la haine et de l'hyène au poil puant
Que je vole à minuit avec le chat-huant
Au chant si pur, si discret et si doux,
Pour mettre au moins les Iles de la Sonde
Entre moi et vous tous,
Le chacal allemand et le barbare immonde.

XII

Quoi ? Je n'aurais pas voulu finir ma vie dans le tourment.
— En vérité ?
— C'est qu'alors tout est à refaire. Il faut revivre.

•

— Quelle idée ! Celui qui meurt dans les tourments d'une âme inassouvie, meurt à vingt ans.
— Être immortel à ce prix ?

XIII

Quoiqu'on fasse, toujours trop de négation en toute polémique. Et même si la guerre est juste, et se termine par la victoire. Au total, on se diminue soi-même en polémiquant, on se fait

la guerre croyant la faire à l'autre. Tête à tête, on reste seul avec soi ; en quelque manière, en luttant on se nie. Ce qu'il y a de pis dans l'ennemi : il nous force à beaucoup perdre en le ruinant.

Dans la guerre amoureuse, il y va de tout, du ciel et de la terre : Dieu et la nature sont en cause, l'un et le deux s'affrontent, l'éternel et le moment ; et bien loin de s'accorder, ils cherchent à se détruire l'un au fond de l'autre. Si seulement ils le savaient ! Mais ils ne s'en doutent pas. De là, quelques piques, on les croit d'épingle et elles entraînent a mort. D'ailleurs sans plan ni calcul ni plaisir. Amants d'une heure, comme l'espèce vous joue ! Et vous qui jouez l'espèce, grands amants, vous n'êtes déjà plus dans la vie.

XIV

GOOD SHOW, DOLLY TIT [1]

— Ma belle, vous n'avez pas tort ; mais si vous saviez comme j'ai raison !

— Mon beau, je n'ai pas raison ; mais si vous saviez comme vous avez tort.

•

— C'est toi qui me possèdes.

— Tu n'es donc pas un homme ?

— Qui sait, je suis amour.

•

— Prends-moi : je me retrouve. C'est pis, je fuis entre tes doigts. Ah, bien pis : je ne suis plus que dans ton cœur. Où toi même tu n'es point, peut-être.

1. Mot entendu à Kenmare, dit par une petite fille à sa poupée.

•

ARIEL. — J'aime trop les femmes : je ne leur pardonne rien.

PROSPÉRO. — Veux-tu bien te taire, Ariel : es-tu fou, petit imprudent? Tu ne seras jamais un mari. Les maris ont l'air de tout pardonner aux femmes, et ne les aiment point.

ARIEL. — Elles me blessent trop. Transparent et sans corps comme je suis, elles me transpercent.

PROSPÉRO. — O le charmant enfant, la belle affaire. Va-t-il falloir le plaindre?

ARIEL. — J'ai mal.

PROSPÉRO. — Prends du corps, si tu n'en as point ; nourris-toi mieux.

ARIEL. — Je ne puis. Vous m'avez élevé en esprit.

XV

ENCORE

Vous souvient-il, mon Seigneur, de la petite pluie qui tombait tout au plus pendant trois cents jours et trois cents nuits, faisant une seule volière en jupes rouges de toutes les jeunes filles entre Galway et Connemara? Les « Twelve Pins » poussent leurs épingles en fleurs de lavande au-dessus de la lande verte et rousse, si rousse et si verte ; et les lochs lèvent au ciel les yeux mouillés de l'Irlande. Tous les bergers se serrent dans leurs manteaux et les moutons, laine innombrable de la terre, baissent tous la tête.

D'un seul coup, mon Seigneur, vous frappiez alors sur la verrière de la bruine ; vous me faisiez un signe et nous étions aussitôt dans les roses et les narcisses de votre île : rêvant ou transportés, je ne sais plus. Là, j'ai vu pour la première fois Miranda sourire en dormant comme une fleur, et s'éveiller dans la rosée. Tant j'étais ravi, j'ai cru naître en vous.

PROSPÉRO. — Pourquoi veux-tu que ce délice cesse?

ARIEL. — Je suis ailleurs.

XVI

Je ne trouve plus tes lèvres. Tes regards brûlent loin d'ici, comme les éclairs de juin : le doux orage est ailleurs, sur l'autre bord de l'horizon et peut-être à l'envers de la terre : je n'en ai plus que le reflet, où je suis. Ah, tu m'as trop déçue : va-t-en, laisse-moi, esprit.

XVII

TRAGIKOTATOS

— Je vais mourir, si tu me tentes.

— Mais pour quoi ? Si encore tu disais : « Je veux mourir. »

— Je ne le veux pas ; mais je ne résiste plus à l'appel de la paix et de l'harmonie : je succombe à ce feu de vivre qui passe de si loin toute vie.

ANDRÉ SUARÈS

LES TROIS ALLEMAGNES

L'ALLEMAGNE d'aujourd'hui, telle que l'a façonnée Hitler, est une expression géographique désignant un territoire qui s'étend de l'Ouest du Rhin à l'Est du Niémen, de la mer du Nord et de la Baltique au Brenner.

Sur ce territoire vivent environ quatre-vingt-dix millions d'êtres humains, qui ne sont pas tous Allemands, ni de race ni de langage : des Tchèques, des Slovaques, des Polonais, d'autres encore ; on peut évaluer approximativement leur nombre à trente millions.

Les Allemands proprement dits sont de races très différentes mais parlent la même langue, ce qui a donné l'illusion d'une unité ethnique et mentale, non seulement à la plupart d'entre eux mais plus encore peut-être aux peuples étrangers.

Cependant, cette unité ne peut pas exister, parce que l'évolution psychique composant les différents groupes ethniques de l'Allemagne n'a obéi ni au même rythme ni au même développement.

Dans la réalité, trois grands groupes ethniques sont compris sous la dénomination d'Allemands : les Celtes ou Gaulois et les Francs romanisés de la rive gauche du Rhin et de la rive droite du Danube ; les Germains établis entre l'Oder et le Rhin, les Slaves répartis entre l'Oder, la Vistule et au delà de ce fleuve.

Les Gaulois riverains du Rhin ont été incorporés à l'Empire

romain au Ier siècle avant Jésus-Christ, par la conquête de César. Les Gaulois riverains du Danube, plus communément appelés Celtes, l'ont été au Ier siècle après Jésus-Christ, par les conquêtes d'Auguste et de Tibère.

Ils ont parlé latin, pensé en latin, ont été soumis aux lois romaines.

Lorsque Constantin a fait du christianisme une religion d'État, ils sont devenus chrétiens ; leurs descendants sont catholiques.

Ce sont les habitants du Palatinat bavarois, de la Prusse rhénane, d'une partie de la Hesse, le long du Rhin ; ce sont les Badois, les Wurtembergeois, les Bavarois, les Autrichiens le long du Danube. Ils constituent une première catégorie d'Allemands *psychiquement romanisés*.

La seconde catégorie est composée par un grand nombre de tribus germaniques qui n'ont jamais été soumises à l'Empire romain n'ont jamais parlé ni pensé en latin, n'ont jamais usé du droit romain mais qui se sont converties au christianisme entre le VIIIe et le IXe siècle.

Ce sont les Allemands *germaniques* habitant le Hanovre, la Westphalie, la Saxe, le Mecklembourg, le Brandebourg et le Holstein.

Enfin, le troisième groupe n'a jamais été soumis à l'Empire romain, n'a jamais parlé ni pensé en latin et est passé du paganisme à la fin du XVe siècle au luthéranisme au XVIe, sans avoir jamais été soumis au catholicisme romain ou orthodoxe.

Ce sont les habitants de la Poméranie et de la Prusse Orientale qui sont des Slaves.

◆ ◆

Ce sont des constatations de fait dictées par la géographie et l'histoire. Il en résulte que la culture gréco-latine — qui fut et est encore celle de l'Europe car il n'en est point d'autre concevable pour elle — n'est parvenue chez les Germains que huit ou neuf siècles après s'être épanouie chez les Gallo-Francs, et qu'elle n'a jamais atteint les Slaves.

A s'en tenir aux seuls éléments de perfectionnement intellectuel résultant de cette culture et de l'instruction religieuse, les lois de la psychologie montrent *que ces trois masses d'Allemands n'ont pas pu subir la même évolution mentale.*

Nous sommes en présence de trois évolutions psychiques et morales très différentes. Amener ces trois masses d'Allemands, séparées par des évolutions séculaires très inégales, à un *sensorium commune* apparaît comme une entreprise chimérique.

Cependant, de grands auteurs, et parmi eux Victor Hugo et Michelet, prenant exemple sur l'unité française, ont conclu à la possibilité d'une unité allemande *durable* analogue, aboutissement logique d'un courant de civilisation impossible à remonter.

La comparaison n'est pas pertinente parce que les conditions de l'unité française étaient totalement différentes, ne serait-ce que pour cette seule raison de *base* que cette unité faisait fusionner des populations *mentalement homogènes* parce qu'elles avaient toutes été soumises à l'Empire romain *à la même époque*, qu'elles avaient toutes en même temps parlé et pensé en latin, usé du droit romain ; enfin parce qu'elles ont été en même temps converties au christianisme.

Au contraire, après Charlemagne, les plus grands empereurs d'Allemagne, depuis Othon le Grand et Frédéric Barberousse jusqu'à Charles-Quint, ont échoué dans leurs projets d'unification et la raison profonde de leur échec vient précisément de la diversité mentale des populations qu'ils voulaient unir.

L'avenir montrera que cette œuvre est aussi impossible à réaliser au XXe siècle qu'au cours des onze siècles précédents.

Les Allemands n'ont en réalité qu'un seul lien, le langage, et encore faut-il faire quelques réserves là-dessus.

Il paraît que tous les lycéens allemands entendent, plusieurs fois par an, développer ce thème : c'est Luther qui, par sa traduction de la Bible, a imposé son dialecte saxon à toute l'Allemagne. Il est permis d'en douter car Frédéric II, bon juge en la matière, pensant sans doute au franconien, à l'alémanique, au bavarois, sans parler du saxon, écrivait deux siècles après Luther :

« J'examine l'Allemagne pour apprécier avec justice la situation où nous sommes... Je trouve une langue à demi barbare qui se divise en autant de dialectes différents que l'Allemagne contient de provinces : chaque cercle se persuade que son patois est le meilleur. »

D'ailleurs, l'unité de langage n'est pas un lien spécifique d'unité politique, comme le prouvent les exemples de la Suisse, de la Belgique et du Canada.

Résumons donc brièvement les grands faits qui, dans le passé, ont modelé séparément le « mental » de ces trois masses, et qui le conditionnent nécessairement dans le présent.

L'ALLEMAGNE ROMAINE.

L'Allemagne que nous appelons « romaine » comprend les populations descendant de celles qui habitaient les territoires situés en deçà du *limes romanus* constitué par le Rhin et le Danube, c'est-à-dire les provinces de Germanie supérieure, de Belgique, de Germanie inférieure, d'Helvétie, de Vendélicie, de Rhétie, de Norique et de Pannonie.

A ces populations, il y a lieu d'ajouter celles qui descendent des habitants des rives opposées des deux fleuves, en raison des relations commerciales de voisinage et des établissements militaires comme des villes que les Romains avaient fondées dans les bassins des deux fleuves.

◆ ◆

Lors de la conquête de la Gaule par César, ses habitants étaient déjà très civilisés ; ils avaient des classes sociales, un corps de prêtres, les druides, une organisation judiciaire, des impôts d'État. Ils avaient dépassé depuis longtemps le stade du troc car ils frappaient des monnaies dès avant le IVe siècle avant Jésus-Christ.

Par la suite, les Gaulois — et notamment ceux de la rive

gauche du Rhin — devinrent Romains, non par le sang mais par les institutions, les arts, toutes les habitudes de l'esprit et enfin la langue, qui s'était rapidement substituée à tous les dialectes gaulois. Les derniers poètes de l'Empire, Ausone et Rutilius, sont des Gaulois, et celui-ci a résumé l'œuvre de Rome dans ce beau vers :

Fecisti patriam diversis gentibus unam.

Enfin, le catholicisme cimenta l'unification intellectuelle de tous les habitants de la Gaule car l'arianisme n'y avait pas pris racine.

Lorsque saint Athanase fut exilé par Constantin à Trèves, cette ville était la préfecture des Gaules et l'une des plus belles de l'Empire ; ses monuments en témoignent : les plus grandes villes du bassin du Rhin ont été fondées par les Romains.

La nécessité d'assurer au nord de l'Empire une frontière facile à défendre avait incité les Romains à s'étendre jusqu'au Danube ; ils y étaient encore poussés, après la conquête de la Gaule, par la ressemblance des populations qui le bordaient. Ce fut l'œuvre de Tibère et de Drusus. La plupart des grandes villes du Haut-Danube, ua reste, ont été également fondées par les Romains.

Pendant plus de quatre siècles, le monde romain avait assimilé individuellement un nombre incalculable de Barbares ; à la fin du IVe siècle, cela lui était devenu impossible : il fut débordé.

De tous ceux-ci les Francs étaient les plus rapprochés de la Gaule ; ils étaient aussi les plus semblables aux Gaulois : aussi s'y sont-ils assimilés très rapidement.

Pendant tout le IVe siècle, groupés sous de petits chefs, ils avaient occupé les bassins du Rhin et du Haut-Danube. Le premier de ces chefs ayant joué un rôle important dans l'histoire fut Mérovée, un des vainqueurs d'Attila aux Champs Catalauniques.

Clovis, son petit-fils, devenu roi des Francs, fut délégué

officiellement au commandement de la Gaule par l'empereur d'Orient Zénon — car l'Empire subsistait toujours. Le successeur de Zénon, Athanase, confirma ses pouvoirs, le nomma patrice et ensuite consul. C'est ce qui explique la facilité avec laquelle il put reconstituer l'unité politique de la Gaule.

Clovis, en effet, n'eut jamais à faire de conquêtes territoriales en faisant la guerre aux Gallo-Romains, dont il était devenu le chef par la délégation impériale. Il a fait la guerre à deux armées barbares, celle des Burgondes et celle des Wisigoths et enfin à celle de Syagrius, appelée « romaine » parce que son chef était Romain mais qui n'en comptait vraisemblablement pas d'autre que lui. Syagrius, fils du maître de la milice Egidius, s'était en quelque sorte révolté contre l'empereur en prenant le titre de « roi des Romains ».

Les victoires de Clovis lui ont été facilitées par l'adjonction à ses troupes d'autres soldats de l'armée romaine régulière, laissés « en l'air » par la rupture de toutes relations avec le siège de l'Empire. Voici, en effet, ce que nous apprend Procope :

« Il se trouvait des soldats de l'Empire qui avaient été chargés de la garde des parties les plus reculées de la Gaule. Ces soldats n'ayant plus la possibilité de retourner à Rome, dont ils étaient séparés par les Goths et les Burgondes, et ne voulant pas non plus s'attacher aux Goths qui étaient ariens, se donnèrent avec leurs insignes militaires aux Francs et leur donnèrent en même temps les territoires qu'ils gardaient pour l'Empire. »

Ces territoires, restés romains, sont précisément ceux qui sont situés dans la partie de la rive gauche du Rhin et qui constituent aujourd'hui la Prusse rhénane.

Non seulement le latin était resté dans ces contrées la langue officielle mais il en était la langue principale ; pour se faire comprendre et obéir, les rois mérovingiens écrivent en latin, rendent la justice en latin, rédigent leurs ordonnances en latin ; les actes des particuliers, donations ou testaments, même lorsque les Francs seuls y étaient parties, étaient rédigés en latin.

D'ailleurs, la fusion était alors complète entre les deux principaux éléments de la population, Gaulois et Francs, et, si les rois portent le titre de « Rex Francorum », c'est

parce que ce mot « Francorum » désigne la nouvelle nationalité formée de toutes les races qui vivaient entre le Rhin et les Pyrénées.

◆ ◆

La notion de l'Empire persista après les Mérovingiens, sous les Carolingiens et se manifesta d'une façon certaine à propos du couronnement de Charlemagne comme empereur d'Occident.

Charlemagne avait battu les Lombards en Italie, les Saxons en Germanie, les Sarrazins en Espagne ; restaurateur des lettres, il avait fait ouvrir des écoles, fondé des évêchés, converti des païens. Il apparaissait ainsi comme un digne émule d'Auguste, le fondateur de l'Empire, et de Constantin, l'instaurateur du christianisme et donc qualifié pour relever la dignité impériale en Occident.

L'initiative de cette restauration appartint au pape Léon III, désireux de se soustraire à l'autorité de Constantinople. Mais parce que l'unité de l'Empire était encore un dogme, le couronnement de Charlemagne eût été impossible s'il y avait eu un empereur en Orient. Or, il n'y en avait pas ; l'impératrice Irène y régnait depuis trois ans mais les Romains n'avaient jamais accepté qu'une femme occupât seule le trône ; le prétexte était tout trouvé.

La résolution prise par le Pape fut adoptée par une assemblée des Évêques et des Grands, Romains et Francs. Le couronnement eut lieu suivant le cérémonial en usage à Constantinople. C'est donc un empereur *romain* qui a été fait par le Peuple Romain et par l'évêque de Rome. Personne n'aurait pu penser qu'il pouvait s'agir d'un empereur germain, ce qui eût été une dérision, puisque la Germanie était en pleine barbarie.

◆ ◆

Le fils de Charlemagne, Louis le Pieux, avait, de son vivant, procédé entre ses fils à des partages qui avaient suscité entre eux plusieurs guerres, dont la dernière se termina

par la bataille de Fontanet, près d'Auxerre, dans laquelle l'aîné, Lothaire, devenu empereur à la mort de son père, avait été battu par ses frères Charles le Chauve et Louis le Germanique.

Pour éviter la signature par chacun d'une paix séparée avec Lothaire, ils se réunirent à Strasbourg, en 842, pour resserrer leur alliance, non seulement entre eux mais aussi entre leurs troupes. Ce fut le célèbre serment de Strasbourg, prêté par les deux frères dans les deux langues, le roman et le tudesque, et dont les deux textes nous ont été conservés par Nithard.

◆ ◆

A la suite du serment de Strasbourg, voici ce qui s'était passé en 842, d'après l'auteur anonyme des *Annales des Francs :*

« Les trois frères venant de Madascomum, ville de Gaule, préfèrent, sur le conseil de leurs fidèles, passer un traité plutôt que de rester séparés plus longtemps par des contestations ; cependant, à cette condition que, de la part de chacun d'eux, cinquante, choisis parmi les Grands, se réunissant, décriraient équitablement le royaume, par quoi il serait plus facilement divisé entre eux, ensuite par le sort *(postmodum sorte).* »

De ce texte, il ressort que l'accord a porté sur une division du royaume en trois parts *d'égale valeur*, considérées uniquement au point de vue de leur richesse, puisqu'il s'agissait de les tirer au sort.

On procédait, en somme, exactement comme s'il s'était agi de la succession d'un simple particulier puisque pour évaluer la valeur des lots on nommait des experts avant leur tirage au sort.

Mais l'accord fut difficile à réaliser entre les cent cinquante experts, qui se séparèrent sans avoir abouti.

A l'année 843, l'annaliste écrit :

« Le royaume ayant été décrit par les Grands et divisé en trois parties, les trois rois venus à Verdun, ville de la Gaule, au mois d'août, divisèrent le royaume entre eux.

» A Charles, ils cédèrent les royaumes d'Occident ; à Louis, ceux d'Orient, à savoir toute la Germanie jusqu'au cours du Rhin. Lothaire, parce qu'il était

l'aîné et qu'il était appelé empereur, s'interposant entre les deux, obtint au sort *(sortitus est)* le royaume qui, jusqu'à maintenant, est désigné sous le nom de Lothaire et toute la Provence et tous les royaumes d'Italie, avec la ville de Rome elle-même. »

Ainsi l'annaliste, qui connaît la valeur des mots, fait intervenir deux fois, à une année de distance, la notion de tirage au sort.

Un autre annaliste, le moine Sigebert, ajoute ces précisions :

« Charles reçut les royaumes d'Occident, depuis l'Océan britannique jusqu'au fleuve la Meuse ; dans cette partie, le nom de « Francie » est demeuré.

» Les royaumes d'Orient échurent à Louis, à savoir toute la Germanie jusqu'au cours du Rhin, et quelques villes au delà du Rhin, avec les cantons adjacents, à cause de l'abondance du vin.

» Lothaire, qui était l'aîné — et qui était appelé empereur — obtint tout le royaume d'Italie avec Rome elle-même, plus la Provence et toute la partie médiane de la Francie entre l'Escaut et le Rhin, qui, ayant changé de nom, est appelée, à cause de cela, Lotharingie. »

Ce sont les notes de ces deux annalistes qui, seules, nous donnent une idée d'ensemble de ce que fut le traité de Verdun, car le texte même de ce traité ne nous est pas parvenu, qui a pesé sur toute notre histoire et dont les conséquences se font encore sentir si cruellement aujourd'hui. En effet, en agrégeant ainsi une partie de la Gaule romaine à la Germanie, ce traité devait permettre à la Barbarie d'empiéter jusqu'à ce jour sur la civilisation, par la rupture de la barrière du Rhin qui en était la protectrice naturelle.

Nous savons par d'autres documents que les villes laissées à Louis sur la rive gauche du Rhin étaient Mayence, Worms et Spire.

Nous savons, enfin, que la part de Lothaire comprenait aussi, au Nord, la Frise et, à droite du Rhin, tout le pays s'étendant jusqu'à l'Ems.

Certains historiens ont cru voir dans ce traité de Verdun la première application du principe des nationalités, plus ou moins fondé sur les langues, par la division de l'empire en France, Italie et Allemagne.

La composition du lot de Lothaire suffirait à réfuter cette opinion puisqu'au Nord on parlait au moins deux dialectes

germaniques, qu'en Lotharingie on parlait roman et qu'en Italie on parlait un bas-latin. Quant aux nationalités, elles étaient encore plus nombreuses que les langues puisque ce lot comprenait des Frisons, des Thuringiens, des Gallo-Francs, des Helvètes, des Lombards, des Romains.

Les conditions du partage contredisent aussi cette opinion : l'évaluation de chacun des lots après expertise et leur tirage au sort sont incompatibles avec les notions de race, de nationalité et de langage.

◆ ◆

Une chose est certaine, c'est qu'on parlait roman en Lotharingie au moment du partage et, à la fin du Xe siècle, on le parlait encore.

Les relations de toutes sortes qui s'étaient établies entre les riverains du Rhin amenèrent les Lorrains à parler les deux langues : le roman et le tudesque ; au XIIIe siècle, Guillaume le Breton appelle les soldats du duc de Lorraine, *Lotharingi bilingues*.

Cependant, en 959, Brunon, archevêque de Cologne et duc de Lorraine, en avait partagé le gouvernement avec son neveu Frédéric, qui fut créé duc de la Haute Lorraine et, sous l'influence des relations économiques, les deux parties de la Lorraine s'orientèrent peu à peu : la Haute Lorraine, avec Metz, Nancy, Toul et Verdun, vers le roman, c'est-à-dire vers le français ; la Basse Lorraine, avec Trèves, Aix-la-Chapelle et Dusseldorf, vers l'allemand.

◆ ◆

Il est certain que le langage influe sur la pensée dans une certaine mesure, ne serait-ce que parce qu'*on pense* dans une langue. Cependant, cette langue n'a pas pour effet de changer *la nature* des sensations éprouvées, des idées qu'elle suggère, des jugements qui en découlent.

Seuls les noms donnés à ces sensations, seules les expres-

sions données à ces idées et à ces jugements sont modifiés par le langage, mais non *les formes de l'esprit* dans lesquelles se sont moulées ces sensations, se sont fixés ces idées et ces jugements.

Ces formes se sont transmises par hérédité de générations en générations et l'évolution créatrice en a étendu le champ d'application dans des directions compatibles avec ces formes :

« Si, avec les partisans de l'évolution, dit Théodule Ribot, nous voyons dans l'hérédité une forme qui, non seulement conserve mais crée par accumulation, le caractère n'est plus seulement transmis, il est une œuvre fatale, construite pièce par pièce par le travail lent, inconscient mais incessamment accumulé des générations. »

Les formes psychiques, façonnées par la culture gréco-latine et le catholicisme, se sont ainsi transmises par hérédité, pendant dix-huit siècles, aux Lorrains devenus de langue allemande comme aux autres riverains du Rhin et du Danube descendant des habitants des *limes romanus*.

Ces formes n'ont pas pu être modifiées dans leur essence par les événements politiques et économiques.

Albert le Grand nous en offre le plus éclatant exemple. Il est né, en 1193, à Lanssingen, au sud du Danube, dans la Souabe — l'ancienne Rhétie — dont les habitants descendent de Celtes et de Suèves romanisés.

Ses œuvres — dans l'édition de Lyon, 1651, elles comportent vingt et un volumes in-folio — sont écrites en latin, leur importance ne permet pas de supposer qu'elles ont été *pensées* en allemand pour être ensuite traduites en latin ; de nombreuses années n'y auraient pas suffi. Albert le Grand les a donc *pensées en latin*, ce qui n'aurait sans doute pas été possible si ses formes psychiques héréditaires n'avaient pas été façonnées par la discipline latine.

Il a formé cet autre génie, qui a formulé la plus haute expression de la doctrine catholique, saint Thomas d'Aquin, dont toutes les œuvres sont écrites en latin. Peut-on supposer que leurs entretiens auraient pu avoir lieu autrement qu'en latin ?

Enfin, Albert le Grand, avant de venir à Paris, avait professé à Ratisbonne, à Strasbourg, à Cologne, c'est-à-dire

dans des villes du Danube et du Rhin où il pouvait être compris, grâce à l'imprégnation latine et catholique de ses auditeurs, qui avait duré dix siècles, ce qui n'eût pas été possible dans la Germanie encore plongée dans la barbarie ancestrale.

◆ ◆

Lorsque la Renaissance commence en Allemagne, ce sont les villes des bassins du Rhin et du Danube qui voient naître ses grands hommes. Gutenberg est né à Mayence en 1397; Albert Dürer est né en 1471 à Nuremberg, en Bavière; Holbein à Augsbourg en 1498; Mélanchton est Wurtembergeois; Kepler également.

Leibniz, il est vrai, est né à Leipzig en 1646 mais il a écrit en français tous ses grands ouvrages. Quand le siècle de Louis XIV apporte en Allemagne sa grande vague de culture gréco-latine, Rhénans et Danubiens s'y plongent avec délices.

Wieland est, avec Goethe et Schiller, un des trois grands poètes de l'Allemagne : madame de Staël lui accorde du génie; il est né en 1733 près de Niberach, en Wurtemberg. Il diffère profondément des Germains car, nommé professeur à Erfurt, il écrit à son ami Gessner, en parlant de ses auditeurs saxons :

« Quelle race d'hommes! Quels méchants esprits! Quelles vilaines âmes! Quelle absence absolue d'imagination et de goût! J'essaye de les humaniser : tentative inutile! »

Voilà l'appréciation d'un Danubien particulièrement qualifié sur ses prétendus compatriotes du centre de la Germanie.

Comme pendant la Renaissance, la plupart des grands hommes de l'Allemagne du XVIIIe siècle sont Rhénans ou Danubiens.

Schiller, né à Marbach en 1759, est Wurtembergeois. Hegel et Schelling le sont également; tous deux sont nés à Stuttgart, le premier en 1770, le second en 1775. Le philosophe Jacobi est né à Dusseldorf en 1740. Enfin, le grand Goethe est né à Francfort-sur-le-Mein, c'est-à-dire à une trentaine de kilomètres du Rhin, en 1749. *Faust* est son œuvre capitale : il y a travaillé toute sa vie. Gérard de

Nerval en a publié une traduction française en 1828. L'ayant envoyée à Goethe, il reçut du poète une lettre contenant cette phrase : « Je ne me suis jamais mieux compris qu'en vous lisant. » Et ce n'était pas un compliment banal, une simple formule de politesse, car deux ans plus tard, dans ses entretiens avec Eckermann, on lit à la date du 3 janvier 1830 : « Je n'aime plus lire le *Faust* en allemand mais dans cette traduction française. » Qu'est-ce que cela signifie, sinon que ses formes psychiques, héritées de Rhénans romanisés, cadraient mieux avec une langue latine, avec le français qu'avec l'allemand?

Passons aux musiciens.

La famille Bach, qui compte vingt-huit musiciens plus ou moins célèbres, dont le plus grand est Jean-Sébastien, est originaire de Presbourg; c'est une ville du Danube fondée par les Romains. Gluck est né à Weidenwang, dans le Haut-Palatinat bavarois, en 1714. Haydn est né en 1732 en Autriche, à Rohran, sur la Leitha. Mozart est né à Salzbourg en 1756; Frantz Schubert à Lilienthal, en Autriche, en 1797. Enfin, Beethoven est né à Bonn, en 1770.

L'ALLEMAGNE GERMANIQUE

Au début de son ouvrage sur les *Mœurs des Germains*, Tacite délimite la Germanie :

« La Germanie est séparée des Gaules, de la Rhétie et de la Pannonie, par le Rhin et le Danube; des Sarmates et des Daces, par une crainte mutuelle et des chaînes de montagnes. Le reste est environné par l'Océan. »

Les chaînes de montagnes dont il est question semblent être les Karpathes au Sud-Est; à l'Est, la Germanie est, en réalité, limitée par la Vistule que Tacite, sans doute, a confondue avec la Baltique, qui la borne au nord.

Au milieu de cet énorme quadrilatère se trouvait la Forêt hercynienne, qui avait inspiré aux Anciens une sorte de crainte superstitieuse. Voici ce qu'en dit César :

« La Forêt hercynienne a une largeur équivalente à neuf longues journées de marche d'un voyageur légèrement équipé ; c'est le seul moyen d'en déterminer la dimension, les Germains ne connaissant pas les mesures itinéraires. Il n'est personne, dans cette partie de la Germanie, qui puisse dire qu'il en a atteint l'extrémité et qui sait en quel lieu elle se termine. »

D'où venaient ses habitants? La science moderne n'a pas pu établir encore leur origine. La racine commune des mots en usage dans la vie de famille : *père, mère, demeure, famille,* semble indiquer une lointaine parenté avec les Persans, les Grecs, les Slaves et les Gaulois, c'est-à-dire avec les individus de la race caucasienne.

◆ ◆

Les Suèves formaient la nation la plus puissante et la plus belliqueuse de toute la Germanie. Voici ce que dit César de quelques-unes de leurs coutumes :

« *Ils se font gloire d'être entourés au loin de vastes solitudes, qui attestent qu'un grand nombre de nations n'ont pu soutenir leurs efforts. Aussi dit-on que d'un côté, à six cents milles de leurs frontières, toutes les campagnes sont désertes. C'est à leurs yeux la marque même de la vertu guerrière que leurs voisins, chassés de leurs champs, émigrent et que personne n'ose demeurer près d'eux.* Ils voient là, en même temps, une garantie de sécurité, puisqu'ils n'ont plus à craindre une invasion subite. »

Ainsi, par leur volonté, les Germains vivaient isolés comme des fauves dans leur tanière ; ce trait seul suffit à les séparer de l'humanité civilisée car la sociabilité est à la base de toute civilisation.

Et César résume ainsi la nature de leurs relations avec leurs voisins — quand ils en ont :

« Les Germains usent de perfidie et de dissimulation. Les vols qu'ils commettent en dehors des limites de leurs agglomérations n'entraînent aucune infamie ; ils prétendent que c'est un moyen d'exercer les jeunes gens et de combattre chez eux la paresse. »

Après avoir énuméré les différentes tribus germaniques, Tacite conclut cependant : « C'est une race pure, sans mélange et qui ne ressemble qu'à elle-même. »

Cette unité de race explique l'identité des mœurs de toutes leurs tribus :

« On sait que les Germains ne bâtissent point de villes ; ils ne souffrent même pas d'habitations réunies. Ils n'emploient ni pierres ni tuiles ; ils se servent uniquement de bois brut, sans penser à la décoration ni à l'agrément. Ils creusent aussi des souterrains qu'ils chargent au-dessus d'une épaisse couche de fumier. C'est là qu'ils se retirent l'hiver et qu'ils déposent leurs graines.

» Comme rien ne les fixe au sol, ils sont essentiellement instables. C'est une habitude commune à tous les peuples de la Germanie que cette facilité à se déplacer, qui tient à l'extrême facilité de leur vie, à ce qu'ils n'ont ni champs à cultiver ni argent à amasser. »

◆ ◆

L'accession de la Germanie à la civilisation, grâce aux armées romaines, avait été commencée par César et continuée par Drusus. Elle fut retardée par le désastre subi par Varus, battu par Arminius ou Hermann, sous le principat d'Auguste. Le triomphe d'Hermann fut de courte durée car, quelques années plus tard, Germanicus, envoyé contre lui par Tibère, vengea la défaite de Varus et conquit complètement la rive droite du Rhin.

La pénétration des armées romaines ne s'était produite que par à-coups; par des expéditions punitives, dans la Forêt hercynienne, sans laisser de traces durables. Au IVe siècle, les Germains ne connaissaient pas encore l'écriture. C'est à peine si leurs prêtres se servaient de signes, appelés « runes », pour les opérations magiques qu'ils tenaient des Hommes des Cavernes.

Ils n'étaient pas plus avancés deux siècles plus tard, sous le règne de Valens : les Goths, chassés par les Huns, avaient envoyé à cet empereur une ambassade à la tête de laquelle se trouvait leur évêque Ulphilas, qui avait traduit l'Écriture sainte en langue gothique et *avait dû inventer lui-même des caractères* pour fixer les sons de cet idiome.

Ainsi, à cette époque, les Germains avaient à peine dépassé le stade de civilisation de l'humanité préhistorique, celle des peuples chasseurs et pasteurs.

Au VIIe siècle, voici ce qu'en dit Isidore de Séville :

« Ils ont tiré leurs mœurs de la rigueur même du ciel. Ils ont l'âme féroce, sont toujours indomptés. L'énormité de leur barbarie se révèle dans une certaine horreur de leurs mots eux-mêmes. »

A la fin de ce siècle, le martyre de saint Kilian, venu d'Irlande pour évangéliser les Thuringiens, massacré en 690, illustre cette appréciation. A la même époque, d'autres missionnaires, Erwald le Blanc et Erwald le Noir, subirent aussi le martyre en voulant évangéliser les Frisons et les Saxons.

Ce n'est qu'au siècle suivant que le moine anglo-saxon Willibrod parvint à convertir quelques Frisons et fonda l'archevêché d'Utrecht.

Mais le grand apôtre de la Germanie fut saint Boniface, qui s'appelait Wilfrid. Puissamment appuyé par Charles Martel, il avança en Hesse et en Thuringe, y renversa les arbres sacrés, éleva des églises et fonda des couvents d'hommes et de femmes. Il divisa la Bavière en quatre diocèses, dont il établit les sièges à Passau, Ratisbonne, à Freising et à Salzbourg. Parti pour convertir les Frisons, il fut massacré par eux en juin 755.

◆ ◆

Charlemagne continua avec moins de douceur l'œuvre de saint Boniface. Sur les conseils d'un de ses disciples, Sturm, abbé de Fulda, Charlemagne entreprit une première expédition militaire et religieuse contre les Saxons. Pénétrant au milieu de leur pays, il renversa le temple d'Irmensul, leur idole et, avec l'aide des moines de Fulda, il en amena un grand nombre à se convertir après leur soumission.

Deux ans après, tout était à recommencer. Sous la conduite de Witikind, les Saxons se soulevèrent une troisième fois, en 777. Charlemagne conquit le pays jusqu'à l'Elbe ; les Saxons, vaincus, se firent baptiser en grand nombre à Paderborn. En 780, nouveau soulèvement général : Charlemagne, cette fois, les fit décapiter en masse en 788 à Verden. Enfin, après un dernier soulèvement, Witikind définitivement vaincu reçut le baptême à Attigny.

« Cette guerre, dit Eginhard, aurait été terminée plus tôt si la perfidie des Saxons l'eût permis. Il serait difficile de dire combien de fois, vaincus et suppliants, ils s'abandonnèrent à la merci du roi et jurèrent d'obéir à ses ordres ; combien de fois ils livrèrent sans délai les otages qu'on leur demandait ; combien de fois ils semblèrent tellement domptés et abattus qu'ils promirent d'abandonner le culte des idoles pour se soumettre à la religion chrétienne. Mais s'ils furent prompts à prendre de tels engagements, ils se montrèrent en même temps empressés à les rompre. »

Au cours de ses campagnes, Charlemagne avait fondé huit évêchés : à Paderborn, à Munster, à Osnabruck, à Minden, à Brême, à Hildesheim, à Verden et à Haalberstadt.

◆ ◆

La pénétration catholique se fit avec une extrême lenteur ; la pénétration philosophique, encore plus lente, était inexistante au XIe siècle, où les universités et les monastères de l'Occident étaient partagés entre trois grandes écoles : le réalisme de saint Anselme, le conceptualisme d'Abélard, le nominalisme de Roscelin. Ces controverses n'eurent aucun écho en Germanie.

On pourrait croire que le christianisme aurait apporté quelque progrès, sinon dans l'intelligence, du moins dans la sensibilité de l'âme germanique, sinon dans les masses, du moins dans l'élite. Les empereurs sont les souverains de l'Italie, source d'intelligence et d'incomparables beautés. Comment s'y comportent-ils ? Suivons-les, siècle par siècle.

En 896, Arnulf fait décapiter un certain nombre de nobles romains coupables de lui avoir résisté. Un siècle plus tard, en 980, Othon II fait égorger dans un banquet les barons italiens, ses adversaires, mais qui étaient ses hôtes. En 1082, Henri IV entre à Rome et massacre la population. En 1154, Frédéric Barberousse fait pendre Arnaud de Brescia, brûler son corps et jeter ses cendres au vent et, comme le peuple s'est soulevé, il fait massacrer un millier de Romains. En 1159, il prend la ville de Crémone ; ses soldats coupent les têtes des prisonniers et s'en servent pour jouer aux boules. En 1162, après avoir assiégé Milan, il fait incendier la ville qui s'était rendue.

Pas plus que l'Italie, l'Orient n'a ouvert les intelligences germaniques ; le résultat des Croisades a été nul à ce point de vue.

◆ ◆

Cependant, au XIIIe siècle, — ce que n'avaient pu faire ni la culture latine ni l'influence religieuse, — la langue française réalisa dans une certaine mesure ce miracle : développer quelque peu l'intelligence germanique. Ce fut l'œuvre de notre poésie, de nos fabliaux, de nos mystères, de nos chansons de gestes, qui furent traduits et imités par les Minnesingers.

Il faut arriver à la fin du XVe siècle pour rencontrer un effort vers la culture intellectuelle. Grâce à la générosité de quelques princes et évêques, aux vieilles universités rhénanes : Heidelberg, Cologne, Trèves, Mayence ; danubiennes : Vienne, Ingolstadt, Tubingen, s'ajoutent celles de Leipzig, d'Erfurth, de Wittemberg et, au XVIe siècle, celle d'Iéna.

A ce propos, Jules Zeller constate que :

« Malgré toute sa bonne volonté, l'intelligence robuste et attardée de la vieille Germanie, semblable à ces bûcherons et mineurs, inhabiles et mal armés qui pratiquaient à l'aventure des éclaircies dans les sombres futaies de la Forêt hercynienne ou fouillaient son sol pour y trouver des métaux précieux, s'avançait comme à tâtons et avait peine à se débrouiller dans le fourré souvent inextricable et les ténèbres à peine éclaircies des connaissances anciennes et nouvelles qu'on offrait à ses débuts. »

Ce n'est qu'après le rayonnement du siècle de Louis XIV que naissent, en Germanie, les auteurs dont les noms peuvent être retenus. Ils sont tous saxons : Lessing, le médiocre critique de la *Dramaturgie de Hambourg*, est né à Kamenz en 1729 ; Klopstock, l'indigeste auteur de la *Messiade*, poésie épique visiblement inspirée du *Paradis perdu* de Milton, est né en 1724 à Quedlinbourg.

Un musicien, Haendel, est né à Halle en Saxe, en 1645, mais sa famille était originaire de la Silésie autrichienne.

Or, la Saxe est la contrée la plus méridionale de la Germanie, d'où un contact étroit avec la vallée du Danube, c'est-à-dire avec la civilisation. Cependant, la Saxe a produit deux très grands hommes, des plus représentatifs de la violence de l'esprit germanique : Luther et Wagner, que leurs œuvres ont ramenés involontairement au paganisme : Luther par sa rupture de l'unité chrétienne, Wagner par sa résurrection d'une mythologie rudimentaire et sans beauté.

L'ALLEMAGNE SLAVE

Les écrivains de l'antiquité ignoraient à peu près tout des pays du Nord-Est de l'Europe et des peuples qui y habitaient.

Ainsi, Strabon croyait que la Baltique, qu'il appelle Océan, communiquait avec la mer Caspienne. Écrivant au siècle suivant, Tacite avait pu recueillir quelques renseignements plus étendus, sinon plus précis, sur les peuplades occupant les limites extrêmes de la Germanie, les Suiones et les Sitones, riverains de la mystérieuse Baltique.

« Au delà des Suiones, est une autre mer dormante et presque immobile. On croit que c'est la ceinture et la borne du monde, parce que les dernières clartés du soleil couchant y durent jusqu'au lever de cet astre et jettent assez de lumière pour effacer les étoiles. Là finit la nature. »

Tacite ne se prononce pas sur l'origine des habitants de ses rivages :

« Les Peucins, les Vénèdes et les Fennes sont-ils des nations germaniques ou sarmates? Je ne saurais le dire.

» Toutefois, les Peucins, que quelques-uns nomment Bastarnes, ont le langage, l'habillement, les habitations fixes des Germains. On incline à considérer les Vénèdes comme des Germains, parce qu'ils construisent des cabanes, portent des boucliers, aiment à se servir de leurs pieds et même se piquent de vitesse, différents en tout cela des Sarmates qui passent leur vie à cheval ou en chariot.

» Quant aux Fennes, ils étonnent par leur état sauvage et leur affreuse pauvreté. Chez eux, point d'armes ni de chevaux ni de foyer domestique. Ils ont

pour nourriture de l'herbe, des peaux pour vêtements, la terre pour lit. Toute leur ressource est dans leurs flèches qu'ils arment, n'ayant pas de fer, avec des os pointus ; la chasse nourrit également les hommes et les femmes. »

Ainsi, au IIe siècle de l'ère chrétienne, il y avait encore en Europe, dans ce qui est aujourd'hui la Prusse orientale, des peuplades qui étaient restées au stade intellectuel des hommes de l'âge de pierre : les pointes de flèches en os en étaient la caractéristique.

La Poméranie et le Brandebourg étaient occupés par les tribus nommées par Tacite et qui abandonnèrent ces régions quand les grandes invasions des Barbares d'Asie atteignirent l'empire romain.

Les Slaves, qui habitaient la rive droite de la Vistule, prirent possession de ces terres abandonnées et s'avancèrent jusqu'à l'Elbe ; entre l'Elbe et l'Oder, on les appelle les Wendes et ils se divisent en trois groupes : Obotrites, dans le Mecklembourg ; Wiltzes, dans le Brandebourg ; Sorabes, en Lusace et en Misnie.

La partie de l'Allemagne du Nord qui s'étend sur les deux rives de l'Elbe, et qui comprend la Prusse, la Saxe royale, le Mecklembourg et les petites principautés, ainsi que l'île de Rugen, appartient à la race slave et n'a été définitivement germanisée qu'au XIVe siècle. Le nom même de Poméranie est slave et signifie « le pays qui longe la mer », dit Louis Léger.

Les Slaves ont occupé ces régions sans y être troublés jusqu'à ce que Charlemagne les eût combattus pour les convertir ; il est mort avant d'avoir atteint ce but mais il les a rendus tributaires.

A l'année 789, on lit dans les *Annales des Francs :*

« Il y a en Germanie une nation slave, établie sur les bords de l'Océan, qui se désigne elle-même sous le nom de Welatabes et que les Francs nomment Wiltzes. Cette nation a toujours été l'ennemie de la nation franque et elle ne cessait de poursuivre de sa haine, d'opprimer et de harceler par des guerres continuelles tous ceux de ses voisins qui étaient les sujets ou les alliés des Francs. »

Pour combattre ces Slaves, qui continuaient leurs incursions, et leur faire payer le tribut, les successeurs de Charle-

magne établirent des fonctionnaires militaires, les margraves, « comtes de la Frontière ».

Au siècle suivant, les empereurs Henri l'Oiseleur et Othon le Grand envoyèrent chez les Wendes des missionnaires, appuyés par leurs troupes, et fondèrent l'archevêché de Magdebourg et les évêchés de Brandebourg et de Hardberg.

A la suite d'une révolte des Wendes en 983, sous Othon II, ceux-ci reprirent tous les territoires s'étendant de l'Oder à l'Elbe et rétablirent les dieux de la mythologie slave. Ils sont restés païens jusqu'au XIIIe siècle et n'ont été amenés au christianisme que par l'exemple des peuples qui les entouraient, les Danois, les Tchèques et les Polonais.

◆ ◆

Les Prussiens ou Borusses occupaient les terres situées à droite de la Vistule : c'était un peuple de race lithuanienne, mélangée de Slaves et de Finnois ; ils descendaient, sans doute, des Fennes mentionnés par Tacite : leur race est donc entièrement étrangère à la race germanique. Ils furent longtemps isolés du monde civilisé.

Adalbert, archevêque de Prague, envoyé par Othon III pour les convertir, fut martyrisé sans en avoir converti un seul. Au XIIIe siècle, ils étaient encore païens et pratiquaient des sacrifices humains. Ils ne comprenaient pas comment on pouvait transmettre une pensée par des signes écrits sur un morceau de parchemin ; pour compter, ils faisaient des marques sur un morceau de bois ou des nœuds à leur ceinture.

Ils furent facilement conquis par les Chevaliers teutoniques, qui fondèrent Kœnigsberg en 1254. Ceux-ci se comportèrent vis-à-vis des Prussiens avec une cruauté inouïe : tout prétexte leur était bon pour les massacrer ou les réduire en esclavage.

Leurs voisins, les Lithuaniens, n'étaient pas mieux traités : ils étaient chassés par ces chevaliers chrétiens « exactement comme le renard ou le lièvre », dit le poète Pierre Suchenwirth.

Les Chevaliers teutoniques ne tentèrent rien pour convertir les Prussiens et Lithuaniens ; il était, en effet, plus fructueux de les vendre comme esclaves, ce qui eût été difficilement admis par les évêques s'ils étaient devenus chrétiens, et puis, pour ces purs Germains, la chasse au païen lithuanien était un plaisir délicat dont ils n'entendaient pas se priver par d'inopportunes conversions.

Ainsi le paganisme a-t-il duré en Prusse jusqu'au XVe siècle, époque à laquelle se tenaient encore des assemblées nocturnes où des prêtres sacrifiaient le bouc aux divinités anciennes.

Après une série de guerres entre les Polonais et l'Ordre teutonique, le grand-maître de l'Ordre, Albert de Hohenzollern, qui était en même temps margrave de Brandebourg, se convertit au luthérianisme en 1525 ; par un abus de confiance inouï, il sécularisa à son profit les domaines de l'Ordre que, par sa fonction, il avait mandat de défendre et prit le titre de duc de Prusse, réunissant ainsi les deux régions qui constituent le noyau de la Prusse actuelle.

Ainsi la population de ces deux provinces n'avait rien de germanique avant que les rois de Prusse n'y eussent attiré des colons d'autres régions de l'Allemagne, pour peupler leurs solitudes — comme ils attirèrent les Vaudois, les Hussites et les protestants français persécutés, si bien que tous les peuples d'Europe étaient représentés dans la population prussienne sous le règne de Frédéric II.

◆ ◆

Si le margrave de Brandebourg était électeur de l'empire, il en était indépendant comme duc de Prusse ; aussi c'est en cette qualité que Frédéric III voulut se faire attribuer le titre de roi, sous prétexte que, dans le passé, la Prusse avait été un royaume indépendant. On découvrit qu'Ortélius, géographe de Philippe II d'Espagne, citait un roi de Prusse nommé Vidivuto qui, en 573, à l'âge de cent seize ans, avant

de se précipiter dans les flammes d'un bûcher élevé en l'honneur de ses dieux, avait partagé son royaume entre ses fils.

Moyennant quelques dizaines de milliers de florins, judicieusement répartis entre les conseillers de l'empereur, celui-ci reconnut à Frédéric III le titre de roi, par le Traité dit de la Couronne, signé le 20 novembre 1700.

Ce qu'il y a surtout à retenir de cet événement, c'est que Frédéric III avait fait valoir que *jamais la Prusse n'avait fait partie de l'empire.*

◆ ◆

Étant donné le mélange extraordinaire de races qui composent la population de la Prusse et qui se sont ajoutées au substratum slave et lithuanien des origines, il est impossible de fixer les données ataviques des quelques rares auteurs prussiens qu'a produits le XVIIIe siècle car, antérieurement, on n'en trouve guère.

Winckelmann, né à Stendal, dans le Brandebourg, en 1717, a été un critique d'art accompli. Kant, né à Kœnigsberg en 1724, a apporté dans la philosophie une révolution qui en a complètement changé l'orientation.

Son principal disciple Fichte est né à Rammenau, en Lusace, en 1762. C'est parce que cette province est habitée par des populations incontestablement slaves qu'on peut ranger Fichte dans la catégorie des auteurs slaves plutôt que germains.

◆ ◆

La manière dont les Germano-Prussiens se comportent en Autriche, en Bohême et en Pologne montre qu'ils ont conservé l'âme féroce des sauvages habitant la Forêt hercynienne.

Le 5 décembre 1939, le Gouvernement polonais communiquait : « Il se confirme que les Allemands ont *arraché la langue* à M. Dendzion, député polonais au Volkstag dantzikois. »

Rapprochons cette information de ce passage du récit de la défaite de Varus, fait par Florus : « Rien de plus révoltant que les outrages des Barbares surtout à l'égard des avocats... Ils cousirent la bouche à l'un d'eux, *après lui avoir coupé la langue.* »

Ce même supplice atroce répété à vingt et un siècles de distance ne prouve-t-il pas mieux que tout que la férocité des Germano-Prussiens est éternelle ?

Le *Livre blanc* anglais publie un rapport du Consul général d'Angleterre à Cologne, relatant d'autres atrocités commises à l'égard des Juifs sur un ordre venu de Berlin. Et le rapport ajoute :

« La population de Cologne n'avait absolument rien de commun avec les incendiaires meurtriers. »

Cette population était gardée contre ces hontes par son hérédité gallo-franque.

◆ ◆

Le *Livre blanc* contient aussi une lettre révélatrice adressée par une mère allemande à l'ambassadeur d'Angleterre ; on y lit :

« ... Toutes ces institutions (d'Hitler) servent à exercer sur notre jeunesse une influence hostile au christianisme.

» Cependant, il n'est pas tout à fait exact de dire que le problème en question ne concerne que le peuple allemand. Si, en effet, au cœur de l'Europe, une génération montante est élevée, non seulement dans l'indifférence envers le Christianisme mais trop souvent dans la haine de ce dernier l'avenir sera lourd de désastres, non seulement pour l'Allemagne mais pour l'Europe tout entière. »

Cette crainte n'est pas vaine parce que la haine du christianisme en Allemagne est le prodrome d'un retour à un paganisme d'État, qui convient aux formes psychiques de la masse

germano-prussienne, formes qui n'ont guère évolué depuis l'âge de pierre.

Henri Heine raconte que, de son temps, en Westphalie, des vieillards prétendaient qu'ils savaient où se trouvaient les sanctuaires des anciennes idoles. Le bruit courait qu'à leur lit de mort les vieux de la montagne confiaient ces secrets au dernier de leurs petits-fils ; ils lui indiquaient aussi les profondeurs mystérieuses et inviolées où s'étaient cachés longtemps Arminius et Witikind.

Dans l'*Écho de Paris* du 5 juin 1915, Junius écrivait :

« Durant les mois d'été qui ont précédé les hostilités, raconte un officier allemand, naguère professeur dans une ville de Thuringe, on vit sortir des bois des hommes qui se donnaient des allures de prophètes. Par les belles nuits de clair de lune, ils prêchaient au milieu des clairières une religion singulière. De vieux mythes y voisinaient avec des préceptes de la Bible. Le prophète annonçait une rude épreuve pour l'Allemagne, d'horribles calamités. Le peuple germain s'en tirerait en revenant à de très anciens rites, *en pratiquant des sacrifices humains.*

» Il faut savoir se vouer aux Dieux infernaux. Il faut offrir, comme nos ancêtres, du sang aux divinités inapaisées. »

Enfin, au cours de la dernière guerre, n'a-t-on pas élevé à Berlin une statue colossale en bois, représentant le maréchal Hindenbourg, et dans laquelle les plus grands personnages enfonçaient un clou ? C'était une opération magique pour inspirer la force à son génie ; cette statue était un totem analogue à ceux des sauvages d'Australie.

Si telles sont les idées de l'élite dans la capitale de l'empire, on peut juger de celles des masses.

Tout cela fait écho à Henri Heine qui a été prophétique en écrivant :

« Le Christianisme a adouci jusqu'à un certain point la brutale ardeur belliqueuse des Germains mais n'a pu la détruire et, quand la Croix, le talisman qui l'enchaîne, viendra à se briser, alors débordera de nouveau la férocité des anciens combattants.

» Alors, et ce jour viendra, les vieilles divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux fabuleux. Thor se dressera avec son marteau gigantesque et démolira les cathédrales gothiques. »

Ce jour est venu. Les fidèles de Thor ont incendié les églises de Pologne et ont massacré Juifs, Tchèques et Polonais.

La pérennité de l'imprégnation païenne chez les Germains et les Prussiens semble seule pouvoir expliquer la survivance de la férocité ancestrale, qui est le caractère commun des uns et des autres et qui les sépare des autres races humaines civilisées.

◆ ◆

Notre article, pour des raisons que chacun reconstituera à sa guise, ne comportera pas de conclusion. Nous n'avons entrepris ici que de mettre en lumière des données historiques et techniques incontestables. IL Y A TROIS ALLEMAGNES. Et ceci explique assez clairement les différences de réactions mentales que l'on observe dans les diverses parties du Reich.

PAUL OLAGNIER

LES CHEVALIERS SANS ÉPERONS[1]

Le soir tombait. Derrière le dhar, couleur de suie, le soleil sombrait. Dans le ciel limpide, quelques nuages dérivaient roses et floconneux.

A travers la vaste plaine sableuse, pareille à un terrain vague, des bordures de cailloux noirs dessinaient des simulacres d'allées. Des arbres récemment plantés les flanquaient d'un bizarre alignement de piquets dont les ombres maigres zébraient le sol brûlant.

Tout en activant l'allure de sa bête, Jacques, d'un regard circulaire, reprenait possession du décor familier.

Devant lui, le poste Gouraud, trapu et lourd, haussait son épaisse muraille; sur l'horizon, à sa gauche, le « Cercle » découpait son cube massif. Le bâtiment où s'entassaient les logements des officiers, puis, légèrement en retrait et adossée à la palmeraie, la popote achevaient d'encadrer la place d'une ligne de bâtiments qui constituaient, avec la T.S.F. et l'infirmerie, toute la cité « militaire » d'Atar; en face d'elle, la ville indigène érigeait son fouillis compliqué et la ligne de ses premières maisons bordait, à cinq cents mètres, l'autre côté de la place, la délimitant en un carré presque parfait.

Tandis que Jacques traversait le vaste terrain sableux, la nuit, d'un coup, tomba. Elle engloutit le ksar maure, l'effaça. Dans les bâtiments militaires, des lumières s'allumaient; les fenêtres de la popote découpèrent, dans les ténèbres trois arches de clarté au-dessus desquelles, haut

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mars.

dans le ciel profond, se mirent à trembler les premières étoiles.

Jacques se dirigea vers le « Cercle »[1] où, avant de regagner son logis, il devait se présenter.

Au moment où, *L'Éclair* baraqué, il mettait pied à terre, une voix l'interpella :

— Tiens, c'est vous, mon lieutenant ! Vous avez fait une bonne tournée ?

Jacques reconnut Bernard, le sergent-chef secrétaire.

— Excellente et je viens me présenter et rendre compte. Le commandant est là ?

— Non, mon lieutenant. Il doit être à la popote. Il n'y a plus personne dans les bureaux. C'est moi qui ai fini le dernier. Je viens de tout boucler.

— Bon, dit Jacques, alors je vais aller me doucher et mettre un boubou et un sarroual propres. Au revoir, Bernard.

— Au revoir, mon lieutenant. A propos, votre courrier est chez vous. C'est moi qui l'ai fait porter là pour que vous le trouviez dès votre retour.

Jacques, qui s'éloignait suivi de ses hommes remorquant les bêtes par leur harzem[2], se retourna pour crier :

— Merci, Bernard.

Avançant à grandes enjambées dans le sable chaud, il gagna le long bâtiment où, telles les alvéoles d'une ruche, s'alignaient les douze pièces composant, deux par deux, les logements réservés aux officiers.

Une large véranda à arcades, au sol recouvert de petits cailloux, les précédait sur laquelle, côte à côte et toutes semblables, s'ouvraient les portes des appartements.

Longeant la véranda, Jacques se dirigea vers son logement. Au moment où il allait en franchir le seuil, la porte voisine de la sienne bâilla et Chateaulieu parut.

— Tiens, dit-il, te voilà, toi ! Comment va ?

— Très bien. J'arrive à l'instant.

Craquant une allumette, il pénétra dans sa chambre et appela :

— Samba ! Hé Samba ! Où est-il encore passé celui-là ?

1. Bureaux du cercle territorial — en abrégé, « le cercle ».
2. Corde à nez.

Mais déjà l'ordonnance surgissait.

— Voilà, moi là ! Ah ! mon lieutenant y a revenir ? Bon santé ? Bon tournée ? Bon...

Un large sourire sur sa face noire de Sénégalais, il considérait Jacques avec un bon regard heureux.

— Ça va, dit Jacques, oui, tout bon ! Allume la lampe. Prépare la douche et sors-moi un sarroual et un boubou blanc.

Chateaulieu, qui l'avait suivi après avoir abandonné ses « tamarras » sur le seuil de la pièce, demanda :

— Ça s'est bien passé cette tournée ?

— Très bien. J'ai fait tous les campements autour de Chinguetti. Quoi de neuf ici ?

Samba avait allumé la lampe à manchon et la chambre, brusquement éclairée, se révéla. Elle était vaste et rustique, avec ses murs de terre blanchis à la chaux, son unique fenêtre tendue d'une étoffe de laine bariolée.

Sur le sol cimenté, un tapis s'étalait où des piles de coussins de cuir, çà et là, tenaient lieu de sièges. Dans un angle, un énorme tam-tam chargé de revues, de journaux et d'une jonchée de lettres cachetées, servait de table basse. Samba y avait posé la lampe dont la lumière brutale et crue illuminait les quelques photos et les tracés d'itinéraires épinglés aux murs. Face à la porte, une large arcade faisait communiquer cette première pièce avec la chambre à coucher ; la tenture maure qui formait portière demeurait relevée et permettait d'apercevoir, vaguement éclairés, l'étroit lit pliant, la table de chevet démontable, les quelques peaux de gazelle, qui constituaient tout l'ameublement.

Chateaulieu s'était accroupi sur le tapis, un coussin sous chaque coude.

— Que diantre veux-tu qu'il y ait de neuf ? Varnier est à la « Résidence » ; Tony a été envoyé sur la route du Nord ; Vaudreau est rentré de celle du Sud, et Tarlant gueule plus que jamais... Ce que j'aimerais le voir aphone !

Jacques, qui s'était emparé des lettres posées sur le tam-tam, en feuilleta rapidement les enveloppes puis les rejeta d'un geste las sans les ouvrir.

— Je verrai ça tout à l'heure, dit-il.

Puis, brusquement, il demanda :

— Dis donc, il est bien arrivé deux courriers depuis mon départ?

Chateaulieu le regarda. Il fut surpris de la contraction qui serrait le masque de son ami.

— Oui, dit-il, un le 4, un le 19. Pourquoi?

Jacques Debat se dirigeait vers sa chambre. Il s'arrêta une seconde pour répondre.

— Je n'ai aucune lettre de Françoise! C'est d'autant plus surprenant qu'elle m'écrit d'ordinaire deux fois par semaine et que, quand je l'ai quittée, elle n'allait pas très bien. Elle devait consulter un docteur et m'avait bien promis de me tenir au courant.

Chateaulieu eut un geste vague.

— Ne t'en fais pas... Ou elle a loupé le courrier ou elle a été très occupée, ou... est-ce que je sais, moi? Tiens, tu as peut-être tout simplement une autre partie de ton courrier qui t'attend au bureau ou à la popote. Grouille-toi plutôt de prendre ta douche et allons boire un pot. Je t'attends...

Secouant la tête comme pour chasser l'inquiétude qui l'assaillait, Jacques se dirigea vers la douche.

Mais, tandis que l'eau fraîche ruisselait sur son corps, il n'arrivait point à se libérer de son anxiété.

La même question obsédait son esprit : « Pourquoi Françoise ne lui avait-elle pas écrit?... »

V

Il y songeait toujours en gravissant, une demi-heure plus tard, le perron qui donnait accès à la popote.

A côté de lui, Chateaulieu racontait les maigres potins locaux.

Ensemble, ils traversèrent la véranda et pénétrèrent dans le bar.

Une lampe posée sur le comptoir éclairait la pièce vide. Le long des murs, les caricatures et les photos, souvenirs des officiers ayant servi à Atar, s'alignaient au-dessus des larges

fauteuils rangés contre la cloison ; derrière le comptoir, le jeu traditionnel des bouteilles d'apéritifs ornait les étagères ; au-dessus de l'ouverture menant à la salle à manger déserte et noire, le tableau de « l'Ordre de l'Os » offrait ses armoiries burlesques dédiées aux dignitaires élus par la « poisse ». A travers l'arcade, face à la porte du bar, la terrasse en plein air apparaissait.

La lueur blafarde des grosses lampes à manchon, hissées sur leurs sellettes faites de vieux canons de fusils, l'illuminait violemment. La nappe de clarté s'étalait au loin, détachant avec netteté les stipes gris et les bouquets de palmiers de l'oasis dont la masse profonde étalait dans l'ombre son hérissement serré et confus.

Franchissant l'arcade, Jacques Debat et Chateaulieu débouchèrent sur la terrasse d'où montait une rumeur de cris, de rires et d'appels.

Installés en de larges fauteuils, leur boisson glacée sur des tables à côté d'eux, vêtus du boubou et du sarroual court, ils étaient une vingtaine attendant l'heure du dîner.

A une extrémité de la terrasse, la longue table étalait la blancheur de sa nappe, l'étincellement de ses verres et de ses bouteilles entre le double alignement de ses chaises aux côtés desquelles pendaient à un clou les obligatoires bouteilles d'eau individuelles emmaillotées de toile humide.

Jacques retrouvait avec joie le cadre familier. Faisant le tour des fauteuils, il serra la main de chacun de ses camarades.

Ils étaient tous là, depuis Ligier, le benjamin, sous-lieutenant tout frais débarqué de l'école, jusqu'à Voissol chevronné du bled, commandant la compagnie et le plus jeune capitaine de la « Coloniale » — jusqu'à Tarlant enfin qui, avec sa large barbe fluviale et ses quarante ans, faisait figure d'ancêtre au milieu de toute cette jeunesse.

Tous sortis de Saint-Cyr, tous de promotions voisines, ils prolongeaient sous le ciel mauritanien l'étrange atmosphère du bahut. Le bled, les dures randonnées à travers le reg noir ou dans le chaos brûlant des grandes dunes blondes, le rude labeur tout au long des routes qu'ils bâtissaient tour à tour, les séjours dans les postes isolés au cœur du vaste désert, leur

avaient modelé à tous, sous la diversité des traits, le même masque hâlé, brûlé, tanné et dur.

Leur jeunesse avait une étonnante virilité ; on les sentait sains et forts, de cette force physique et morale que donnent à l'homme la vie de la brousse, le poids des responsabilités, la foi dans la nécessité et la grandeur de la tâche quotidiennement accomplie.

Satisfaits de leur sort, passionnés pour leur tâche, tout entiers abandonnés à la joie de vivre leur vie exceptionnelle, ils *servaient*.

Ils « servaient » confiants, insoucieux, jeunes.

Et Jacques éprouva soudain une brusque allégresse à avoir choisi comme eux ce dangereux destin.

Il en oublia son souci, cette absence de nouvelles de Françoise.

Comme il s'apprêtait à s'installer auprès de Tabreau, le toubib-adjoint, le commandant Tarlant lui désigna un fauteuil libre près du sien.

— Venez ici, Debat.

Jacques alla le rejoindre.

Les jambes repliées sur le rebord de son siège, les mains autour des genoux, la pipe à la bouche, Tarlant dit :

— Commandez un pot, c'est moi qui vous l'offre. Tout à l'heure ce sera vous qui payerez la tournée générale !

Un rire dansait au coin de ses yeux.

— Une tournée générale ? Je ne demande pas mieux ! Mais à propos de quoi, mon commandant ?

Tarlant souffla deux bouffées de fumée vers le ciel scintillant d'étoiles.

— A propos de votre affectation au G. N. n° 1. Ça s'arrose !

D'un brusque mouvement, Jacques se pencha vers lui.

— Je suis nommé ?

— Oui, dit Tarlant, j'ai fait le nécessaire comme promis ; votre désignation est arrivée avant-hier... Non, ne me remerciez pas et contenez votre joie... Bon sang ! Il est indécent de proclamer aussi cyniquement que vous êtes heureux de nous plaquer !

Il arrêta le geste de protestation que Jacques esquissait. La main sur l'épaule du jeune homme, il dit doucement :

— Je sais, mon vieux, je sais ! Vous êtes content, c'est l'essentiel.

Et comme Béchir le maître d'hôtel de la popote s'inclinait devant lui, il cria, brusque :

— A table, messieurs !

■

Dîner des popotes de brousse ! Jacques en éprouvait, une fois de plus, l'étrange saveur.

A un bout de la terrasse, encadrée entre les deux grosses lampes à essence juchées sur leurs sellettes improvisées et déversant sur elle leur nappe de lumière brutale, la table allongeait son rectangle.

Entre les vingt hommes qui la garnissaient en une double file, régnait une étrange atmosphère d'allégresse presque puérile, d'égalité absolue, de camaraderie totale.

Toute contrainte abolie, chacun parlait haut et franc.

L'humour reprenait ses droits et les sarcasmes amicaux ignoraient les grades.

Tarlant lui-même, qui présidait le repas, avait oublié ses galons au bureau. Il acceptait, le rire aux lèvres, les flèches que lui décochait à son habitude Tabreau le toubib-deux-galons assis en face de lui.

— ... C'est connu, ça s'appelle le « micrococus paperassius » ; ça s'attrape dans les pièces fermées, pleines de dossiers, de cartons, d'encre et de cartes à grande échelle. Les symptômes de la maladie sont : la barbe en bataille, la face congestionnée, une propension marquée aux gestes désordonnés, une élévation exagérée de la voix et un emploi immodéré du blasphème... Je crains, mon commandant, que vous n'en soyez atteint !

Au milieu des sourires, Tarlant s'enquit, flegmatique :

— Sur quelles manifestations fondez-vous votre diagnostic, toubib ?

— Sur la plus caractéristique de toutes : en une semaine, vous m'avez demandé quatre rapports. Le doute n'est plus possible !

Il eut un hochement de tête navré tandis que son visage pre-

nait cet air sombre et impuissant qu'ont les médecins en face des cas désespérés.

Nul n'ignorait la haine et la répulsion du « vieux » pour tout ce qui était « écritures et paperasses » et ses emportements furieux à chaque demande de « comptes rendus circonstanciés » qui lui arrivait de Saint-Louis.

Toute la table rit largement.

Tarlant, par contre, garda son flegme. Il se tourna légèrement vers Béchir debout derrière lui et ordonna d'une voix paisible :

— La cravate pour le lieutenant Tabreau !

Béchir se précipita armé de l'énorme col de fer blanc qu'agrémentait un « nœud » à pois.

Tabreau, indigné, protestait avec véhémence.

— La cravate ! pourquoi la cravate ? Je n'ai rien avancé qui...

Impassible, Tarlant récita :

— « L'Ordre de la Cravate » — Paragraphe 1 du règlement — est destiné à décorer tous ceux qui, à la popote, auront offensé la vérité dans leurs propos. Vous avez dit : « quatre rapports » ? Or, je ne vous en ai demandé que deux. Cravate !

Béchir, avec cette familiarité qu'on autorisait, approuva.

— Le commandant y en a raison... Rouspétez pas !

Et d'un geste sûr, il fit glisser la cravate autour de la tête de Tabreau et la laissa tomber sur ses épaules.

Engoncé dans l'énorme carcan, Tabreau tenta une ultime justification.

Mais personne ne l'écoutait plus.

Tarlant, qui s'était levé, frappait son verre de la lame de son couteau et Béchir, hérault improvisé, criait :

— Silence ! Messieurs... Silence donc ! Le commandant va parler.

Tarlant, sa haute silhouette dressée dans la nuit, promena son regard tout au long de la table. Sur chacun de ces jeunes visages ses yeux s'attardèrent imperceptiblement pour s'arrêter enfin sur Jacques Debat.

Et un étrange sourire tira ses lèvres de côté, fleurit dans l'ombre de ses prunelles, un sourire où il entrait de la douceur et de l'orgueil.

— Messieurs, dit-il, nous allons boire à notre camarade Jacques Debat qui, affecté au G.N. n° 1, va nous quitter demain.

Il se tut un instant pour laisser se calmer le tumulte brusquement jailli.

Les interjections s'entre-croisaient, se mêlaient.

D'un même élan, les projectiles se mirent à pleuvoir.

Mais Tarlant, ayant levé la main, Béchir brailla derechef :

— Du calme, pas tant de pétard là-dedans ! Le commandant n'a pas fini.

Et dans le silence revenu, Tarlant poursuivit, la voix grave :

— Je veux que Debat sache que tous ici nous regretterons le joyeux compagnon, le bel officier et le chic camarade qu'il est !

Une voix hurla :

— La cravate au commandant !

Mais la plaisanterie tomba. Sincère, une tristesse passait : un camarade s'en allait, aux côtés duquel, un an durant, on avait vécu, travaillé, peiné...

Lourd d'émotion contenue un silence s'appesantit. Tarlant se hâta de le rompre.

— Donc, Messieurs, selon l'usage sacré de cette popote, nous allons boire à ses exploits pour l'avenir et, bien entendu, à ses frais pour le présent ! Béchir, sers le champagne !

Il tendit son verre.

En une salve désordonnée, les bouchons sautèrent et Béchir, aidé des quatre serveurs, commença d'emplir les coupes.

Tarlant leva la sienne très haut. Ses yeux cherchèrent ceux de Jacques. Un long instant, leurs regards se mêlèrent, puis Tarlant cria :

— A la santé de notre camarade Jacques Debat !

Se dressant d'un bloc, leur verre tendu dans la direction de Jacques, tous répétèrent, d'une même voix :

— A Debat !

Un silence tomba, se prolongea.

Puis, la voix de Jacques s'éleva à son tour, forte et légèrement rauque :

— Merci, mon commandant. Merci à vous tous.

Il marqua une courte pause, se tourna vers le fronton de la porte qu'ornait l'ancre symbolique, la salua de sa coupe

tendue, tandis que sa voix se haussait encore pour crier :

— A la Coloniale !

Tournés d'un même mouvement vers l'insigne du corps, les vingt autres répétèrent son geste.

Un long moment, ils demeurèrent muets, les yeux rivés sur l'insigne. Puis un cri unanime fait de vingt voix conjuguées monta dans la nuit :

— A la Coloniale !

■

Flanqué de son guide maure, Jacques avançait. Derrière lui, droits sur leur ralla, les jambes croisées sur le garrot de leur bête, encadrant les cinq chameaux du convoi, les vingt-quatre tirailleurs de la relève qu'il amenait au G.N. suivaient en une double file.

Jacques se retourna sur sa selle pour les examiner. Vêtus de la tenue de campagne, sarroual et boubou kakis, le mousqueton en bandoulière, le cheich autour de la tête, ils cheminaient à travers le noir paysage.

Lents, balançant leur long col, les méhara avançaient au pas, de ce pas cahoté, lourd et rude, qui courbature les corps et endort les cerveaux.

Les hommes somnolents se taisaient. Depuis dix jours déjà, ils avaient quitté Atar et depuis dix jours, en longues étapes quotidiennes de huit à dix heures, ils marchaient à travers le *reg* vide et calciné.

De très loin en très loin, de maigres mimosas épineux rompaient de leur tache grise la sinistre monotonie du pays noir. Plus rarement encore, le lit à sec d'une bata étirait son large ruban clair semé de buissons grillés.

Maintenant, au milieu d'une immense plaine, deux guelbs surgissaient. Dans l'après-midi qui s'achevait, les rayons obliques du soleil les faisaient luire ainsi que deux énormes blocs de charbon dressés vers le ciel gris et projetaient leurs ombres rampantes à travers la plaine.

Jacques Debat, ayant consulté sa carte, soupira d'aise.

Ils n'en avaient plus guère à présent que pour une heure de marche.

Derrière ces deux guelbs, en effet, devait se trouver le G.N., terme de son voyage.

D'après les renseignements que Tarlant lui avait fournis à Atar, c'est là que Croisville avait installé son « carré ».

Et maintenant qu'il en était si proche, une brusque impatience envahissait le jeune homme.

Instinctivement, il talonna l'épaule de sa monture. *L'Éclair* allongea le pas et son balancement devint plus sec, presque brutal. Jacques ne s'en soucia point. Ayant tourné la tête pour s'assurer que les hommes suivaient, il se replongea dans ses pensées.

Depuis son départ d'Atar, elles demeuraient les mêmes et du matin au soir, et tard parfois durant la nuit, tandis qu'allongé sur son « faro », les yeux grands ouverts sur l'immense ciel peuplé d'étoiles, il n'arrivait point à s'endormir, il les avait ressassées sans trêve.

Elles tournaient toutes autour du silence de Françoise. Pourquoi ne lui avait-elle pas écrit? Pourquoi le laissait-elle sans nouvelles? Parmi les lettres qu'il avait trouvées chez lui à son retour de tournée, l'une, venue de Saint-Louis n'avait fait qu'accroître son inquiétude. Elle était de Lourmier et une phrase avait frappé Jacques : « Je ne te donne pas de nouvelles de ta fiancée. Je ne sais pas ce qu'elle devient mais on ne la voit plus, ni au tennis ni à la « Cabane » ni au cercle. Résultat de ta sacrée jalousie, sans doute ! »

Cette phrase avait aggravé le tourment du jeune homme. Et avant de quitter Atar, il avait expédié un télégramme à Françoise pour lui apprendre l'affectation qu'il venait de recevoir et pour réclamer des nouvelles.

Ces nouvelles, il espérait bien les trouver dès son arrivée au G.N.

Et, s'il n'en avait pas, du moins était-il à peu près certain que Croisville, lui, en aurait.

Sa songerie, maintenant, dérivait sur Gérard et une brusque allégresse gonfla son cœur, fit courir une onde plus chaude le long de ses veines.

De nouveau, il allait servir sous les ordres de Gérard ! Tout

ce qu'on disait de lui, ces mots d'admiration qu'il avait si souvent entendus à son sujet, cette foi et cet enthousiasme unanimes qu'il avait le don de soulever autour de lui, tout cela, en cet instant, remontait à la mémoire de Jacques. Il en éprouvait un certain orgueil. Il allait donc être le second de celui que, d'un bout à l'autre de l'immense désert saharien, tous, que ce fussent ses camarades, ses collaborateurs ou ses chefs, considéraient comme l'une des plus belles figures parmi ces singuliers et rudes soldats qu'étaient les « méharistes ».

Et ce chef, qui allait être désormais le sien, était également son meilleur ami !...

Il évoqua tous les autres séjours durant lesquels, là-bas au Tibesti, puis en Oubangui, ils avaient vécu côte à côte.

Ces liens créés par la rude existence menée en commun dans les postes isolés ou à travers la brousse, ces liens déjà solides allaient encore se renforcer dans une intimité resserrée par la solitude et aussi par ces attaches nouvelles nées entre eux depuis ses fiançailles avec Françoise.

Ah ! la belle vie ! On allait travailler, lutter et peut-être se battre côte à côte, ensemble, le cœur chaud d'une fraternité de compagnons d'armes et d'une rude amitié d'hommes.

Secoué d'une brusque allégresse, Jacques rit tout haut.

Son rêve se réalisait, plus beau qu'il n'avait jamais osé l'imaginer : il était méhariste, et sous les ordres de Croisville ! Il...

La voix du guide, à côté de lui, rompit sa songerie.

L'homme, penché vers lui, et la main pointée sur l'horizon occidental, disait :

— Toi voir « carré », mon lieutenant ?

Ils venaient, en effet, de contourner le guelb et dans la gloire pourpre du soleil couchant, le camp du groupe nomade se révélait.

D'une traction instinctive sur l'harzem, Jacques arrêta *L'Éclair*.

Courbant son long cou musclé, le grand méhari blanc se mit à brouter une touffe de sboth.

Jacques regardait le « carré ». Arrêtés les vingt-quatre tirailleurs, droits sur leur selle, regardaient eux aussi.

La plaine caillouteuse descendait en pente douce vers le lit desséché d'une bata large et pâle. Au rebord de sa rive gauche,

à cinq cents mètres, le « carré » dessinait avec netteté sa formation réglementaire.

La pointe tournée vers le nord, un large triangle ouvert occupé par des sections de tirailleurs découpait sa ligne géométrique. Une tranchée, ourlée par les paquetages alignés, en formait le tracé.

Fermant la face sud, les tentes brunes du goum arrondissaient un vaste arc de cercle.

Au milieu du triangle, c'était le « magasin », avec ses caisses et ses sacs de vivres destinés à la troupe qui, formait une sorte de lourd bastion central auprès duquel le poste de T.S.F. mobile étirait ses grêles antennes. Un peu plus loin, au cœur même du « carré », le mât démontable au sommet duquel chaque dimanche, on hissait les « couleurs », se dressait mince et fragile.

A l'intérieur de ce dispositif, s'éparpillaient, trapues et blanches, les tentes de style maure des officiers et des sous-officiers européens.

De cet ensemble, se dégageait quelque chose de net, de sévère et de rude qui constituait au milieu du vaste désert, comme l'étrange symbole de la puissance française.

Pas un arbre. Pas même un buisson. Sur les cailloux du *reg*, quelques ombres parallèles, rectilignes et noires, l'ombre des dix tentes, que le soleil couchant étirait jusqu'au pied des deux guelbs couleur de suie ; tel apparaissait à Jacques le « carré » du groupe nomade n° 1 où allaient désormais s'égrener une à une les heures de sa vie de méhariste.

La brutalité même de ce cadre l'enchanta.

Du camp, où les sentinelles avancées avaient signalé l'approche du détachement, un groupe s'était détaché qui venait à sa rencontre. Parmi les boubous sombres des goumiers, Jacques distingua la silhouette vêtue de blanc d'un européen. Gérard accourait au-devant de lui !

Un frisson de plaisir traversa Jacques.

Il leva la main, et d'une voix qui vibrait, il ordonna :

— En avant ! Suivez moi !

Il partit au petit trot.

Serrant les rangs, et entraînant le convoi, les vingt-quatre tirailleurs suivirent, de la même allure.

■

Devant la ligne des tentes du goum, ils venaient d'opérer leur jonction.

Le Horran, qui commandait les sections de tirailleurs, s'était précipité.

— Bonsoir, Debat. Alors c'est toi qui viens remplacer Citry?

Faisant baraquer son mehari, Jacques avait sauté à terre et masquant sa déception, avait serré la main qu'on lui offrait.

— Moi-même ! Content de te retrouver.

L'autre lui avait pris le bras et tout en l'entraînant vers le « carré », il disait :

— Hein, vieille noix ! Quand on buchait côte à côte sur le même banc du bahut, on ne se doutait pas qu'on bourlinguerait ensemble dans ce sacré bled ! Viens-t'en ! Croisville t'attend. Il est devant sa tente.

Ensemble, ils franchirent la ligne du goum et pénétrèrent dans le « carré ».

Derrière eux, descendus de leurs bêtes qu'ils remorquaient à leur suite, les vingt-quatre hommes de Jacques suivaient.

Quittant leurs tentes, les goumiers les regardaient passer, saluant joyeusement leur arrivée.

L'après-midi s'achevait. Dans le ciel soyeux et gris, de petits nuages dérivaient, roses et floconneux.

Un grand silence régnait que rompit brusquement l'appel d'un clairon sonnant la soupe.

Des abois lui répondirent et un chien lancé à la poursuite d'une gazelle apprivoisée passa en trombe.

Le Horran rit.

— Voilà Œil-de-Tendresse qui fait sa partie habituelle avec Jicky.

Et il expliqua :

— La gazelle est à moi et le chien était la faiblesse de Citry. Après son évacuation, Croisville a adopté le cabot. Ah ! Nous voici arrivés !

Devant eux, surmontée d'un étroit fanion tricolore, une grande tente biscornue, blanche et basse, était dressée.

A son seuil, à même le sol, un « faro » sur lequel des bouteilles et des quarts émaillés avaient été posés pour l'apéritif tenait lieu de table et de divan tout ensemble. Assis sur une peau de mouton, Croisville lisait des lettres.

En apercevant les deux hommes, il se leva et marcha vers eux. Un rire heureux aux lèvres, Jacques s'élança. L'attitude de Croisville brisa net cet élan. Il s'était arrêté. Immobile, une curieuse expression de froideur sur le visage, il demandait :

— Le voyage du détachement s'est bien passé?

Instinctivement, Jacques s'était figé dans un garde à vous réglementaire. Les talons joints, la main au casque, il salua.

— Oui, mon capitaine. Aucun incident de route à signaler.

Il avait répondu machinalement. Glacé par cet accueil imprévu, il demeurait là, désorienté, la tête bourdonnante de pensées contradictoires.

Croisville, lui ayant rendu son salut, lui tendait la main. De nouveau, Jacques éprouva cet élan qui l'avait soulevé quelques instants plus tôt. Il fit un pas en avant, offrit ses deux mains. Mais Croisville, dégageant aussitôt la sienne, disait :

— Voyons vos hommes.

Déjà, il se dirigeait vers les tirailleurs qui s'étaient arrêtés à quelques pas de là. Gardant leur formation, chacun à la tête de sa monture, ils attendaient.

Jacques et Le Horran suivaient Croisville. Lentement, il passait devant la double file, examinant les hommes un à un, les regardant en pleine face, s'arrêtant par instant pour rectifier d'un geste vif un détail de leur équipement.

Devant le caporal bambara qui avait pris sa place réglementaire à la tête de la seconde file, il s'attarda.

— Ah ! Ah ! C'est toi, Diouldé? Alors, tu es content faire méhariste?

La face du Sénégalais s'épanouit.

— Y a content avec vous, mon capitaine...

Croisville lui secoua l'épaule d'un geste affectueux.

— Allez... Vous pouvez rompre. Conduis tes hommes à l'adjudant Cairandrini et installez-vous. Bonsoir.

Tirant leurs chameaux derrière eux, les tirailleurs s'en furent avec des cris et des appels.

De leur camp, des camarades et des « frères-village » accouraient pour les recevoir.

La fusion déjà se faisait.

Croisville regarda la scène une seconde puis il se retourna vers Jacques.

— Parfait. Et maintenant allons boire le pot de la bienvenue.

Mais dans son ton, comme dans son attitude, il y avait quelque chose de distant qui acheva de désorienter Jacques Debat.

Ils prirent place sur le faro et tout de suite, précisant encore cette attitude, Croisville parla service en petites phrases nettes et sèches.

— Je t'ai fait dresser une tente près du goum. Puisque tu vas en prendre le commandement, ta place est là. Tu commenceras ton service dès demain matin. Tu trouveras les ordres pour la journée sur le cahier de rapport que j'ai fait porter chez toi. Pour le reste, fais-toi conseiller par Le Horran et, au besoin, consulte-moi. Mais, dans huit jours, tu seras à la page. Tu as là une troupe magnifique, quatre-vingt-dix gars ardents, dévoués et déjà solidement unis par dix combats. Quant à ton brigadier-chef, Rhane-Allah, c'est un as... Avec des éléments comme ceux-là je ne te plains pas. A toi de savoir les prendre en main comme Citry l'avait fait. Ils l'auraient suivi n'importe où ! Un chic type, Citry !

Jacques, qui buvait un whisky, reposa son « quart » émaillé devant lui.

— Oui, dit-il, je l'ai rencontré à Akjoujt il y a un mois à peu près. Je remontais de Saint-Louis.

Ses yeux se posèrent sur Croisville, le dévisageant.

Il nota la brusque contraction qui serrait le masque de son ami.

Le Horran, à ce moment, disait :

— Ce vieux Saint-Louis ! Toujours aussi folichon, hein? Le tennis, la « Cabane », le Cercle, avec ces dames et ces demoi...

Mais, debout soudain, Croisville l'interrompit.

— Ça va, Le Horran, parlons d'autre chose !

Le ton bref, presque brutal, n'admettait point de réplique. Il laissa Le Horran sans voix.

Jacques, le regard levé vers Croisville, le considérait avec stupeur.

Sa haute silhouette dressée contre le ciel que l'ombre nocturne envahissait, celui-ci lança sa cigarette devant lui, d'un geste violent. Elle s'écrasa sur le sol avec un pétillement d'étincelles. Le sentiment de malaise et d'angoisse qu'éprouvait Jacques se précisa, s'accentua.

Dix fois déjà il avait été sur le point de parler de Françoise, de faire part à Gérard de l'inquiétude qui le tourmentait, de lui demander des nouvelles de la jeune fille ; l'étrange attitude de Croisville l'en avait empêché, la présence aussi de Le Horran.

Tout de même, ces nouvelles, il les lui fallait à tout prix et, une fois de plus, il allait poser la question qui le hantait lorsque Croisville, revenu vers eux, dit :

— Bonsoir ! Je vais me coucher. A demain.

■

Leur dîner achevé devant la tente de Le Horran, Jacques, s'allongeant sur le faro desservi, une peau de mouton pliée sous la tête, avait allumé une cigarette.

Le Horran, étendu sur le côté, le coude au sol et la pipe à la bouche, lui confiait ses déboires.

— ... C'est comme pour l'affaire de Tifoujar ! Citry et Croisville se sont tout tapé... Moi, il m'a fallu rester ici à garder le « carré ». Et pendant qu'eux se tamponnaient avec les salopards et leur collaient la tatouille, moi, je me rongeais à faire faire la corvée aux gars qui me restaient.

Jacques l'écoutait vaguement.

Autour d'eux la nuit immobile et profonde et ses chaudes ténèbres. Dans le ciel immense, d'innombrables étoiles et l'écharpe de la Voie Lactée. Au loin, devant la ligne du goum, des feux brillaient, clignant dans l'ombre comme des prunelles rouges.

L'ombre de Gérard passa dans le rectangle lumineux formé par le pan relevé de sa tente.

Jacques, désignant Croisville du geste, demanda soudain :

— Il veille comme ça tous les soirs ?

Le Horran, qui continuait à raconter ses mécomptes guerriers, s'interrompit brusquement. Se soulevant sur le coude, il regarda la tente éclairée.

— Oui, dit-il ensuite. Il n'éteint guère que vers deux ou trois heures. Ce qui n'empêche pas que, chaque matin à cinq heures, tu le verras en train de prendre sa douche devant sa tente ! Je me demande...

Il n'acheva pas sa phrase. Un silence tomba. Jacques, se tournant sur le côté, le considéra.

— Tu te demandes quoi ?...

Le Horran eut un geste vague.

— Je me demande ce qu'il peut bien avoir ! Ça date de son retour, après l'affaire de Citry.

Jacques lui jeta un regard vif.

— Crois-tu que ce soit ça ? demanda-t-il.

Le Horran haussa les épaules. Il esquissa un geste vague et se tut. Un long silence passa durant lequel Jacques scrutait la face de Le Horran. Il y lut je ne sais quoi de trouble et d'inquiet, une sorte de malaise qui le fit insister.

— Tu crois que c'est l'affaire Citry qui...

Derechef, Le Horran eut un haussement d'épaules.

— Savoir, dit-il, en tout cas quelque chose le travaille. Ce n'est plus le Croisville que nous avons tous connu. Il y a un mois encore, quand il nous a quittés pour foncer au secours de Citry, on prenait ses repas tous ensemble et il n'y avait pas plus boute-en-train ni meilleur copain, Bien sûr, pendant le service, il ne fallait pas rigoler. Mais une fois le travail terminé, à l'apéritif ou pendant les repas, quel chic camarade ! Maintenant, il fait bande à part, un rien l'irrite, le cabre. Tu as vu comme il t'a reçu ? Et tu as remarqué son ton pour me dire de parler d'autre chose quand j'ai blagué Saint-Louis ? Elle n'était pourtant pas méchante, ma phrase ! Et l'embêtant, c'est que cette espèce de tension qu'il y a en lui augmente chaque jour.

Une étrange tristesse envahit Jacques.

— Si un type comme ça se mettait à ne plus tourner rond, quel malheur !

Mais Le Horran eut un rire bref.

— Ne plus tourner rond? Penses-tu! En ce qui concerne le service, il n'a jamais été aussi épatant. Non. Le chef reste le même. C'est l'homme qui a changé. En tant que capitaine, commandant le G.N., il demeure l'as des as. En tant que Croisville, c'est autre chose, c'est un autre Croisville, lointain, dur, cassant; on dirait, ma parole, qu'il se fige volontairement dans une attitude hautaine.

J'avoue que la façon dont il t'a reçu m'a flanqué un coup. Je vous savais très liés et je pensais que ton arrivée amènerait une détente.

— Bon, dit Jacques, je le verrai demain et j'arriverai bien à savoir ce qui se passe.

Il s'était levé. Étirant ses membres las, il bailla. Le Horran se dressa à son tour.

— Allons nous pieuter, dit-il, mais surtout, hein, un conseil : avec Croisville, vas-y prudemment. Quelle qu'en soit la raison, il a les nerfs à vif! Tu sais où est ta tente. Je ne t'accompagne pas. Dors bien pour ta première nuit parmi nous. Bismihally!

— Bismihally! Souhaita Jacques à son tour.

Et, dans la nuit silencieuse et lourde, il s'en fut.

VII

La sonnerie du réveil cassa soudain le silence matinal. Alertes et vibrantes, les notes du clairon passèrent au-dessus du reg sonore, se répandirent dans l'aube fraîche, envahirent la plaine entière.

Sautant à bas de son étroit lit de camp, Jacques sortit de sa tente. Couleur de jonquille, le jour envahissait le ciel. Sa lueur tendre traînait sur le reg, pâlissait l'horizon.

Silhouettes obscures, les guelbs entassaient encore leurs ombres noires par-dessus la plaine caillouteuse. Très loin, vers l'ouest, le dhar se noyait dans une brume blonde.

Au seuil de sa tente, éloignée d'une trentaine de mètres, Le Horran, torse nu, commençait sa toilette.

Penché sur une vaste cuvette d'émail posée sur une caisse, barbouillé de mousse de savon, se frottant avec vigueur, il chantait à tue-tête, et faux, un refrain de troupe.

Debout à ses côtés, un seau de toile à la main, son ordonnance l'aspergeait à grandes giclées d'eau.

Jacques cria :

— Tu as bien dormi ?

Le Horran agita dans sa direction une main gaînée de mousse savonneuse :

— Salut à ton premier matin !

Jacques, ayant appelé son planton maure, procéda à son tour à sa toilette matinale.

Il avait mal dormi. La tête bourrelée de pensées confuses, tournant et retournant sans répit les mêmes questions au sujet de Françoise et, en une monotone obsession, la déception et le désagréable étonnement que lui avait causés l'attitude de Gérard, il ne s'était endormi que très tard.

Il s'était endormi, se répétant comme un leit-motiv tenace : « J'aurai une explication avec lui, demain. »

L'eau fraîche qui ruisselait sur sa tête, sur son cou et le long de son torse, l'allégea soudain, de son apaisante caresse.

Il s'ébroua voluptueusement. Son cerveau serré de migraine se dégagea, redevint lucide et souple.

Sa résolution de la veille se précisant, s'affirmant, il se répéta : « Oui, je verrai Gérard et je lui parlerai. Je... »

La voix de Le Horran coupa tout net son soliloque.

— Viens me rejoindre pour le petit déjeuner : café, lait de chamelle, fruits en boîte ! Ça te va ?

Jacques qui se frictionnait à grands coups de serviette, acquiesça.

— J'arrive...

Rentrant sous sa tente, il enfila le boubou blanc et le sarroual noir et court que son ordonnance avait sortis de la cantine.

Un instant encore, avant d'aller rejoindre Le Horran, il s'attarda à relire le cahier de rapport qu'il avait parcouru la veille, avant de se coucher.

Puis, le refermant, il le mit sous son bras et sortit.

■

Le Horran qui tartinait minutieusement un biscuit de marmelade d'orange, demanda :

— Tu as vu les ordres pour la journée ?

— Oui, dit Jacques. A huit heures, rassemblement du goum pour ma présentation et ensuite diverses corvées : matriculage des bêtes nouvellement achetées, tournée aux pâturages et à l'abreuvoir, inspection des armes, etc.

Il remplit un quart de café et commença de boire.

Le Horran mordit son biscuit, savoura lentement sa bouchée.

— Tu n'as pas besoin de tuyaux ? Tu sais que je suis prêt à t'aider autant que je pourrai, naturellement.

Jacques posa sur lui un regard affectueux.

— Merci, mon vieux, mais ça m'a l'air simple. Et d'ailleurs, pour débuter, je compte laisser faire mon sous-officier européen.

Le Horran approuva.

— Tu auras raison. C'est Cairandrini, un rude gaillard et qui connaît à fond son affaire.

Il s'était levé.

— Allons. Je te laisse. Il faut que j'aille distribuer le travail de la matinée à mes bonshommes et faire la connaissance des nouveaux que tu m'as amenés hier...

Avant de coiffer son casque, il inspecta l'horizon où le soleil commençait déjà son incendie quotidien.

— Zut ! dit-il, on va encore avoir du vent de sable.

Jacques qui s'était levé à son tour, haussa philosophiquement les épaules.

— Oui, dit-il, on va bouffer de la poussière.

Et comme Le Horran s'apprêtait à s'éloigner, il interrogea brusquement :

— Quand peut-on voir Croisville ? A cette heure-ci ?

Le Horran s'arrêta, net.

— On le voit quand il vous fait appeler, c'est tout !

Les sourcils de Jacques se soulevèrent d'étonnement. Il dévisagea son compagnon et demanda :

— Tu ne rigoles pas ?

Le masque de Le Horran demeura sérieux et comme tendu.

— Je ne rigole pas. Suite de ce que je te disais hier : l'attitude distante, la tour d'ivoire ! Maintenant, hein, tu es toujours libre d'essayer !

— Pas plus tard que tout de suite, dit Jacques.

Et, laissant Le Horran, il se dirigea vers la tente de Croisville.

■

Sur le seuil, un planton en armes montait la garde.

Le pan relevé de la tente en laissait apercevoir l'intérieur.

Un tapis était étalé sur le sol. Le long des parois, des cantines personnelles, des caisses à dossiers contenant les archives et les « paperasses » du G.N., un petit coffre d'acier contenant le numéraire, deux rallas, s'alignaient.

Dans un coin, sur le faro, le lit, fait d'un simple sac de couchage, d'une toile de tente et de couvertures grises de troupe soigneusement bordées ; sur l'une des caisses, la machine à écrire portative et, sur une autre, un phonographe complétaient l'ameublement.

Assis sur son lit, fumant une cigarette, Croisville interrogeait trois tirailleurs accroupis devant lui. Il portait le sarroual court. Sur son torse long, solide et mince, le dolman kaki déboutonné découvrait une poitrine brune et musclée.

Jacques s'apprêtait à franchir l'ouverture de la tente, lorsque le planton de garde l'arrêta.

— Capitaine y a dire personne entrer !

Au même moment, relevant la tête d'un mouvement vif, Croisville demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

Ce fut Jacques qui parla.

— C'est moi. Je rapporte le cahier de rapport. Puis-je entrer ?

La réponse de Croisville vint, froide et nette.

— Je regrette. Je suis occupé. Que le planton prenne le cahier !

Une brusque irritation envahit Jacques. Sa volonté se tendit. Cette explication qu'il souhaitait, il l'aurait, tout de suite.

Son ton se fit plus froid encore que celui de Croisville.

— Je voudrais te parler...

— Plus tard.

Jacques se mit au garde à vous. Exagérant son attitude officielle et sa raideur, il insista :

— Quand pourrai-je avoir cet entretien?

La réponse de Croisville tarda une seconde. Puis, brusquement, il haussa les épaules.

— Au fait, dit-il, autant en finir tout de suite, entre!

Se tournant vers les hommes assis devant lui, il ordonna :

— Vous reviendrez dans un quart d'heure.

S'effaçant pour laisser pénétrer Jacques Debat, les trois tirailleurs sortirent.

Croisville désigna une peau de mouton placée sur le tapis devant lui.

— Assieds-toi et vas-y! Je t'écoute.

La voix demeurait ferme mais elle avait perdu de sa rudesse. Il parut même à Jacques qu'il y entrait une douceur inattendue.

Son irritation tomba d'un coup et il n'y eut plus en lui que l'immense désir de retrouver la vieille amitié de jadis. De nouveau, le même élan confiant et affectueux le souleva. Acceptant la cigarette que Croisville lui offrait, il rit, d'un rire heureux et tremblant.

— Je ne veux pas te faire de reproche mais ta réception hier m'a fichu un sacré coup! J'arrivais, ivre de joie, oui, saoul de bonheur : j'étais méhariste, enfin! et c'est toi qui serais mon chef! On allait, nous deux, travailler ensemble comme deux copains, comme deux frères. Depuis mon départ d'Atar, pendant les dix jours que j'ai mis à venir de là-bas, je portais en moi cette immense joie et puis, au moment où mon rêve se réalise, tu me le casses, d'un coup! J'ai d'abord cru que tu avais un grief quelconque contre moi, personnellement. Je me suis demandé quoi?

Doucement, Croisville leva la main.

— Je n'ai rien contre toi, dit-il.

Jacques hocha la tête.

— Je sais, dit-il. Je l'ai compris aussitôt. J'ai compris, surtout, que c'était plus grave. Parce que, n'est-ce pas, s'il y avait quelque chose entre toi et moi, on s'expliquerait fran-

chement, tout de suite, et... et on n'en parlerait plus. Qu'est-ce qui ne va pas, Gérard?

Il avait posé la main sur le bras de son ami et le dévisageait. Croisville ne détourna pas les yeux; un instant il affronta le regard qui le scrutait.

Sur le masque énergique, au front net et bombé, aux traits marqués, un brusque émoi flotta faisant ciller les paupières, mettant un bref tremblement au coin de la bouche; une imperceptible pâleur se glissa sous le hâle du teint. Puis, d'un coup, en une sorte de raidissement farouche, la face un instant détendue de Croisville se serra; l'expression des yeux se glaça, un dur reflet en métallisa les prunelles, donna au regard une acuité presque brutale. Dégageant son bras, il parla.

— Écoute-moi bien. Je n'ai rien, rien contre toi, rien contre personne. Mais, comprends-moi : ici, je suis le chef, le chef responsable de la vie, de la mort de deux cent cinquante hommes perdus en plein bled, chargés de tenir en respect les Bidanes, des milliers et des milliers de Bidanes toujours prêts à nous tomber dessus à la moindre défaillance, au moindre relâchement de notre part. Ces défaillances, ces relâchements, je ne veux pas qu'ils puissent se produire. Je suis dur? Possible! Et je veux être dur, dur pour les autres, dur pour tous les autres sans exception et pour moi-même plus encore.

Il s'était levé. Les mains croisées derrière son dos, dominant Jacques de toute sa hauteur, il laissait tomber ses mots, un à un, les martelant avec force.

Derechef, Jacques retrouva son angoisse et son malaise. Il se domina et dit avec douceur :

— Soit! C'est un point de vue et je te comprends, mais... lorsque le service est terminé? Pourquoi t'isoler, pourquoi nous...?

Croisville eut un geste tranchant.

— Le service n'est jamais terminé, dit-il. On nous a posés ici en sentinelles; nous montons la garde. Aucun d'entre nous n'a le droit de l'oublier, en tout cas, pas moi! Et puis, ma vie privée m'appartient!

Le coup direct toucha Jacques. Il faillit se cabrer mais, d'un effort qui le fit rougir, il se contint. Non sans ironie, il dit :

— C'est bien, j'ai compris. Il sera fait selon ton désir. Une

dernière question : as-tu des nouvelles de Françoise? Lorsque je l'ai quittée à Saint-Louis, il y a un mois, elle se plaignait de sa santé... Depuis, contrairement à son habitude, elle ne m'a pas écrit. Elle n'est pas plus souffrante? J'attendais un télégramme d'elle, ici, je n'ai rien trouvé. Que se passe-t-il?

La froideur de Croisville s'accentua encore. Une brusque crispation serra ses mâchoires. Une hésitation fit tarder sa réponse, puis, d'une voix devenue plus lourde, il dit :

— J'ai reçu de ses nouvelles. Et, puisque nous parlons d'elle, j'ai, moi aussi, quelque chose à te dire et une demande à t'adresser : Françoise ne veut plus se marier et je te prie d'oublier le projet que vous aviez formé.

Jacques demeura une seconde figé, ne comprenant pas et soudain, se dressant, il cria :

— Quoi? Qu'est-ce que tu me racontes?

Une expression de pitié, de tristesse adoucit la physionomie de Croisville. Mais, tout de suite, sa face reprit sa rigidité.

— Je répète : Françoise ne veut plus se marier et je te prie...

Jacques l'interrompit, brutal.

— J'ai bien entendu. Et c'est elle qui te l'a dit?

La face tendue, la mâchoire contractée, il dévisageait Croisville. Celui-ci, sans détourner la tête, répondit :

— C'est elle.

Un instant, Jacques demeura là, incertain, le cerveau vide. Il lui sembla que tout tournait autour de lui, dans une sorte de brouillard jaune.

Il porta la main à son front, serra violemment ses tempes.

— Voyons, dit-il, je ne deviens pas fou? Tu prétends que Françoise ne veut plus m'épouser?

Croisville secoua la tête lentement.

— Non, elle ne veut plus se marier. Tu n'en es pas la cause.

Un rictus tordit la bouche de Jacques.

— Et pourquoi ne veut-elle plus se marier?

Croisville, pour la première fois, détourna son regard.

Ses épaules s'abaissèrent, tout son corps se tassa, comme si un poids l'écrasait. Il eut un soupir de fatigue. Les traits creusés, il dit, avec une douceur qui surprit Jacques :

— Elle ne veut plus, c'est tout.

Un silence tomba entre eux, les sépara soudain comme une muraille.

Ce fut Jacques qui parla le premier. Les dents serrées, il exigea.

— Donne-moi la raison !

Croisville leva la main en un geste pesant et las.

— Je te jure que cette raison n'a rien à voir avec toi, c'est tout ce que je puis te dire. Crois-moi, Jacques, dans tout ceci...

Brutal, l'autre coupa.

— Pas tant de phrases : pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Parle. J'ai le droit de savoir... je... Il se tut.

Un immense désespoir l'envahissait, une peur atroce aussi, la peur que tout ceci fût vrai, que tout ceci ne fût pas un cauchemar... Il ne savait plus... Devant lui, un vide obscur venait de se creuser où tournaient et vibraient des halos de clarté, où dansaient et fulguraient des lueurs...

Derechef, d'un geste farouche, il porta la main à son front et crispa ses doigts autour de ses tempes.

La voix de Croisville lui parvenait, lointaine, molle, sans accent.

— Raisons strictement personnelles... Ton ami toujours... Comprends... souffrance...

Puis, sans transition, la voix fut de nouveau toute proche, nette, ferme. Les phrases qu'elle disait reprenaient un sens. Il se sentit tout à coup calme, étrangement calme, lucide, maître de lui. Il écouta.

— A quoi bon prolonger cette scène ? Le fait est là contre lequel nous ne pouvons rien. Françoise ne veut plus se marier. Sa décision est irrévocable.

Debout, les mains derrière le dos, Croisville n'avait pas bougé. Dans son masque durci, les yeux seuls gardaient une étrange expression tout ensemble triste et glaciale.

Jacques Debat fit un pas vers lui, le dévisagea. Les volontés adverses des deux hommes se heurtèrent, comme se heurtent et se neutralisent deux lutteurs d'égale force.

Un nouveau silence s'éleva, s'épaissit.

— Pour la dernière fois, dit Jacques, veux-tu me donner la raison de cette décision que Françoise a prise ?

Sa voix était lente, calme.

Celle de Croisville garda toute sa froideur.

— Non !

Jacques Debat s'écarta, recula d'un pas.

— Non? dit-il. Eh bien, tout ce que tu m'as dit, ou rien, c'est la même chose. Et ma décision à moi, la voici : je suis le fiancé de Françoise, et je le reste, et je le resterai jusqu'à ce que je reçoive une lettre d'elle me confirmant sa soi-disant résolution ! Voilà.

Croisville demeura immobile, dans la même pose. Il n'eut pas un geste, ne protesta pas.

— Tu n'as plus rien à me dire? demanda-t-il.

— Non.

— C'est bien, tu peux disposer. Je te verrai à huit heures au rassemblement du goum.

▪

Au commandement de l'adjudant Cairandrini, les quatre-vingt-dix goumiers présentèrent les armes. Le maure qui portait le fanion inclina son arme au bout de laquelle le carré de soie verte bordé de rouge proclamait en lettres d'or les combats et les victoires du goum. Les clairons cessèrent leur sonnerie. Et, dans le silence, on entendit soudain le cliquetis de la médaille saharienne et de la croix de guerre que le vent balottait contre la tige d'acier du fanion.

Le soleil déjà haut incendiait le reg. Réverbérée par le lit sableux de la bata, la lumière flambait et vibrait en grandes ondes brûlantes.

Accompagné de Jacques Debat et du brigadier-chef maure de l'unité, le capitaine de Croisville vint prendre place devant la ligne des goumiers sur laquelle pesait l'ombre obscure des guelbs. La main au casque, il salua ; puis, tandis que son regard courait le long de l'alignement bleu et blanc des hommes, il parla :

— Le lieutenant Citry qui vous commandait est parti faire soigner les blessures qu'il avait reçues en combattant au milieu de vous, à Tifoujar. Vous l'aimiez, et vous l'admiriez car c'était un homme selon votre cœur, — un homme fort — et juste. Maintenant, je vous présente votre nouveau chef, le lieutenant Jacques Debat. Vous lui obéirez, vous l'aimerez et vous l'admirerez, car il est également un homme selon votre cœur.

Je le connais depuis longtemps et, moi aussi, je l'aime et j'ai foi en lui. Comme le lieutenant Citry, s'il y a baroud, il sera au milieu de vous et, comme lui, il sera envers vous juste et fort.

Sa main abandonna l'épaule de Jacques.

— Lieutenant Debat, dit-il, je vous présente votre goum. Il s'est battu à Ydjill, à Rasserent, à l'Oued el Arba, à Tifoujar. Il a livré vingt batailles et cinquante combats. Il n'a jamais été battu. Il a toujours tenu et a souvent mis l'ennemi en déroute. Je sais que vous êtes digne de le commander !

Il se tut. Après quoi, ayant salué de nouveau, il s'en fut.

Jacques regarda décroître la haute et mince silhouette vêtue de blanc. Quand elle eut disparu derrière une tente, il se retourna vers Cairandrini.

— Faites rompre les rangs et venez avec moi au pâturage. Ce soir, vous enverrez vos hommes à la cantine. En l'honneur de mon arrivée, il y aura distribution de sucre et de thé. A tout à l'heure.

Et, à son tour, il s'éloigna.

VIII

L'été s'installait.

Au-dessus du pays noir, du Trab-el-Akhal, l'impitoyable soleil flambait. Sous ses rayons, le reg, couleur de suie, luisait ainsi que la plaque d'un four, et, coupole d'acier fraîchement poli, le ciel brutal demeurait implacable et lisse.

De l'aube au crépuscule, le jour n'était qu'une flamme.

Le paysage, calciné, offrait un étrange spectacle de dévastation. On eût dit qu'un gigantesque incendie y avait passé, noircissant les pierres, tordant et desséchant les arbustes, abaissant le niveau des nappes d'eau souterraines.

Les corvées de puits devenaient chaque semaine plus longues, plus pénibles. Pour abreuver les quatre cents chameaux du groupe, pour leur fournir les cent cinquante à deux cents litres que chacun d'entre eux emmagasinait à chaque

séance, les hommes devaient puiser plus profondément. Chaque jour qui passait allongeait la corde des seaux.

Sur huit des puits qu'avait creusés le G.N. au cours de l'hiver, deux déjà étaient taris. Les six autres s'épuisaient avec lenteur.

Autour d'eux, le lit de la bata, avec son sable blanc, n'était qu'un vaste brasillement, qu'un immense éblouissement.

Le pâturage devenait plus rare, plus maigre. Seuls survivaient les mimosas épineux. Totalement défeuillés, ils surgissaient de loin en loin, enchevêtrés et gris, haussant leur dense fouillis d'épines semblables à des clous.

De l'un à l'autre, *L'Éclair* en tête, les méhara allaient avec lenteur et, le col tendu, ils en savouraient voluptueusement, à lentes goulées gourmandes, les branches barbelées.

Au « carré » même, au pied des deux guelbs, sous l'effroyable brûlure des jours, dans l'épaisse et lourde chaleur des nuits, la vie traînait son rythme quotidien.

Sous les tentes, la température stagnait aux environs de quarante-six degrés. Seule, l'aube, une heure durant, amenait une détente. Aux grâces de ce séjour, le vent d'été ajoutait sa bénédiction ! Vingt heures sur vingt-quatre, la plaine toute entière n'était qu'un immense tourbillon de poussière et de sable.

Rien, ni les toiles de tentes ni les draps des lits ni les planches des caisses ni les tôles des cantines n'arrivait à l'arrêter. Il s'infiltrait partout. Depuis quinze jours déjà, Jacques buvait du sable, mangeait du sable, vivait dans le sable, un sable rouge qui envahissait tout, crissait sous les dents, faisait pleurer les yeux, emplissait le nez, poudrait d'ocre les cheveux et gainait les corps perpétuellement ruisselants d'une crasse gluante et tenace. Et il savait, en outre, que deux mois encore l'étrange géhenne continuerait.

A vrai dire, il la subissait sans impatience. Comme Le Horran, comme Croisville, il jurait abondamment mais sans mauvaise humeur. Tout comme eux, il savait que chaleur, poussière et inconfort constituaient, par période, la vie même du bledard. Elle y puisait son attirance, son charme. Comme disait Le Horran, avec son rire goguenard et en une de ces formules pittoresques qui lui étaient chères : « Si ça n'était plus ça, vingt dieux ! Ça ne serait pas ça ! »

Le service, lui, coulait régulier et calme. Comme l'avait prévu Croisville, Jacques, après huit jours, en avait saisi le mécanisme. Et la machine, sous sa surveillance, tournait rond.

Cairandrini, son sous-officier européen, avait eu vite fait de le mettre au courant. Un rude gars, ce Cairandrini. Énorme, massif, la face ornée d'une large barbe noire, le caractère heureux et la tête calme, alerte, vif et consciencieux, il constituait pour Jacques, qu'il avait pris tout de suite en affection, un collaborateur idéal.

Aimant passionnément son métier, bledard chevronné, parlant couramment le maure, connaissant les hommes un à un, sachant les défauts, les faiblesses et les qualités de chacun d'eux, il avait puissamment aidé Jacques à prendre sa troupe en main.

Et le goum tout entier, maintenant, avait livré son âme à son nouveau chef. Entre eux, le lien s'était noué, solide. Au premier « baroud », si baroud il y avait, ses quatre-vingt-dix Bidanes le suivraient d'un élan, comme ils avaient toujours suivi Citry. Jacques le savait et, à les avoir conquis si vite, il éprouvait une joie orgueilleuse. C'était « ses gars », sa troupe à lui, une belle troupe résistante, pleine d'ardeur, magnifique bloc humain qu'il dominait et dont il avait encore raffermi la cohésion.

Croisville, au reste, l'avait reconnu et l'en avait félicité d'une de ces phrases nettes et sobres qui lui étaient habituelles. Un soir, au rapport du goum, auquel, de temps à autre, il assistait en personne, il avait dit :

— Bon travail. Travail de chef.

Entre eux, pourtant, la situation demeurait la même.

Jacques ne le voyait guère. Après la scène qui les avait dressés l'un en face de l'autre, leurs relations s'étaient bornées à des échanges de service. Croisville, au reste, avait encore accentué son attitude du début. S'isolant de plus en plus, il avait cessé tout contact de camaraderie avec ses lieutenants. Prenant ses repas à part, tandis que Jacques et Le Horran « popotaient », il les convoquait chaque soir après le rapport, pour écouter leurs observations, pour leur communiquer les siennes. Il ne les fuyait en aucune façon mais

gardait vis-à-vis d'eux son attitude distante et froide qui écartait toute intimité.

Avec Jacques, plus encore qu'avec Le Horran, il demeurait sur le plan strict du service, dans une sorte de roideur et d'implacable équité, n'épargnant ni les éloges ni les critiques et jetant les uns et les autres sans ménagement, en mots brefs.

L'irritation, l'énervement de Jacques croissaient. L'atroce déception de la rupture qu'avait voulu lui imposer Croisville, continuait à le ronger. Il avait immédiatement écrit à Françoise et sa lettre, incohérente et douloureuse, n'avait été, tout au long de ses quatre pages qu'un long cri de doute et de colère contenue. Depuis lors, depuis un mois et demi bientôt, il attendait !

Et cette attente désespérée entretenait en lui une nervosité qu'il n'arrivait pas à dominer. Il se le reprochait d'ailleurs. A quoi bon cette peur ? N'était-il pas sûr de Françoise ? Quant à Gérard ? Eh bien, quoi, Gérard ? Françoise était majeure et libre. Gérard, on l'enverrait faire foutre !

Toutefois, une chose frappait Jacques, tout comme elle frappait Le Horan : c'était la tension, la dureté chaque jour croissante de Croisville.

Ils y songeaient ce soir-là, une fois de plus, tandis que, assis sur le faro étalé à même le sol devant la tente de Le Horran, ils prenaient l'apéritif traditionnel.

■

A l'horizon occidental, le soleil sombrait. Dans le crépuscule rouge, la chaleur s'apaisait. C'était l'heure où le vent, cessant brusquement, leur laissait un peu de répit. Au-dessus du reg, la poussière, suspendue dans l'air, retombait avec lenteur sur le sol brûlant. Elle estompait de brouillard la ligne du dhar, enveloppait de grisaille flottante la masse ténébreuse des guelbs, mettait dans le soir qui venait un tremblement de brume blonde.

L'ombre des tentes du G.N. rampait à travers la plaine, descendait dans la bata. Au-dessus du camp des tirailleurs et le long de la ligne du goum, des fumées, lentes, montaient vers

le ciel d'ambre, s'y fondaient. Une odeur chaude et âcre flottait dans l'air, l'odeur du bled mauritanien.

Au sommet de la pile de tonnelets érigée au centre du « carré » et dominant le paysage, se découpait la silhouette noire de la sentinelle de garde. Spectacle familier que chaque fin de jour rééditait et auquel la douceur du crépuscule naissant donnait je ne sais quoi de paisible et d'intime.

Le Horran, basculant en arrière, roula ses peaux de mouton sous sa nuque, étira ses membres lourds, et les yeux ouverts sur l'implacable ciel gris, dit d'une voix molle :

— Tu diras ce que tu voudras mais sentir derrière soi une belle troupe, avoir l'impression qu'autour de vous, des milliers de salopards se tiennent tranquilles parce qu'on est là, boire son pot quotidien avec un bon copain après avoir boulonné toute la journée, ça c'est vivre !

Le rire de Jacques tinta, clair et joyeux.

— Et se battre, un jour ou l'autre, hein? avec ses gars à côté de soi !

Le Horran se redressa d'un coup. Il ne riait pas. Sa face avait une expression sérieuse.

— Se battre, oui. Et plus tôt que tu ne le crois, sans doute ! Il ne faut pas nous leurrer. Depuis quelque temps l'esprit n'est pas fameux dans les campements ! Et c'est ça qui tracasse Croisville.

Jacques demanda :

— Il t'en a parlé?

Le Horran haussant les épaules acheva de vider son verre.

— Pour ça, grogna-t-il, il faudrait que je l'aie vu seul ! Or, tu le sais, il nous reçoit toujours ensemble, en « conférence » ! Non, il ne m'en a pas parlé mais je suppose que tu l'as remarqué aussi bien que moi : Croisville est chaque jour plus sombre, plus tendu. Tu n'as qu'à l'observer, on dirait qu'il porte un poids, un poids qui pèse chaque jour plus sur ses épaules. La situation y est sûrement pour quelque chose. Il prévoit, évidemment, un coup dur et, soyons justes, c'est une sacrée responsabilité que la sienne ! Il faut qu'il tienne le pays. En cas d'accrochage, il n'a pas le droit de louper son affaire. Qu'il subisse un échec ou même qu'il n'emporte qu'un demi-succès et, d'un seul coup, voilà tout le bled à feu

et à sang ! Les bandes de la Siguiet-el-Hamra nous tombent sur le poil. Sur quoi toutes les tribus se lèvent comme un seul homme, entrent en dissidence, se joignent aux salopards. La grande pagaïe, quoi ! Et, du même coup, voilà tout le lent travail de conquête, pour lequel tant de copains se sont fait bousiller, remis en question.

Jacques songea un instant. Il suivait des yeux le mince filet de fumée montant de sa cigarette. Dans le grand silence calme et chaud, la nuit précisait son approche.

A l'horizon, le soleil avait disparu. Le ciel se teintait lentement de bleu. Une large bande soufrée bordait la crête du dhar. Devant les tentes, en une galopade éperdue, Jisky jouait son jeu favori avec Œil-de-Tendresse. Les deux bêtes, après avoir tournoyé çà et là, vinrent se réfugier auprès des deux jeunes gens.

Jacques avait pris la gazelle sur ses genoux et caressait d'une main machinale, sa gorge blanche qui battait.

— Possible, en effet, dit-il, que ce soit là la cause du changement de caractère de Gérard.

— Que veux-tu que ce soit d'autre? demanda Horran qui s'amusait à se rouler avec Jicky en une lutte tumultueuse.

Jacques s'apprêtait à éluder la question lorsque le clairon, qui sonnait pour le rapport, lui en évita la peine. Il se leva et, culbutant Le Horran d'une poussée, il s'éloigna en riant.

Relevé d'un bond, Le Horran se jeta à sa poursuite.

Le G.N. avait formé le « carré » : les tirailleurs sur trois faces, les goumiers fermant la quatrième. En avant de chacune des sections, les sous-officiers européens avaient pris leur place réglementaire ; Cairandrini et le brigadier-chef maure en tête du goum, à trois pas derrière Jacques.

Le Horran achevait de lire le rapport.

— « Demain à sept heures, cérémonie des couleurs. Les troupes prendront la tenue de parade. Ce dimanche étant le jour anniversaire du combat de Montoumsi, le lieutenant Le Horran procédera à l'appel des morts ».

Il referma le cahier, le tendit à l'adjudant Janvier debout à ses côtés et ordonna :

— Les oignons !

D'un même mouvement, les cent-vingt tirailleurs alignés sur trois rangs ouvrirent leurs cartouchières et en sortirent les quartiers d'oignons crus qu'on leur distribuait chaque matin à l'heure de la soupe. Ils se mirent à les manger tandis que Jacques, Le Horran et les sous-officiers européens circulaient entre leurs files pour contrôler l'opération.

— C'est bien, dit ensuite Le Horran, vous pouvez rompre les rangs.

Les hommes allaient s'élancer, lorsque la voix de Croisville les arrêta net.

— Halte !

Vêtu du boubou et du sarroual court, le « derbours »[1] à la main, il venait de surgir derrière la file que Jacques surveillait.

Écartant de la main deux hommes, il traversa le rang, marcha vers un tirailleur en face duquel il s'arrêta.

Dévisageant un bref instant l'énorme guinéen à la face plate et osseuse, il ordonna :

— Lève ton pied droit.

L'homme, docile, obéit.

— Ramasse l'oignon que tu as laissé tomber. Bien. Et maintenant mange-le, bougre d'idiot ! Comment, toi, Dioubié, un caporal, un vieux broussard, tu nous fais ce coup-là ! Alors, quoi, tu veux attraper le scorbut ? tu veux crever ici, au lieu de retourner dans ton village ? là-bas, côté Kindia ? Tu sais ce que ça mérite ton petit truc ?

Résigné, l'homme avoua :

— Oui, moi trop bête ! Quatre jours, mon capitaine, tu donne !

Croisville opina, paisible.

— Exactement. Le Horran, vous me collerez ce gaillard-là en tôle, pour quatre jours, comme il le dit ! Et vous, lieutenant Debat, veuillez la prochaine fois ouvrir un peu mieux les yeux. Allez ! Rompez les rangs !

En une galopade, les hommes se dispersèrent. Les sous-

1. Badine servant également de cravache.

officiers européens s'apprêtaient à s'éloigner à leur tour, lorsque Croisville, qui grattait le sol de la pointe de sa canne, les arrêta.

— Un moment. Voudriez-vous me faire tous le plaisir de dîner avec moi ce soir?

Il se tourna vers Jacques et Le Horran.

— Et vous deux aussi, bien entendu. Si toutefois la chose ne vous ennuie pas trop.

La réponse tarda un long instant. Les sous-officiers se regardaient incertains et Jacques et Le Horran partageaient leur surprise. Ce fut Le Horran qui, le premier, surmonta sa stupeur et répondit :

— A vos ordres, mon capitaine!

Croisville ne releva pas la formule restrictive mais il sourit, d'un sourire qui fit tomber le coin de sa bouche et accentua l'expression de lassitude et de tristesse de son visage.

— Parfait, dit-il; alors, allons-y... Je ne sais pas, par exemple ce que vous aurez à manger! Mais je suppose que Foumba trouvera bien le moyen de se débrouiller.

Il s'était mis en marche. A ses côtés, Jacques et Le Horran marchaient, silencieux. Le groupe des sous-officiers suivait.

■

Cette soirée acheva de dérouter Le Horran et Jacques Debat plus encore. Déconcertés, ils avaient vu ressusciter devant eux le Croisville d'autrefois.

Animé d'une étrange allégresse, le masque soudain détendu, exubérant, entraînant ses convives, créant par sa truculence une atmosphère de joie débridée, il fut à nouveau, et deux heures durant, le joyeux compagnon dont le tumultueux entrain demeurait proverbial dans toutes les popotes du bled africain où il passait.

Tout de suite, dès qu'ils eurent pris place sur le faro installé devant la tente, Croisville s'était déchaîné.

A Combo, l'ordonnance maître d'hotel, accouru à son appel, il avait ordonné :

— Le menu!

Et comme l'ordonnance sénégalais écarquillait les yeux, ahuri par cette exigence dont on l'avait déshabitué depuis tant de mois, il avait précisé :

— Le menu ! Tu ne comprends pas ? Et selon les règles, hein ? Sans rien oublier !

Rappelé aux réalités, Combo s'était mis au garde à vous. Selon le cérémonial particulier aux G.N. mauritaniens, il avait récité :

« Menu.

» Aujourd'hui, 25 juin, vous allez vous t'en mettre plein la gueule !

» Premièrement : potage... »

Selon l'usage, non moins sacré, les interruptions avaient aussitôt commencé à jaillir :

— Quel potage ? Potage de quoi ? eh, saucisson !

Et Combo avait précisé :

— Hé... Bé... potage Zulienne, il a dit comme ça, Foumba !

— Alors, tu n'as qu'à le dire ! Allez, recommence !

Combo avait repris, docile, depuis le premier mot, pour enchaîner :

« Deuxièmement ; ragoût avec pommes de terre.

» Troisièmement... »

Une fois de plus, il avait été arrêté net, et cette fois par Le Horran.

— Ragoût ? Ragoût d'éléphant, comme dans ton pays, ou bien ragoût d'andouilles, même chose toi ?

Un énorme rire lui fendant la face, Combo avait protesté :

— Hé... pas d'éléphant, pas d'andouille... Mouton, il a dit Foumba.

Le Horran, grave et sévère, avait conclu :

— Alors... pourquoi tu ne l'annonces pas ?... Allons, recommence ça et n'oublie rien, cette fois !

Et, de plat en plat, jusqu'au « bon dessert, bon café, bons liqueurs » de la fin, l'énorme blague avait déroulé son rite traditionnel qu'avait enfin terminé l'ultime annonce de Combo :

— Et vive la Coloniale !...

Dans la nuit venue, éclairés par deux lampes tempête

suspendues à des piquets, ils avaient joyeusement dîné au milieu du grand reg brûlé. Au centre du faro, la nappe plaquait sa tache pâle sur laquelle étaient éparses les assiettes bariolées de dessins au pochoir, les vastes quarts émaillés, les bouteilles enveloppées de toiles humides.

Allongés sur le côté, ou assis à la mode indigène, ils achevaient l'éternelle boîte de fruits au jus composant le « bon dessert ».

Se faufilant à quatre pattes entre les convives, Combo desservait et disposait les tasses à café pleines et les bouteilles de liqueur.

Comme il s'éloignait, Croisville, allumant une cigarette, dit sans transition.

— Je m'excuse si le dîner n'a pas été fameux ! Mais j'y tenais. Je tenais à vous avoir tous ce soir. Bientôt, en effet, nous serons chacun de notre côté dans le bled...

Le Horran, qui buvait son café, reposa brusquement son quart devant lui. Et, tandis que tous les regards, soudain attentifs, se fixaient sur Croisville, Jacques, se penchant, demanda :

— Nous allons nous déplacer ?

Croisville reprit soudain son masque soucieux et dur. Un pli se creusa entre ses sourcils serrés.

— Mauvaises nouvelles, dit-il. J'ai tenu à vous les apprendre autrement qu'au rapport et devant les hommes...

Montrant les flacons de liqueurs posés sur la nappe, il dit :

— Servez-vous. Pour toi, Jacques, il y a du kummel. En apprenant que tu arrivais, j'en ai fait venir !

Il se servit lui-même, but une gorgée. Puis, reposant son « quart », il enchaîna :

— Nous n'y pouvons rien. La sécheresse est particulièrement forte, cette année, chez nous. Pendant ce temps-là, il a plu au Rio. Nos pâturages sont brûlés et de plus en plus rares. Tandis que, là-bas, ça verdit. Vous savez aussi bien que moi ce qui nous menace.

— Oui, dit l'adjudant Janvier. Les Bidanes vont filer là-bas. Le coup est régulier !

Et une grimace tordit sa face recuite et tannée par quinze années de brousse.

— Exactement, approuva Croisville. Déjà des campements s'agitent. Les chefs deviennent de plus en plus arrogants, de plus en plus exigeants. Trois d'entre eux, qui commandent les trois plus grosses fractions R'gueïbat et Ouled-Reïlan, ont amorcé leur mouvement. Ould-Daf, Ould-Bardi et Aleya-Ould-Khalil, de leur côté, se sont encore éloignés de quatre étapes cette semaine ! Si nous laissons faire, un beau matin, sans crier gare, ils entreront en dissidence. Dix autres campements les suivront après avoir, bien entendu, pillé ceux qui voudraient nous rester fidèles ! Voilà la situation.

Le Horran, qui savourait sa « fine », hocha la tête.

— Mauvais ! dit-il, il y a de la bagarre dans l'air !

Croisville tira nonchalamment quelques bouffées de sa cigarette. Sa voix devint sourde, confidentielle.

— Plus que vous ne croyez, dit-il. D'Atar, aujourd'hui même, on m'avertit que le Rio est en pleine effervescence. Notre vieil ami de la Seguiet-el-Amra y prêche la guerre sainte et proclame partout qu'il va lancer contre nous un formidable rezzou de mille cinq cents fusils !

Un sifflement admiratif et goguenard tout ensemble monta des lèvres de Cairandrini.

— Rien que ça ! dit-il. Ils vont bien !

Un silence tomba.

JEAN D'ESME

(A suivre)

LES RAISONS DE LA NEUTRALITÉ SUISSE

Un État fait la guerre par volonté de conquête ou bien pour se défendre ou bien pour obéir à un traité d'alliance ou enfin, plus rarement, par esprit de croisade.

La Suisse, qui n'entre dans aucune de ces catégories, est neutre devant la conflagration d'aujourd'hui, de même que bien des États européens. Mais son attitude, d'apparence semblable à la leur, en diffère par ses motifs. Antérieure au conflit, la neutralité helvétique présente un caractère particulier, et même d'exception, qui appelle quelques éclaircissements.

o

Neutre, la Suisse ne l'a pas toujours été. Et même, jusqu'au début du XVIe siècle, elle s'est montrée singulièrement batailleuse. D'abord pour fonder son indépendance : Morgarten, Sempach, Näfels, Morat, autant de victoires qui lui permirent de naître et de se développer. Aux guerres de liberté succédèrent les expéditions plus lointaines. Ce fut la période des descentes en Italie, vers les chaudes richesses du Sud ; l'époque des fantassins épiques, tels que les peignirent Urs Graf et Nicolas Manuel, avec leurs épées à deux mains, leurs panaches flottants et leurs bannières multicolores. Des « domp-

teurs de rois », disait d'eux Machiavel. Orgueilleux de leur force, savants dans la manœuvre des piques, strictement disciplinés, les Confédérés d'alors faisaient peur à l'Europe.

A Marignan, ils se heurtèrent à une arme nouvelle, l'artillerie, qui leur imposa une retraite d'ailleurs héroïque. Marignan, d'où sortit l'alliance perpétuelle avec la monarchie française, marque le déclin de leur impérialisme. Ils se replièrent dans leurs montagnes et ne connurent plus de la guerre que les luttes civiles et le service à l'étranger.

Renonçant aux ambitions territoriales, la Confédération helvétique refusa désormais de se mêler aux querelles de ses voisins. Elle ne formait, à cette époque, qu'un assemblage assez lâche de républiques quasi souveraines, hétéroclites et rivales. Une politique d'agrandissement réclame un chef qui la dirige et subordonne les intérêts particuliers à ses desseins d'avenir : faute d'un souverain, d'une ambition cohérente et d'une unité nationale, la Suisse fut obligée à une réserve qu'elle transforma judicieusement en système.

Sa préoccupation principale était non plus de conquérir mais d'assurer sa cohésion intérieure. Auparavant déjà, en une occasion mémorable où il ramena la concorde parmi ses frères divisés, le bienheureux Nicolas de Flue, ennemi de toute violence. les avait adjurés, pour mieux s'entendre, de renoncer à la violence. Cette abstention réfléchie des confédérés leur permit, plus tard, d'échapper aux désastres de la guerre de Trente ans. Et le traité de Westphalie, tout en rompant le lien qui les unissait encore au Saint-Empire, consacra comme légitime et définitive leur résolution de demeurer à l'écart des guerres d'autrui. C'est-à-dire neutres à jamais.

Un siècle et demi s'écoula dans une paix relative. Envahis soudain et pillés par les armées du Directoire, par les armées russe et autrichienne, les Suisses subirent, pendant seize ans, de telles souffrances qu'ils s'empressèrent d'envoyer au Congrès de Vienne des plénipotentiaires pour proclamer leur volonté renouvelée de ne pas se mêler des conflagrations futures et, ne portant ombrage à personne, d'être respectés par tout le monde.

Les puissances alliées admirent leurs revendications et déclarèrent, dans un texte capital, faire « une reconnaissance for-

melle et authentique de la neutralité perpétuelle de la Suisse. » (Déclaration du 20 mars 1815). Sur la demande des ambassadeurs helvétiques, elles parlèrent de « reconnaissance » et non pas de « garantie » pour bien marquer que la neutralité n'était pas décrétée par elles à titre de restriction de souveraineté, mais au contraire acceptée comme l'expression de cette souveraineté même. Et elles ajoutèrent, ce qui n'est pas moins important, que « la neutralité et l'inviolabilité de la Suisse, ainsi que son indépendance de toute influence étrangère, sont dans les vrais intérêts de l'Europe ».

Respectée durant tout le XIXe siècle, la neutralité de la Suisse fut à nouveau définie dans l'article 435 du traité de Versailles, qui reconnaît « les garanties stipulées en faveur de la Suisse par le traité de 1815, garanties qui constituent des engagements internationaux pour le maintien de la paix ».

Vers la même époque, la Suisse résolut d'entrer dans la Société des Nations, afin de collaborer à une tentative qui répondait à son vœu profond de voir le droit régner entre les peuples réconciliés. Mais les principes de solidarité du pacte lui permettraient-ils de demeurer neutre au sein de la Ligue?

Le Conseil de la S.D.N. admit cette neutralité limitée au domaine militaire. Il reconnut d'abord « que la Suisse est dans une situation unique, motivée par une tradition de plusieurs siècles, qui a été explicitement incorporée dans le droit des gens ». Il constata ensuite que « la neutralité perpétuelle de la Suisse et la garantie de l'inviolabilité de son territoire sont justifiées par les intérêts de la paix générale » (Déclaration de Londres de février 1920). Ainsi se trouvaient répétés et affirmés à nouveau les principes proclamés en 1815. Mais, en revanche, la Suisse prit un double engagement : pratiquer loyalement cette neutralité statutaire et demeurer toujours en état de la défendre les armes à la main.

Quinze ans plus tard, les espérances qu'on avait nourries à Genève s'évanouissaient. L'affaire d'Ethiopie montra que des mesures économiques prises contre un État peuvent aboutir à des mesures de guerre. Plus tard, l'Allemagne et l'Italie quittèrent successivement la Ligue. Devant une situation politique ainsi transformée, le Gouvernement de Berne, soutenu par l'opinion publique unanime, demanda en 1938 à la S.D.N.

l'autorisation d'abandonner ce qu'on a appelé la neutralité différentielle pour revenir à la neutralité intégrale. Ce qui lui fut accordé.

Telle était la situation quand la guerre de 1939 éclata. Une fois de plus, la Suisse rappela quel était son statut séculaire et sur quels textes solennels il se fondait. Tous les belligérants renouvelèrent alors leur promesse de le respecter.

o

Ainsi donc, la neutralité helvétique, stipulée en Westphalie au XVIIe siècle, à Vienne et à Paris au XIXe, à Londres et à Genève au XXe, n'est pas occasionnelle et empirique mais permanente et doctrinale. Ce qui la détermine, c'est la raison d'État. Elle ne fut pas imposée à la Suisse comme on l'imposa à la Belgique de 1830 mais proclamée par elle et reconnue par autrui. Enfin, elle ne se fonde pas sur l'avantage seul de la Suisse mais aussi sur celui de la communauté européenne.

Il ne s'agit pas ici d'une simple argumentation juridique. Des plus cultivés aux plus simples, les Suisses tiennent à leur neutralité par raison et par tradition, par calcul et par idéalisme. Elle n'est pas seulement inscrite dans leur Constitution depuis 1848 comme un principe fondamental de l'État, elle est entrée dans leurs habitudes d'esprit et à la pensée politique correspond un instinct populaire. Elle trahit leur méfiance des combinaisons où ils ne traiteraient pas à égalité ; elle exprime leur résolution de ne pas compromettre une indépendance à laquelle ils tiennent par-dessus tout, comme leur désir d'entretenir, si possible, des relations amicales avec tous les peuples.

Si la neutralité perpétuelle est un privilège, il n'est toutefois pas sans revers. Bien des Suisses, et parmi les meilleurs, en souffrent parfois comme d'une infériorité, d'une disqualification, surtout aux heures tragiques où cette abstention risque de passer pour de l'indifférence ou de la couardise. D'autres y puisent la conviction erronée qu'ils sont protégés à jamais, dispensés des fatalités humaines et comme transférés dans

Sirius. Certains, enfin, s'imaginent promus au rôle confortable de témoins qui comptent les coups ou à la dignité assez pharisaïque de juges.

Cependant, malgré ces inconvénients, la neutralité n'est-elle pas devenue la condition nécessaire des petits États? Par son caractère massif et industriel, la guerre moderne comporte de telles exigences, elle entraîne des conséquences si généralisées que seules des nations riches, nombreuses et fortes, ou plutôt des empires, sont en mesure de l'entreprendre. Quant aux autres, le peu de profondeur stratégique dont ils disposent les paralyserait; les pertes en hommes, les destructions matérielles que permettent les procédés d'aujourd'hui les réduiraient presque à l'anéantissement. Il leur faut reconnaître aux grandes puissances un rôle directeur, des responsabilités et, à l'occasion, une gloire et des bénéfices auxquels ils ne peuvent plus prétendre.

C'est pourquoi, lorsque la situation européenne, il y a trois ou quatre ans, commença de devenir dangereuse, la Belgique se dégagea de sa politique d'alliances; c'est pourquoi la Hollande, les États scandinaves, les États balkaniques proclament, au risque d'encourir le dédain ou l'animosité des belligérants, leur volonté de demeurer neutres.

Quant à la Suisse, qu'a-t-elle vu depuis un siècle? Dans son voisinage immédiat, l'Allemagne et l'Italie, autrefois fragmentées en États secondaires, se sont unifiées et sont devenues de grandes puissances militaires. Son quatrième voisin, l'Autriche, vient de disparaître, lui donnant avec l'Allemagne une frontière plus longue que la frontière franco-allemande. Ainsi coincée, sans accès à la mer, tenue d'être en bons termes avec qui dispose de son ravitaillement, ne pouvant opposer, le cas échéant, que cinq cent mille hommes à des millions, comment ne serait-elle pas obligée à la réserve? Ses régions les plus prospères se rencontrent en bordure de son territoire, Zurich se trouve à un quart d'heure de vol de bombardiers éventuels, Bâle est sous le canon. Envahie, elle se verrait en danger de devenir, comme en 1798, le champ de bataille de l'Europe et il lui faudrait un siècle ou deux pour se relever.

Enfin, la nécessité de demeurer neutre découle de la nature même de la Confédération et, comme sous l'ancien régime,

de son désir d'échapper aux divisions intérieures. Car elle assemble des populations de races, de langues et de cultures différentes. Fondée sur une tradition de vie en commun qui remonte à plus de six cents ans, sur un attachement unanime à la liberté et aux institutions républicaines, son unité morale, sa volonté de persister dans son être sont évidentes. Mais un organisme aussi complexe court des dangers qu'ignorent les nations homogènes. S'il s'associait à l'un de ses voisins contre un autre, les cantons apparentés à celui-ci éprouveraient une telle angoisse, élèveraient peut-être de telles protestations que le lien fédéral risquerait de se rompre. Sauf, bien entendu, le cas où la Suisse serait attaquée : alors, en dépit de toute affinité spirituelle, de tout attachement instinctif, le peuple se battrait contre son envahisseur, et avec d'autant plus d'énergie qu'il aurait cru auparavant à son amitié.

De 1914 à 1918, la neutralité, parce qu'elle garantissait à tous les Suisses, quelles que fussent leurs sympathies, qu'ils n'useraient de leurs armes que pour se défendre, fournit un apaisement, une certitude morale à ceux qui auraient pu craindre d'être entraînés contre leurs vœux. Cette règle de politique extérieure revêtait ainsi à l'intérieur une valeur inestimable, puisqu'elle assurait l'équilibre d'une nation ethniquement bigarrée.

On peut même voir là un nouvel aspect du problème et se demander si tout État qui compte des minorités, et qui les respecte, ne devrait pas, à cause d'elles, se déclarer neutre à perpétuité.

Aujourd'hui, d'ailleurs, la question ne se pose pas en Suisse car, devant le drame européen, l'opinion ne présente aucune divergence.

o

Tel est donc l'intérêt que la Confédération trouve à se proclamer neutre pour toujours. Légitime à ses yeux, cette attitude irrite parfois les belligérants, qui la jugent égoïste. Mais la neutralité helvétique n'est-elle pas aussi, comme l'affirme le traité de Paris de 1815, repris par le traité de Versailles, « dans l'intérêt de l'Europe » ?

Au milieu de notre continent la Suisse occupe une position stratégiquement dominante. Château d'eau, observatoire et forteresse naturelle, elle commande des débouchés de vallées dans toutes les directions. Quiconque s'emparerait de ce belvédère central ou s'associerait à ses occupants serait en mesure de mener où il le voudrait une opération offensive et d'arriver par la ligne la plus courte dans le flanc de son adversaire. Une grande puissance qui tiendrait le Gothard serait maîtresse de l'Europe.

Aucune d'elles ne pouvant admettre, pour sa propre sécurité, qu'une autre dispose d'un tel avantage militaire, il ne restait qu'à l'interdire à toutes. Cette menaçante place d'armes devait être exclue par la loi internationale des compétitions guerrières. Mieux encore : ses habitants, quoique pacifiques, devaient entretenir des troupes exercées, capables d'interdire à quiconque, et par la force, d'usurper leur territoire. On leur demandait et on leur demande encore de rester libres de toute alliance, intacts pour n'être utilisés par personne. En prenant les mesures politiques et militaires qui lui permettent d'échapper à « toute influence étrangère », la Suisse, qu'on a surnommée la sentinelle des Alpes, couvre les États qui l'entourent et les soulage d'une grave préoccupation.

De plus, demeurant inviolée au milieu d'une guerre générale, elle peut se consacrer à un rôle humanitaire qui, de nouveau, répond à l'intérêt de tous. Elle conteste que sa neutralité soit synonyme d'indifférence, elle veut l'exploiter au service d'autrui. La Croix-rouge, qu'elle inventa à l'image de son génie pratique à la fois et généreux, a son siège chez elle et son Comité directeur n'est composé que de Suisses. Ces hommes, entièrement désintéressés sauf devant la souffrance, soutenus avec ferveur par l'opinion, se sont déjà prodigués de 1914 à 1918 pour soulager dans tous les camps les maux de la guerre. Ils ont assuré le transport et l'hospitalisation des blessés, le ravitaillement des prisonniers et des civils, la transmission des correspondances. Sans cesse, ils ont cherché à étendre leur protection à toutes les victimes. Dès septembre 1939, le Comité international de la Croix-rouge à Genève, qui venait de travailler au Chaco, en Éthiopie, en Espagne, s'est remis à l'œuvre comme il y a vingt-cinq ans ; il a

rouvert l'Agence des prisonniers, où affluent les lettres et les visites, et envoyé partout des délégués.

C'est parce qu'elle ne fait pas de grande politique internationale, parce qu'elle s'abstient de se mêler à la guerre, parce qu'elle est passionnée de sa propre indépendance, parce qu'elle est neutre enfin que la Suisse, ni soupçonnée ni compromise, se rend utile à tous en essayant de racheter le privilège d'être épargnée.

Enfin, il existe un troisième aspect de cette neutralité que les événements de ces dernières années mettent en lumière. Dans une Europe déchirée, la Suisse, composée de populations diverses, ailleurs hostiles, atteste que les antagonismes humains ne sont pas irréductibles et que les races, à condition de s'élever à un respect réciproque, sont capables de s'entendre. Elle apporte la preuve que le droit peut régler les rapports des nationalités. Elle préserve l'espérance d'un équilibre possible, d'un apaisement futur. Sans prétendre se donner en exemple, il lui suffit d'être fidèle à elle-même, de savoir pourquoi et de s'entêter dans la concorde. Niant les fatalités de la haine, elle permet de ne pas désespérer de l'Europe.

Ainsi conçue, la neutralité n'est pas qu'une précaution diplomatique : elle devient l'instrument d'une mission à portée générale, une des rares que puisse remplir un petit État, car elle est indépendante de la puissance. Neutralité qui n'est pas abstention mais action positive, qui ne s'inspire pas seulement de motifs politiques mais cherche, dans l'accomplissement de devoirs librement choisis, à servir l'humanité.

o

Ayant promis d'observer loyalement une neutralité conçue dans l'intérêt de l'Europe comme dans leur intérêt propre les Suisses se doivent de la défendre contre quiconque voudrait y attenter.

C'est pourquoi ils ont toujours attaché la plus grande importance à leur préparation militaire. Celle-ci repose sur une antique tradition guerrière, liée aux origines de l'État comme

à la qualité de citoyen. L'homme libre, autrefois, se reconnaissait au droit de porter l'épée ; dans certains cantons, il la porte encore pour aller voter. Le système des milices, qui remonte au moyen âge, impose à toute la population des obligations fort lourdes qu'elle assume d'ailleurs avec zèle. En Suisse, l'armée c'est le peuple lui-même : il y retrempe son unité et y vérifie sa permanence historique.

Depuis quelques années, devant l'immoral spectacle d'un monde où la violence insulte au droit et réduit des États en servitude, les autorités fédérales, soutenues et même poussées par le Parlement et l'opinion, ont pris les mesures les plus étendues pour renforcer et perfectionner la défense nationale. L'ordre de bataille de l'armée subit de profonds changements, la couverture de la frontière fut réorganisée, des troupes nouvelles furent constituées. D'autre part, les périodes d'instruction furent allongées et les périodes de manœuvre multipliées. Des ouvrages fortifiés furent construits en grand nombre, la puissance de feu de l'infanterie et de l'artillerie fut augmentée dans des proportions considérables. Une industrie de guerre fut créée de toutes pièces. Des réserves de masques à gaz, de matériel, de munitions furent accumulées en quantités massives.

Sensible aux menaces grandissantes, profondément ému par la disparition de l'Autriche, sa voisine, puis de la Tchécoslovaquie, le pays a suivi avec attention ces réformes et ces progrès ; il a fourni les fonds nécessaires avec un tel élan que l'emprunt de défense nationale a été souscrit bien au delà de ce que demandait l'État.

A plusieurs reprises, les représentants officiels de la Confédération ont manifesté sa volonté irréductible de ne pas se plier à une volonté étrangère, de résister à toute agression avec la dernière énergie et de sauvegarder au prix des plus durs sacrifices les valeurs spirituelles inséparables du nom suisse.

La mobilisation générale, décrétée pour le 2 septembre 1939 et qui affecta le huitième de la population — ce qui constitue un pourcentage nulle part atteint — s'opéra avec un ordre et une rapidité remarquables. Le dimanche 3 septembre, dix minutes avant que M. Chamberlain annonçât aux Com-

munes la guerre avec l'Allemagne, l'armée suisse, tout entière rassemblée, était prête à faire son devoir.

Depuis lors, sous le commandement du général Guisan, dont l'élection à la quasi-unanimité des Chambres fut plébiscitée par l'opinion, elle perfectionne son instruction, elle augmente ses moyens matériels, elle remue la terre et multiplie les lignes de défense. Des femmes sont enrôlées dans des troupes spéciales, l'âge de servir est porté jusqu'à soixante ans et, s'il le faut, on ira jusqu'à la levée en masse.

Derrière le bouclier que représente sa neutralité, la Suisse tient un glaive à la main. Attaquée, elle se défendrait avec acharnement. Elle le doit, elle le veut, elle le peut, comme le proclamait une devise affichée à l'Exposition de Zurich, cet été, et qui court le pays à la manière d'une affirmation solennelle et d'un cri de ralliement.

Alors, *ipso facto*, la neutralité disparaîtrait car elle n'est pas une fin mais un moyen, un moyen entre plusieurs d'assurer la vie et la liberté du pays. Et puisque la Suisse verserait son sang pour tenir la promesse qu'elle a faite à l'Europe, elle mériterait d'être secourue par ceux qui honorent leur signature au lieu de la renier.

o

Enfin un dernier caractère de la neutralité helvétique ne saurait être négligé : elle s'impose à l'État, elle ne contraint pas les individus.

Ceux-ci, à condition bien entendu de s'exprimer avec mesure et politesse, disons même, s'il le faut, avec prudence, conservent l'entière liberté de leur pensée. Ils possèdent le droit imprescriptible, quelle que soit la réserve officielle et nécessaire du Gouvernement et de ses fonctionnaires, de porter des jugements de valeur, de prendre parti et d'affirmer publiquement leurs convictions. La neutralité de l'État ne peut pas conduire à l'émasculation du citoyen [1].

1. « Il y a dans toutes les circonstances graves un devoir général de modération et de contrôle de soi-même, mais, je le répète, la neutralité n'est pas une attitude de l'individu. Elle ne concerne que l'État et ses organes; l'État a cependant le droit d'exiger des citoyens qu'ils ne mettent pas sa neutralité en péril. » Discours de M. Motta, ministre des affaires étrangères, en octobre 1936.

Puisque la neutralité politique et militaire est un moyen de protéger l'indépendance de la nation, il en résulte logiquement qu'elle protège l'indépendance des personnes dont la nation se compose. A plus forte raison quand il s'agit d'une démocratie où l'opinion publique, sans cesse consultée par ses chefs élus, doit conserver ses prérogatives et s'exprimer librement.

Lorsqu'on parle de « sympathies », on risque de limiter le problème. Certes, il est normal pour le spectateur d'un grand drame d'écouter ses préférences de sentiment, de protester contre l'injustice et la cruauté, d'exalter l'héroïsme. Normal aussi d'obéir aux parentés de race lorsque celles-ci coïncident avec le choix du cœur.

Mais la raison à son tour a le droit de prendre parti. Les deux grandes guerres européennes qui ont jusqu'à présent ensanglanté notre génération ont comporté et comportent une signification spirituelle. Elles ne sont pas, comme la plupart des batailles d'autrefois, un simple choc d'armées. Elles affrontent deux conceptions, irréductibles l'une à l'autre, de la politique internationale et, plus profondément, de la morale et du droit. Il s'agit du destin même de l'homme. Comment exiger que, devant un tel enjeu, un neutre, si faible qu'il soit, si menacé peut-être, demeure insensible? Son silence serait un suicide.

Et lorsque ce neutre est un Suisse, c'est-à-dire le ressortissant d'un État qui, par sa constitution même, repose sur l'idée de contrat et le respect d'autrui; un Suisse, c'est-à-dire un homme libre par nature et par volonté, préoccupé de la dignité humaine, ami de la justice, héritier conscient d'une civilisation chrétienne, comment serait-il assez indifférent ou assez imbécile pour ne pas former des vœux conformes à ses intérêts en même temps qu'à ses plus sincères croyances? S'il s'abstenait de choisir, ne serait-il pas infidèle à la Suisse elle-même?

ROBERT DE TRAZ

LA PETITE FERME

Les deux jeunes filles, Miss Harvey et Miss Anstey, avaient reçu une excellente éducation ; mais trouver une situation, c'était une tout autre affaire. Elles s'étaient rencontrées par hasard au début de l'été et, comme elles n'avaient aucun projet, ni l'une ni l'autre, elles décidèrent, le mois d'août de la même année, de prendre une ferme ensemble et de faire de la culture. Pas une ferme vulgaire, avec des cochons et du blé, des moutons ou de la volaille mais une ferme pour cultiver des herbes potagères et médicinales. « Là où vous trouverez mille personnes faisant de l'agriculture banale, disaient-elles, vous n'en trouverez pas une cultivant des herbes. » Il y avait quelque chose de vrai là-dedans. Mais surtout cette idée leur plaisait parce qu'elle la trouvait originale, poétique, à la fois respectable et romanesque. Elles avaient beaucoup d'idéal. Et cet automne-là, quand elles eurent loué un petit cottage dans le Hampshire, avec un arpent de terrain sur le bord de la forêt, pour la première fois elles se sentirent vivre intensément ; elles se sentirent indépendantes ; il leur semblait qu'elles n'avaient qu'à tendre les mains pour cueillir de la douceur et de la solitude tout autour d'elles.

La forêt s'ouvrait dans une clairière où se dressait leur petite maison ; les chênes, les rhododendrons, les houx, l'entouraient, la pressaient, protégeant et fermant leur univers.

Le terrain était déjà cultivé, et elles avaient l'intention de faire pousser les herbes par petits lots tout d'abord, s'imaginant que la variété, c'était le salut. La première année, elles

travailleraient dur ; la seconde, elles feraient de la publicité ; la troisième, elles commenceraient à vendre. Elles se partagèrent les responsabilités. Miss Harvey, la plus pratique des deux, se chargea du secrétariat de l'entreprise : elle ferait les comptes et mettrait les choses au point. Miss Anstey avait de l'imagination et quelques notions de botanique : elle pouvait parler de carpelles, de follicules, de glandulations et de pédoncules. A la fin d'août, quand la terre était encore chaude, à l'abri des sombres feuillages, les premiers petits plants d'herbes commencèrent à arriver et, divisant les mottes odorantes, reniflant joyeusement leurs mains embaumées de senteurs fines et rares, elles avaient confiance dans leur réussite. Mais surtout elles avaient confiance l'une dans l'autre : elles l'avaient d'ailleurs depuis le premier jour.

Miss Anstey était la plus jeune, elle avait vingt-trois ans. Miss Harvey en avait vingt-huit. Elles s'appelaient mutuellement Brise et Lorn. Aucune des deux ne savait très bien l'origine du nom de Miss Anstey, qui ne correspondait pas du tout à sa petite personne assez mince mais bien plantée, solide et nullement éthérée. Ses cheveux étaient d'un blond presque blanc ; elle avait les sourcils arqués, le type scandinave. Elle avait une ravissante façon de sourire pour rien, l'air absent. Elle avait une autre façon de sourire à Miss Harvey, principalement quand celle-ci ne la regardait pas. C'était un petit sourire furtif et timide comme une souris, l'ébauche de quelque chose qui ne s'exprimait pas.

Miss Harvey était lourdement bâtie, avec d'épais sourcils et des cheveux noirs et courts. Elle était d'une force peu commune, ne portait jamais de bas, et ses jambes au soleil devenaient couleur de jambon. Elle était sympathique, dans le genre belle fille de bonne humeur. Elle faisait penser à une aimable grosse jument, avec sa crinière noire tombant sur sa figure, ses hanches solides et sa façon de marcher les épaules en arrière. Rien n'était trop compliqué pour elle, rien ne la rebutait, rien ne la déprimait.

Au début, elles travaillèrent dur toutes les deux, heureuses d'être ensemble et repoussant avec mépris l'idée d'une aide quelconque. Elles avaient commencé avec 300 livres. Brise déclara :

— Il faut être très strictes, établir notre budget et payer les dépenses chaque semaine.

Elles le firent. Le loyer coûtait 50 livres par an ; elles ouvrirent un nouveau compte à la banque, et payèrent un an d'avance. Ceci fait, elles espéraient vivre avec 100 livres par an pour elles deux. Cela leur laissait 150 livres pour les graines et les plants, les dépenses et les économies.

— Nous devrions économiser 75 livres, disait Lorn.

Tout cela, c'était de la théorie. En pratique, les choses ne tournèrent pas tout à fait aussi bien.

Elles mirent assez longtemps à s'en apercevoir, presque tout l'hiver et le printemps. En automne, elles étaient un peu préoccupées. L'automne, cette année-là, traîna interminablement, avec de longs crépuscules rêveurs et mous, des feuilles qui ne voulaient pas tomber et qui cachaient le soleil déclinant comme de sombres draperies étouffantes. Août et septembre avaient été très chauds. Leurs premières herbes, plantées trop tôt, mouraient. Affolées, elles en commandèrent d'autres, qu'elles arrosaient continuellement : leur puits baissa. C'était un vrai problème. Impossible de prendre un bain. Lorn fabriqua de petites tentes portatives avec des journaux pour abriter les plantes et en septembre elles avaient appris à se laver les cheveux, la figure et les mains avec une seule petite bouillotte d'eau.

Jusque-là, elles n'avaient jamais porté de bas et rarement des souliers. Il fallut y renoncer. Elles mirent des souliers et se lavèrent les pieds seulement deux fois par semaine. Cela devenait vraiment pénible. Mais elles n'en étaient pas tourmentées le moins du monde, cela faisait partie de la nouvelle vie, cela augmentait encore le sentiment de nouvelle indépendance. C'était dur seulement par comparaison : elles désiraient follement de l'eau, ne s'étant jamais rendu compte jusque-là à quel point l'eau est nécessaire à la vie.

Alors Brise fit une découverte qui leur parut miraculeuse : elle avait découvert un étang, à cent mètres de la maison, alors qu'elle avait quitté leur petit sentier de forêt pour chercher des châtaignes. Ombragé par les arbres, l'étang était profond. Tout autour, les joncs, l'herbe marécageuse étaient complètement desséchés, la terre durcie comme une croûte

épaisse et fendillée et, par endroits, on voyait distinctement l'empreinte des poneys sauvages qui brisaient la boue en venant boire. Elle alla chercher Lorn, qui observa :

— Nous pourrions emporter d'ici vingt seaux d'eau en une heure et prendre un bon bain.

Brise tenait un peu d'eau dans le creux de ses mains :

— Pourquoi l'emporter? dit-elle.

L'eau était brune, tachée par les feuilles, mais très claire.

— Pourquoi emporter la montagne à Mahomet? Nous pourrions venir ici nous baigner.

— Pas durant le jour.

— Et pourquoi? Nous mettrions des costumes de bain. Qui nous dira quelque chose?

— Personne. Mais vous savez bien qu'il y a continuellement des promeneurs dans cette forêt.

— Eh bien! venons après le coucher du soleil. Il fait vraiment assez chaud.

La tentation était trop forte pour y résister. Après le coucher du soleil, elles prirent du savon, des serviettes et des costumes de bain, et s'enfoncèrent sous les arbres dans la demi-obscurité. L'étang était noir, sans reflets, et sous le sombre toit des feuillages il régnait une étrange sensation de mystère. Tandis qu'elle retirait ses vêtements, Brise déclara :

— Je vais me baigner sans costume.

Elle était debout, les pieds dans l'eau.

— C'est chaud, dit-elle. C'est merveilleusement chaud. Ne mettez rien non plus! L'eau est comme de la soie chaude. C'est vraiment un crime de mettre un costume de bain.

Elle entra dans l'eau, fit le tour en nageant et se retourna pour regarder Miss Harvey. Celle-ci mettait son maillot.

— Oh! non!

— Pour qui me prenez-vous? dit Lorn, pour Vénus?

— Mais la sensation est tellement agréable! Et c'est tellement chaud!

— Est-ce qu'on peut nager?

— Il y a bien quatre pieds de profondeur. Regardez.

Elle se mit à nager, tourna, revint vers le bord et aperçut Lorn debout, nue, dans l'eau qui montait jusqu'à ses genoux. En la voyant, la jeune fille éprouva un choc bizarre de plaisir

et de peine. Une seconde, elle se sentit étrangement faible. Une exquise capacité de souffrir s'éveillait en elle, et elle ne savait pas pourquoi.

— Vous m'aviez dit que c'était chaud !

— Enfoncez-vous dans l'eau.

Elle ne pouvait rien dire d'autre. Elle ne savait pas pourquoi la vue de Lorn l'avait remplie d'un pareil saisissement. Le corps épanoui, mûrissant, avait en puissance toute la beauté de la maternité, quelque chose de merveilleusement attirant, et comme un pouvoir secret de consolation. La jeune fille se sentit tout à coup absurdement jeune.

Lorn plongea, remonta lourdement, ruisselante, et se mit debout dans l'eau.

— C'est boueux, dit-elle.

— Mais non ! Pas ici. C'est merveilleux, rien que du sable. Pourquoi ne nagez-vous pas ?

— J'aime mieux marcher dans l'eau. Je ne me sens pas très sûre.

Elle fit de grandes enjambées à travers l'étang, les bras croisés sur la poitrine.

— Si nous nous lavions un peu ? dit Brise.

— Problème : trouver le savon.

— C'est moi qui l'ai. Attendez, je vais vous laver de tous vos péchés.

Elles se savonnèrent mutuellement, riant et se taquinant comme des enfants.

— Plus fort, Lorn ! Frottez mon dos plus fort ! J'ai envie d'être vraiment propre.

— Rien d'autre pour votre service, madame ?

— Oh ! que c'est agréable ! Lorn, vous êtes un ange. C'est délicieux de se faire laver dans son bain comme autrefois, quand on était toute petite.

— Maintenant, il faut sortir.

— Oh ! Déjà ! Le faut-il vraiment ?

— Je ne vous vois plus qu'à peine. Il doit être horriblement tard.

— C'est merveilleux de se baigner dans l'obscurité. Et il fait si chaud. Je vais nager encore un peu.

Elle nageait lentement en rond dans l'eau sombre. Puis elle

se tourna sur le dos, regardant vaguement le ciel d'automne qui s'obscurcissait à travers les branches. Les arbres semblaient tout proches, le ciel très lointain. Elle se sentait extraordinairement heureuse, l'esprit en repos, toute émotion disparue ; il n'en restait que le souvenir. Elle flottait sereinement, elle respirait l'odeur de la forêt, une odeur un peu écœurante, humide, celle des feuilles vivantes mêlées aux feuilles mortes, et elle avait presque envie de pleurer.

Elle sentit de nouveau le sol sous ses pieds et vit que Lorn était sortie de l'eau. La serviette faisait une tache blanche dans l'ombre. Elle sortit en courant, avec une hâte inconsciente. Sur la boue sèche et craquelée du bord, elle chercha sa serviette en frissonnant et se frotta vigoureusement, toute tremblante.

— Je suis en pleine forme, dit Lorn, qui passait sa jupe par-dessus sa tête.

Brise ne répondit pas. Elle ne s'était jamais sentie, dans toute sa vie, aussi proche d'un être qu'elle se sentait proche de Lorn à cette minute. Elle était attirée par elle d'une façon merveilleuse, par une sorte d'attraction idéale, qui la soulevait au-dessus d'elle-même. Elle était comme stupéfiée par ce sentiment si fort et si doux.

Ce fut seulement quand Lorn dit :

— Allons ! allons ! Brise, réveillez-vous, allez-vous finir par vous habiller ? qu'elle se secoua brusquement et retrouva son état normal.

Mais elle demeurait silencieuse. Elle aurait voulu parler, trouver des mots pour exprimer ce qu'elle ressentait, mais c'était impossible. En cinq minutes, elle fut prête. La forêt était tout à fait obscure, et, regardant le ciel à travers la lourde masse des arbres, elle y trouva comme un apaisement. De nouveau, elle se sentit tout à fait en paix.

— Lorn, demanda Brise, vous avez bien dû être amoureuse, une fois dans votre vie ?

C'était le mois de janvier, et maintenant elles n'avaient plus rien à faire pendant les longues soirées d'hiver, excepté lire, parler, développer leurs théories sur l'avenir, le monde, la ferme, elles-mêmes, et les hommes. Elles discutaient beau-

coup, se disputaient un peu mais la solidité de leur affection n'était jamais ébranlée. Le vent du sud-ouest amenait de grandes pluies chaudes, pendant les courtes journées suivies de longues nuits noires, et il n'y avait pas de travail possible dehors. Après le thé, elles s'installaient et lisaient jusqu'au souper, à huit heures, et généralement bavardaient jusqu'à dix heures. « Moins nous sortirons, moins nous dépenserons », disaient-elles.

— Oui, répondit enfin Lorn, à la question de Brise.

— Mais quand? Vous ne m'en avez jamais parlé. Vous n'avez jamais rien dit!

— Je vous en aurais parlé, si j'en avais jamais parlé à quelqu'un.

— Cela a duré longtemps?

— Deux ans, si vous appelez cela longtemps.

— Est-ce que... est-ce qu'il s'est passé quelque chose entre vous?

— Oui.

Brise avait voulu savoir cela. Il lui semblait qu'elle y était mêlée d'une façon quelconque, et que c'était important. Elle avait senti que peut-être cela lui serait désagréable de le savoir. Maintenant, elle éprouvait presque de l'indifférence mais aussi de la curiosité. C'était une chose du passé, cela ne pouvait pas la toucher.

— Ce n'est arrivé qu'une fois?

— Oh! non, souvent. Chaque fois que nous pouvions nous voir. Chaque fois que cela nous était possible.

— Il doit y avoir très longtemps, ou vous ne pourriez pas en parler ainsi.

— Trois ou quatre ans. Quatre ans.

— Qui de vous deux en avait le plus envie, lui ou vous?

— Tous les deux. Nous n'aurions pas pu nous en passer. Rien n'aurait eu de sens, autrement.

Brise ne parlait plus. Elle aurait voulu demander quelque chose d'autre. Lorn dit :

— Pourquoi cette subite conversation sur ma vie privée, jeune fille?

— Nous nous étions juré de n'avoir aucun secret entre nous.

— Eh bien ! maintenant je vous ai tout dit.

— Lorn, reprit Brise, à quoi cela ressemble-t-il, l'amour? Je veux dire le côté physique de l'amour. Qu'est-ce que cela signifie?

— Quelquefois cela ne signifie rien du tout.

— Mais pas toujours?

— Non bien sûr. Il faut le ressentir par soi-même. Je ne peux pas vous l'expliquer. C'est quelque chose qu'on ne peut pas dire.

— Cela ressemble à une commotion électrique?

— Non. Ou plutôt si, partiellement. Mais c'est plutôt comme une réalisation de soi-même. Chacun prend quelque chose à l'autre, et en même temps c'est un accomplissement.

— Ce que vous dites ne veut rien dire. Cela n'a pas de sens.

— Je sais bien. C'est une chose qui ne veut rien dire et qui n'a pas de sens. Pourquoi en aurait-elle un?

— Est-ce que cela vous change? dit Brise.

— Oui.

— Comment? Physiquement?

— Un peu. C'est assez naturel. Mais je ne crois pas qu'on s'en aperçoive, avant qu'on soit obligé de s'en passer.

Lorn se leva, alla dans la cuisine, prit les assiettes, les fourchettes et les couteaux dans le buffet, et revint mettre le couvert pour le souper. Brise la regardait avec son sourire absent :

— Pourquoi est-ce fini? demanda-t-elle.

— Je n'ai jamais dit que c'était fini.

Brise ne dit rien. Instantanément, elle sentit qu'il y avait quelque chose de nouveau entre elles. Elle perçut vaguement le début d'une bizarre jalousie. C'était à peine perceptible, comme une douleur très lointaine, une sorte de piqûre. Cela dura une seconde, puis disparut, et se sentant de nouveau capable de parler elle dit :

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce que vous voulez dire, que ce n'est pas fini?

— Oh ! tout simplement que nous avons fait un pacte en décidant de nous séparer. Mais bientôt il va revenir...

— Revenir?

— Il est aux Indes.

— Aux Indes? Un militaire?

— Un médecin militaire.

— Laissez-moi faire le cacao, dit Brise.

Elle se pencha devant le feu, poussant la bouilloire entre les bûches. La bouilloire chanta faiblement. Elle se redressa, mélangea le lait et le cacao dans les deux tasses, sur la table, pendant que Lorn coupait le pain. Brise se sentait étrangement angoissée, comme si Lorn lui avait dit qu'elle était malade, ou qu'elle allait partir. Vague, inconsciente, son angoisse lui causait une petite douleur comme l'avait fait tout à l'heure sa jalousie. Combien Lorn dégageait de force — ses grands bras, son cou solide — une force amicale et chaleureuse. Brise restait debout, inconsciemment fascinée, la petite douleur disparaissant de nouveau peu à peu.

— C'était une question de carrière, dit Lorn. Il fallait qu'il finisse son temps de service. Il voulait retourner là-bas.

— Il aimait mieux s'en aller que de rester avec vous.

— Non. Il voulait retourner là-bas. Je l'ai très bien compris. Je le voulais moi-même. Je n'avais que vingt-trois ans, je venais tout juste de quitter le collège.

— Quelle différence cela pouvait-il faire, si vraiment c'était tout ce que vous dites?

— Justement, nous voulions voir si cette séparation ferait une différence : si oui, eh bien ! il reviendrait, et nous pourrions nous marier.

Elles étaient assises au coin du feu, avec leur cacao, du pain et du fromage ; Lorn avait remonté sa jupe et se chauffait les genoux.

— Je trouve que c'est horrible, dit Brise. Après tout, vous étiez mariés déjà. Rien ne pouvait changer cela.

— Je ne suis pas de votre avis. Nous n'avions pas pu nous empêcher d'être amants. Mais nous pouvions nous empêcher de nous marier, si cela n'en valait pas la peine. D'où notre petite convention.

— Vous en parlez comme d'une affaire, dit Brise.

Elle était toute bouleversée et tremblante.

— Vous en avez fait une affaire tous les deux ! C'est horrible !

— Brise ! Brise !

— Vous en convenez tout de même?

— Brise !

— Qui a fait cette proposition, lui ou vous ?

— Lui. Il était plus âgé.

— Alors il n'était pas digne de vous ! Comment a-t-il pu proposer une chose pareille ? Une chose horrible comme ça. Il n'était pas digne de vous !

— Brise, je ne peux pas entendre cela.

A ces mots, la jeune fille se mit à pleurer, profondément, à la fois honteuse et malheureuse d'une manière inexplicable. Elle voulut poser le cacao sur la table mais, aveuglée par les larmes, elle le renversa. Lorn posa sa tasse près de la sienne et mit ses bras autour du cou de Brise.

— Ne pleurez pas. Pourquoi pleurez-vous ? Brise, c'est idiot de pleurer.

Elle la tenait serrée contre elle, comme une mère avec son enfant, unies dans la détresse et dans la douleur d'être ensemble.

— Vous m'entendez ? Il ne faut pas pleurer.

— Cela me fait du bien, dit Brise. Je me sentirai beaucoup mieux après. Tenez-moi dans vos bras.

— Mais je vous tiens, mon petit.

— Serrez-moi plus fort.

Vers le mois d'avril, les choses changèrent beaucoup d'aspect. Les plantations commencèrent à devenir vigoureuses et pleines de promesses. Bêchée, sarclée, la terre paraissait moelleuse et noire. Les deux jeunes filles plantaient de nouvelles variétés, semaient de nouvelles graines. Elles se levaient tôt et travaillaient tard dans les beaux soirs de printemps. Après la chaleur du jour, elles respiraient l'odeur de la forêt, puissante, vigoureuse et pourtant engourdissante, l'odeur d'une masse énorme d'arbres dont les bourgeons éclataient de toutes parts.

Elles étaient ravies de leur nouvelle existence, elles sentaient enfin qu'elles avaient un but. Elles vivaient d'une vie intensément physique. Ereintées, tachées de terre, elles rentraient à la nuit tombante dans le petit cottage et restaient assises sans parler, regardant mourir le crépuscule couleur

de primerose, l'esprit comblé d'une félicité muette. Trop fatiguées pour parler, elles mangeaient leur souper, se couchaient aussitôt, et se levaient le lendemain à six heures.

Elles dépensaient leur énergie sans compter. C'était Lorn qui retournait la terre : elle avait une énorme bêche et s'en servait bravement comme d'une arme, jetant la terre à droite et à gauche, enlevant les pierres une à une. Sa grande ambition était de voir leur terrain absolument uni, sans un caillou, impeccable. Elle travaillait comme un homme et son corps peu à peu prenait des allures de gaucherie masculine dans sa façon de se tenir, de marcher, et jusque dans sa poignée de mains. Brise, qui la voyait du matin au soir, ne le remarquait pas. Elle faisait généralement le sarclage, l'étiquetage des variétés, semait les nouvelles espèces, se livrait à mille petits travaux artistiques : elle voulait créer un petit jardin de rocailles, du côté sud, avec des *purple horned viola*, des plantes grasses, et des haies de lavande qui créeraient des perspectives :

— Oh ! vous et vos perspectives ! disait Lorn.

Mais Brise y tenait ; c'était important, les perspectives dans un jardin ; cela faisait paraître les choses différentes de ce qu'elles étaient réellement ; c'était une source d'illusions précieuses. Brise ressentait ardemment la beauté des choses ; elle ne pouvait pas supporter la laideur et le printemps la jetait en d'inexprimables petites extases. La beauté lui était essentielle. Elle en était traversée d'une manière aiguë, douloureuse ; le printemps lui apparaissait infiniment précieux et tout à fait personnel : il lui appartenait, elle ne pouvait le partager avec personne. Elle ne travaillait pas avec énergie, comme Lorn, mais dans une sorte de demi-inconscience ; elle poursuivait sa tâche et elle en était absente. Elle s'épuisait en d'interminables rêveries et les longs jours de printemps absorbaient peu à peu toute son énergie, la laissant si accablée qu'elle aurait voulu pleurer de lassitude. Elle ne comprenait pas la raison de cette fatigue infinie. Pour la surmonter, elle s'obstinait au travail, les deux mains crispées sur son outil, s'efforçant désespérément de concentrer son esprit sur sa tâche, de ne pas s'abandonner à ses rêveries. Tout le long du printemps et de l'été, cette torpeur ne fit qu'augmenter.

L'énorme masse de la forêt semblait l'emprisonner dans un mur de feuilles et d'arbres ; elle se sentait isolée de la vie, accablée par une beauté qui, comme un parasite, la dévorait peu à peu et plongeait son esprit dans un engourdissement incompréhensible. Pendant ce temps, au contraire de Lorn, elle devenait de plus en plus féminine d'aspect, brunie et délicate ; sa beauté se faisait plus fragile, plus légère, et son esprit fuyant, lointain, comme inaccessible, vous causait une sorte d'irritation. On avait envie de la secouer pour la réveiller ; on avait l'impression qu'elle n'était pas tout à fait vivante. Lorn commença aussi à s'en apercevoir. A la fin de mai, toute la forêt était en fleur et paraissait comme un nuage. Les grands buissons de rhododendrons se couvraient de fleurs roses et les azalées sauvages de fleurs jaunes et odorantes. La forêt exhalait sa puissante haleine et semblait absorber en retour tout l'air respirable autour d'elle. Il y avait des jours où, sous le couvert étouffant des arbres, la vie paraissait comme stupéfiée.

— Je deviens tellement fatiguée, par moment, disait Lorn. Pourquoi ? Est-ce que vous aussi vous vous sentez fatiguée ?

— Oui. Je ne voulais pas le dire. Je croyais que j'étais seule à le sentir.

— Mais pourquoi ? Quelle est la raison ?

— J'ai l'impression qu'il n'y a pas d'air.

— Peut-être avons-nous besoin d'un changement, dit Lorn. Nous avons peut-être trop travaillé.

— Mais ce n'est pas le travail : je me sens tout aussi fatiguée si je m'asseois sans rien faire.

— Quoi qu'il en soit, un petit changement ne nous ferait pas de mal.

Elles partirent donc pour trois jours à Londres. Par économie, elles descendirent dans un tout petit hôtel, près de Guildford Street. Elles se nourrirent dans des restaurants bon marché et allèrent à des cinémas bon marché.

Londres les fatiguait mais d'une façon différente ; elles avaient l'impression de quitter leur vieille lassitude comme elles se seraient dépouillées d'une vieille peau. Elles avaient une chambre à deux personnes avec un grand lit, et elles faisaient la grasse matinée le plus tard possible. La nuit, Lorn

prenait la jeune fille dans ses bras et la berçait maternellement pour l'endormir, et Brise avait l'impression qu'entre elles deux il se faisait une inexplicable transfusion de force. De nouveau, elle éprouvait cette curieuse tendresse, comme une petite douleur imprécise, mais, s'endormant contre Lorn, elle était rassurée par un sentiment merveilleux de protection, elle se sentait à l'abri de tout. Une nuit, elle s'éveilla en sursaut, terrifiée, ne sachant plus où elle était, se sentant perdue dans un endroit qu'elle ne connaissait pas : elle s'assit brusquement sur le lit en disant :

— Qu'y a-t-il ? Je ne veux pas ! Je ne veux pas que cela arrive ! Oh ! je vous en supplie, je ne veux pas !

Aussitôt Lorn l'attira contre elle, en disant d'une voix pleine de tendresse et d'amusement :

— Petite fille, stupide petite fille !

Et le lendemain matin, elle lui demanda :

— Qu'est-ce qui vous a donc réveillée en sursaut cette nuit ?

— Je me sentais perdue, dit Brise. C'était vous que je cherchais.

Cet après-midi là, elles allèrent voir la secrétaire d'une organisation spécialisée dans la vente des produits agricoles. Lorn avait entendu parler d'elle et lui avait écrit, demandant un rendez-vous. Cette personne leur montra les choses d'un nouveau point de vue ; elle fit naître des espérances. Là où les deux jeunes filles n'avaient que vaguement entrevu la possibilité de commercialiser leur entreprise, Miss Wills leur montra nettement ce qu'il fallait faire pour atteindre ce but, la nécessité de s'organiser d'avance et le peu qu'elles avaient fait jusque-là. Il leur faudrait, au moment voulu, tout un système d'emballage et de transports et une documentation précise sur la marche à suivre. Miss Wills portait des lunettes d'écaille et sa voix, qui était à la fois mielleuse et acide, leur déplut à toutes les deux. Mais elles sentaient pourtant, derrière les lunettes et la voix, une personnalité pleine de bon sens et d'expérience des affaires.

— Vous êtes sur une très bonne piste, toutes les deux, si vous avez le courage de travailler ferme et si vous me demandez conseil quand vous êtes embarrassées. Pour le moment vous

êtes des amateurs et vous ne pouvez pas vous le permettre. Ici, nous sommes en rapport avec quantité de marchés et nous pouvons acheter tous vos produits s'ils sont de bonne qualité, avec un pourcentage, bien entendu. Il faut regarder les choses en face, sans se monter la tête ; quand serez-vous à même de vendre, Miss Harvey ?

— Nous espérons être capables de produire suffisamment l'année prochaine. C'est ce que nous avons toujours pensé.

— Bon. Et jusqu'ici qu'avez-vous fait, je veux dire au point de vue organisation ?

— Pas grand'chose.

— Alors il faut commencer tout de suite. Je crois que le mieux serait que j'aille vous voir pour discuter les choses ensemble. Je pourrais venir...

Elle consultait son calendrier, faisait une marque au crayon bleu.

— ...Dans quinze jours. Le week-end après la Pentecôte, 5 juin. Envoyez-moi un mot pour me dire si cela vous convient.

Elles partirent très excitées, pleines d'espoir. Enfin, leur plan d'avenir leur apparaissait clairement, ce n'était plus cet embryon de projets nuageux et romanesques. Elles voyaient qu'il fallait se donner du mal, raisonner, préparer, qu'il ne suffisait pas de gaspiller son énergie physique et morale. En travaillant ainsi au hasard, elles avaient travaillé pour rien : elles s'étaient jetées corps et âme dans une entreprise à fonds perdus.

— Je crois que c'est cela qui nous a tellement fatiguées, dit Lorn ; se donner tellement de mal sans savoir exactement à quoi cela pourrait servir.

— Oh ! rentrons chez nous, Lorn. Je veux retourner à la maison, commencer vite à faire quelque chose d'utile. Je n'ai plus envie d'être ici.

Elles rentrèrent le jour suivant, toujours en plein enthousiasme, leurs espoirs concentrés sur les nouveaux horizons ouverts par Miss Wills.

— Elle ne m'a pas été sympathique, dit Brise. Elle est à la fois trop sûre d'elle et trop aimable. Mais évidemment, elle connaît la question à fond. Oh ! Lorn, que je suis contente

d'être allée la voir. Maintenant nous savons ce qu'il faut faire, nous avons un but à atteindre.

Quand elles arrivèrent au cottage, tard dans l'après-midi, il y avait un papier glissé sous le paillasson de la porte d'entrée : un télégramme attendait Lorn à la poste. Elle enfourcha sa bicyclette avec précipitation et s'en fut à Lyndhurst. Pendant ce temps, Brise avait préparé le thé. Lorn, quand elle revint, posa le télégramme devant elle, sur la table : il avait été mis à Port-Saïd, l'avant-veille, et contenait les mots suivants :

« Pense arriver Londres vendredi, télégraphiez Grosvenor-Hôtel pour fixer date et lieu rencontre et projets d'avenir.

» VERNON. »

— Il revient, dit Lorn.

Elle resta debout, silencieuse et puis elle se mit à pleurer. Toute sa force semblait évanouie, elle restait là, désemparée, subitement femme dans sa joie presque douloureuse. Brise la contemplait sans mot dire, à l'écart, sentant une répulsion inexplicable et ne sachant pas quoi faire.

Dès cet instant, elle fut en proie à toute la force d'une inexplicable jalousie. Elle voyait distinctement, comme une photographie imprimée dans son cerveau, l'image parfaitement nette de l'homme qui allait venir. Il avait à peu près trente ans, c'était un homme très sûr de lui, sociable, le type même de l'Anglais de classe moyenne, blond, avec des grandes mains froides de médecin. Sans savoir pourquoi, elle voyait aussi très bien sa mère, au second plan, derrière l'homme ; une petite vieille dame souriante qui tenait aussi un télégramme, comme au cinéma, elle était l'emblème absurde de la maternité et du sacrifice : les braves qui attendent les braves. Elle sentit qu'elle la haïssait également.

Puis, avec une clarté identique, aiguisée par l'émotion, elle observa la nouvelle attitude de Lorn. Dans un silence plein d'ironie, elle la regarda partir à bicyclette en toute hâte le lendemain matin pour télégraphier à la poste. Elle n'était

pas préparée à la brusque transformation qui se faisait en elle, toute sa tendresse changée en mépris. Elle n'eut pas le temps de lutter, de se défendre contre ce nouveau sentiment; il l'envahit tout entière, sans lui permettre de réfléchir. « Lorn a l'air tellement bête, se sauvant dare-dare à bicyclette. Comme une collégienne. » Lorn, en se bousculant, n'avait pas pris le temps de tirer sur sa jupe, qui était toute remontée, montrant le haut déchiré de ses bas de travail. Elle était vraiment un peu ridicule, si lourde et maladroite. Les bas tout reprisés et le grand morceau de peau trop rouge qu'ils découvraient étaient affreusement laids. « Ses jambes sont laides. Pourquoi ne descend-elle pas sa jupe? » Lorn se dépêchait tant qu'elle pouvait, ses grosses jambes appuyant de toutes leurs forces sur les pédales. « La selle est trop basse pour elle. Elle ne l'a pas remontée depuis que je m'en suis servie. Elle a les genoux sous le menton. » Les impressions désagréables jaillissaient de Brise inconsciemment, sans qu'il lui fût possible de les contrôler. Lorn fut absente pendant une heure. Pendant ce temps, Brise travailla dans le jardin, sarclant les plates-bandes de thym et de persil. Il faisait très chaud et les mauvaises herbes poussaient vite. Brise regardait continuellement vers la maison. Enfin, elle entendit le grelot de la bicyclette et elle vit Lorn la poussant dans le jardin, suant et soufflant, rouge, excitée, ses grosses jambes marchant lourdement sur le petit chemin, la tête penchée, la bouche ouverte. Instinctivement, elle pensa : « Elle marche comme un éléphant. Pourquoi est-ce qu'elle ne peut pas se tenir droite? » Lorn était en désordre, échauffée par la course. « Sa figure est horrible, on dirait de la viande crue. Est-ce qu'elle a été à Lyndhurst dans cet état? » Lorn jeta sa bicyclette contre la pompe, au coin de la maison, entra lourdement, prit son pied dans la marche et buta. « On dirait qu'elle ne sait plus ce qu'elle fait. Elle est complètement abrutie. Ou dans la lune. » Brise continua de sarcler. Lorn ne sortit pas de la maison. Pendant un moment, Brise n'y fit pas attention ; mais une demi-heure passa, puis une heure, il était presque midi. Brise devint de plus en plus énervée, sarclant sauvagement, enfonçant la houe dans la terre molle et sèche, faisant un nuage de poussière. Qu'est-ce que Lorn pouvait bien faire? Pourquoi ne

sortait-elle pas un instant, juste pour dire bonjour? Brise, affamée, se rappela que c'était le tour de Lorn de faire la cuisine. Cela expliquait son absence. Mais elle se sentait en colère malgré tout, en dépit de sa volonté. Elle sarcla jusqu'à ce que ses souliers et ses jambes fussent saupoudrés d'une épaisse couche de poussière, son corps en sueur, son estomac tiraillé par la faim.

A midi et demi, elle lâcha son outil et rentra. En une seconde, plusieurs sensations déplaisantes l'assaillirent : pas d'odeur de cuisine, pas de couvert mis, pas de Lorn. Où diable était-elle? Brise ouvrit la porte violemment, se mit à appeler :

— Lorn! Lorn! Où êtes-vous, à la fin?

Tout de suite Lorn répondit, le plus naturellement du monde :

— Oui? Vous voulez quelque chose?

Paralysée de rage, Brise restait au pied de l'escalier.

— Je croyais que c'était votre tour de faire la cuisine? Qu'est-ce que vous avez bien pu faire? Vous êtes revenue depuis des heures de Lyndhurst.

— Je sais. Montez un instant, j'ai quelque chose à vous dire.

Brise monta jusqu'à la chambre de Lorn. Elle était assise devant sa coiffeuse, dans une nouvelle combinaison-pantalon couleur pêche, en train de se maquiller. Elle avait une serviette éponge sur les épaules et se frottait la figure avec une crème de beauté; puis, quand Brise entra, elle enleva la serviette, s'essuya les mains et ensuite les lèvres, très soigneusement. Ses épaules nues paraissaient lourdes, communes, sans grâce. Brise restait debout sur le seuil, elle voyait la figure de Lorn dans le miroir. Elle ne savait ni quoi dire ni quoi faire. L'émotion, jointe à la crème de beauté, avait rendu la figure de Lorn extrêmement brillante, un peu bouffie : ce n'était plus du tout la figure de Lorn mais celle d'une étrangère obèse.

— Qu'est-ce qui vous prend? dit enfin Brise.

— Il arrive cet après-midi, dit Lorn, par le train de quatre heures.

— Comment le savez-vous? Je croyais que vous deviez télégraphier.

— J'ai téléphoné. J'ai téléphoné à l'hôtel au lieu de télégraphier. Je lui ai parlé.

— C'est pour cela que vous êtes restée si longtemps?

— Pas tout à fait. J'avais des courses à faire.

Elle dévissait un tube de rouge à lèvres. Brise pensa : « Elle ne sait pas le tenir. Elle le tient comme un bâton de sucre d'orge. Qu'est-ce qui lui arrive? » Lorn saisit le bâton de rouge dans ses gros doigts épais et se mit à le frotter sur ses lèvres, dans un va-et-vient maladroit. « Elle s'en sert comme d'une gomme. Elle n'a pas la première idée. Elle ne l'a jamais fait jusqu'à maintenant. » Les lèvres devenaient graisseuses, d'une couleur orange. « Elle a pris un ton faux. Elle se barbouille. Elle est comme une gosse. » Ce perpétuel jaillissement d'impressions était inconscient, presque involontaire. Cela cessa brusquement quand Lorn dit :

— Il a fallu que je commande le taxi.

— Le taxi?

— Il a dit de commander un taxi qui viendra me prendre ici pour aller à la gare et nous ramènera tous les deux. Il a dit qu'il n'aimait pas la marche à pied avec des bagages.

— Il va rester?

— Naturellement, voyons.

Elle examinait ses lèvres devant le miroir, faisant une moue orange; puis elle les rentra, tira les coins, sourit. Les lèvres avaient l'air émaillées, cassantes, comme une peau de serpent. Satisfaite, Lorn prit ce qu'elle croyait être une expression tendre et naturelle. « Elle est effroyable, pensa Brise. C'est pathétique. Elle a des boutons plein la figure. Elle ne peut pas savoir de quoi elle a l'air. » Subitement, ce fut plus fort qu'elle.

— Lorn, laissez-moi vous arranger un peu, dit-elle. Vous en avez mis beaucoup trop.

Elle prit le rouge à lèvres; l'étui était collant et moite, là où Lorn l'avait serré dans ses mains chaudes, et le rouge était déjà ramolli.

— Quelle idée avez-vous eue de prendre de l'orange?

— Il aime ça.

— Ce n'est pas votre couleur.

— Je sais. J'aurais voulu du cerise. Mais il aime la couleur feu. Il l'a toujours aimée.

Brise regardait l'étui. Rouge orange, rouge baiser, c'était comme le symbole d'un espoir chimérique. Elle essuya les

lèvres de Lorn jusqu'à ce qu'elles fussent propres, sauf les petites fissures où l'orange s'était infiltré ; puis elle commença à les peindre délicatement, s'efforçant de leur donner une ligne plus longue, plus fine. Lorn la laissait faire en frissonnant.

L'après-midi, dès que Lorn fut partie dans son taxi pour la gare, il y eut un orage. Il éclata dans l'atmosphère lourde et gluante, avec une pluie violente et soudaine qui étincela contre le vert sombre de la forêt. L'orage chassa Brise dans la maison. Elle y resta tristement assise, guettant le bruit du taxi à travers les brusques éclats du tonnerre et le ruissellement de la pluie. L'air était oppressant et la pluie, dévastant les fleurs, les plantes, couchant l'herbe sur le sol, faisait des ruisseaux à travers le jardin ravagé. Dès le milieu de l'après-midi, le désastre était complet. Tout le charme et la grâce du jardin avaient disparu, ses couleurs éclatantes avaient pâli, et la forêt qui l'entourait n'était plus qu'un sinistre mur de feuillages noirs. Dans son attente solitaire, Brise se rendait compte que rien de pire n'aurait pu arriver : tout avait l'air misérable, sordide, privé de vie.

Le taxi arriva vers trois heures et demie. Brise s'approcha de la fenêtre pour regarder, ayant toujours à l'esprit l'image qu'elle s'était créée d'un homme blond, réservé, d'environ trente ans, aux allures médicales et froides, avec quelque part à l'arrière-plan l'image d'une mère souriante et maigre, comme une sorte de présence invisible. Elle avait attendu cette arrivée avec une affectation d'indifférence arrogante, décidée à se montrer parfaitement détachée, l'idée préconçue qu'elle s'en était faite ayant également développé en elle une haine préconçue. Elle regarda ce qui se passait à la grille du jardin, et reçut un choc terrible. S'abritant avec Lorn sous le parapluie gris, elle voyait s'approcher un homme de plus de cinquante ans. Elle ne pouvait en croire ses yeux. Elle le dévisageait avec stupeur, dans un conflit de sensations pénibles : l'incrédulité, l'ahurissement et même, l'espace d'un instant, une sorte de terreur idiote. L'image qu'elle s'était faite de lui s'évanouit brusquement, comme une lampe qui saute, tandis

qu'au second plan, celle de la mère s'éteignait en tremblotant, clignotant comme une chandelle. Elle n'eut pas le temps de se ressaisir : il était devant elle, maigre, grisonnant, la peau jaunie par le soleil, avec l'air sentencieux d'un professeur légèrement décrépit ; il avait le nez un peu de travers et un perpétuel clignotement dans les yeux qui empêchait Brise de le regarder.

— Ainsi, disait-il, vous êtes Brise Anstey ?

Il avait une voix nasale, méticuleuse, pleine de supériorité. C'était une voix accoutumée à parler par sous-entendus, par allusions. Brise éprouva une méfiance instinctive ; en l'écoutant, elle sentit son antipathie grandir et se fortifier : c'était la seule chose, à ce moment-là, dont elle fût parfaitement sûre.

Ne sachant pas quoi dire, elle dit sottement :

— Je regrette qu'il fasse un temps pareil, cette pluie tropicale.

— Tropicale ? Vraiment ?

Il était très amusé. Extrêmement. Tropicale ? Oh ! très, très drôle. Chère jeune personne, savait-elle au juste le sens du mot tropical ? Il la regardait obliquement, de son air supérieur, avec une exaspérante expression d'amusement et ce ricanement nasal qui lui était habituel, ainsi qu'elle devait le découvrir par la suite. Il se mit à lui expliquer le sens du mot tropical, en la traitant de nouveau de « chère jeune personne ». Elle était furieuse. Elle le dévisageait avec une hostilité non déguisée. Pendant ce temps, Lorn souriait, la bouche ouverte, montrant ses dents blanches contre son ridicule rouge à lèvres. Elle souriait béatement, avec adoration, le sourire stupide d'une femme parfaitement satisfaite et dépourvue de tout sens critique. Elle était au septième ciel. Cela continua pendant le thé. On aurait dit le fonctionnement d'une machine dans lequel Lorn aurait perpétuellement mis des sous pour qu'elle continue à tourner. Cela paraissait incompréhensible à Brise. Cela ne pouvait pas être vrai. Sûrement, c'était une erreur, cela ne durerait pas, chacun se forçait à jouer un rôle pour faire face aux circonstances, voilà tout.

Le docteur pérorait. Aux yeux de Brise, c'était un vieux monsieur. Il choisissait soigneusement ses phrases, cherchant

ses mots, avec la sage lenteur de l'expérience, comme s'il s'agissait perpétuellement de faire un diagnostic.

— Quand j'ai reçu la première communication de — hum — de vos projets, ma chère, j'avais cru comprendre — hum — qu'il s'agissait d'une entreprise — hum — de quelque envergure.

— Je sais que cela n'a pas l'air grand, dit Lorn. Mais essayez de l'exploiter, et vous verrez !

— Mais vous m'aviez parlé — hum — d'une ferme?

— Eh bien?

— Ceci est tout au plus — hum — un jardin.

— Nous l'appelons une ferme. Cela ne pourrait pas être plus grand, d'ailleurs, à cause de la forêt.

— La... la forêt?

Il regarda par la fenêtre, avec une expression de stupeur méprisante, leur petit terrain ravagé par la pluie, barricadé par les arbres, que le ciel bas de l'Angleterre semblait presser encore et diminuer jusqu'à une sorte de navrante petitesse, la petitesse mesquine d'un pays civilisé. Il ne disait rien. Puis il commença à rire. Le rire parut à Brise tout à fait extraordinaire ; c'était un rire en quelque sorte égoïste, incommunicable ; elle sentait qu'il était dirigé contre elles, que c'étaient elles qui en étaient la cause et que pourtant elles ne pouvaient pas le partager. Il rit ainsi tranquillement pendant au moins deux minutes. Puis il répéta : « Forêt, forêt » du ton supérieur d'un homme qui, tout en possédant la science universelle, daigne avoir un peu de pitié pour le reste du monde.

Brise comprenait très bien. Elle avait saisi l'accent, presque le ricanement de pitié : pitié pour elles, pour leur soi-disant ferme, pour les deux pauvres sottes idéalistes d'Anglaises avec leurs prétentions. Sans le dire, il laissait entendre qu'il y avait des existences dont elles ne savaient rien, des forêts auprès desquelles la leur n'était qu'une charmille. Il semblait dire : « Vous croyez peut-être en tout ceci mais est-ce que cela en vaut seulement la peine? Ce n'est pas sérieux. Cela ne veut absolument rien dire. Et maintenant que je suis là, ça ne peut pas durer. » Comme si elle entendait parler quelqu'un d'autre à sa place, Brise dit, avec une franchise brutale :

— Vous êtes revenu bien vite, docteur Bentley.

Il la regarda d'un œil oblique puis il regarda Lorn.

— J'avais des affaires, dit-il, tout en continuant à regarder Lorn par en dessous, d'un air à la fois rusé et amoureux, jusqu'à ce que celle-ci, levant enfin les yeux, lui adressât un sourire plein de confusion et de bonheur.

Leurs yeux se télégraphiaient en silence des secrets qui n'étaient des secrets pour personne.

— Oui, reprit le docteur, j'avais des affaires. Il ne m'appartient pas de dire à quel point — hum — à quel point ces affaires sont — hum — importantes. N'est-ce pas, Lorn?

Le système des regards télégraphiques, une fois institué, se poursuivit. Après le thé, durant l'interminable soirée, le docteur et Lorn, assis dans le petit salon, ne cessèrent pas d'échanger des messages d'adoration quasi enfantine aussitôt que Brise paraissait. Ils parlaient par devinettes, des devinettes fort claires dont ils tenaient essentiellement à faire comprendre le sens à Brise. Ils lui présentaient leur amour sur un plat d'argent, comme un morceau de choix, tout en lui faisant bien comprendre que ce n'était pas pour elle mais qu'elle pouvait l'admirer, et surtout l'envier tout à son aise. Elle répondait par un mutisme complet. Elle ne trouvait rien à dire. Elle attendait en silence qu'il lui fût décemment possible d'aller se coucher.

— *Tempus fugit*, dit enfin le docteur.

— Oui, mais lentement, dit Lorn.

— Tout vient à point à qui sait attendre, dit le docteur.

A huit heures, Brise s'excusa et monta se coucher. Allongée dans son lit, sans dormir, elle écoutait le lent murmure de la pluie d'été s'égouttant le long des branches ; enfin à neuf heures, elle entendit la fermeture des volets, le verrouillement des portes, des pas sur l'escalier, des murmures étouffés, tous les bruits d'une maison qui se prépare au repos. Elle attendit que Lorn vînt lui dire bonsoir comme d'habitude. Elles restaient ainsi chaque soir à bavarder un petit moment, discutant les événements de la journée, se faisant des confidences, ébauchant des projets. Brise chérissait jalousement ces quelques instants. Elle attendit. Rien ne bougeait dans la maison. Puis vers dix heures, une porte s'ouvrit doucement, des pas s'appro-

chèrent et passèrent devant sa chambre. Une autre porte s'ouvrit et se referma. Puis ce fut le silence.

Elle écouta pendant longtemps encore. Il n'y avait plus aucun bruit. La pluie avait cessé et elle entendait le silence, elle le sentait se cristalliser autour d'elle, il devenait quelque chose de solide, de dur, il était coupant comme un couteau qui la retranchait de la vie de Lorn, qui la séparait d'elle complètement, à tout jamais.

Procédant par allusions, par sous-entendus, par des airs de supériorité mais surtout par son perpétuel sourire de pitié narquoise, le docteur déversa tout son mépris sur la petite ferme.

Pendant plus d'une semaine, Lorn, tiraillée entre des émotions contraires, hésita entre l'homme qu'elle aimait et l'idéal d'existence qu'elle avait choisi avec Brise. Se rendant parfaitement compte de ce qui se passait, le docteur dit finalement un beau jour :

— Je suppose que vous vous êtes aperçues toutes les deux, innocentes créatures que vous êtes, que cet endroit est très malsain ? Il ne vous réussit ni à l'une ni à l'autre.

Ceci était un coup ; Brise réagit immédiatement :

— Qui a dit que c'était malsain ?

Le docteur était toujours très patient, ce qui avait le don d'exaspérer Brise encore davantage. Elle détestait sa tranquille supériorité, son assurance pleine de fatuité. Son attitude envers la vie ne comportait pas la possibilité de se mettre en colère. Il présentait une surface polie et froide comme un œuf ; on n'avait pas de prise sur lui. Brise sentait que sa propre colère n'était qu'une petite épingle lilliputienne, incapable d'égratigner seulement la coquille métallique. Elle était dépassée par tout cela. Lorn et cet homme ! Lorn avait cet homme pour amant ! Une autre fois, il lui demanda :

— Est-ce que vous vous sentez bien ?

— Très bien, répondit-elle. Aussi bien que d'habitude.

— Ce qui signifie exactement ?

Il attendait une réponse qui ne vint pas et continua :

— Vous vous sentez fatiguée?

— Non.

— Oppressée?

— Non.

Elle mentait; il le savait et elle sentait qu'il le savait.

— Lorn me dit le contraire, tout à fait le contraire, reprit-il.

— Je ne suis pas Lorn, répliqua-t-elle.

— Lorn me dit que vous êtes sans cesse fatiguées, toutes les deux, et que — hum — vous ne savez pas pourquoi.

— Nous travaillons beaucoup.

— Peut-être. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour expliquer ce... cet... accablement extraordinaire. Il y a trop d'arbres ici... Ils prennent tout l'air respirable.

— C'est votre opinion. Moi, j'aime les arbres.

— Est-ce que je peux prendre votre pouls? dit-il.

Et avant qu'elle ait pu résister, il avait pris sa main, le pouce sur son poignet. Il lui sembla être emprisonnée dans l'étreinte d'un squelette. Il lui sembla que le contact de ces mains lui communiquait l'essence de la nature du docteur : quelque chose de dur, de glacé, qui voyait la vie sous l'aspect d'un perpétuel diagnostic et la nature humaine comme un éternel sujet d'auscultation et d'opération. Il laissa retomber sa main. Elle sentait encore le petit point froid où il avait appuyé son pouce. Elle attendait en silence, pleine de rancune. De quoi se mêlait-il? Pourquoi s'occupait-il d'elle? Elle ne comprenait pas cette odieuse sollicitude et elle n'en voulait pas.

— Vous allez bientôt me dire que j'ai la phtisie galopante.

Pendant une seconde, il ne répondit pas. Ils étaient tous deux dans le petit salon. Lorn cueillait des laitues pour la salade du dîner. La soirée était lourde, sans un souffle d'air.

— Non, dit-il enfin, ce n'est pas cela que vous avez. Voulez-vous vous asseoir?

— Pourquoi?

— Asseyez-vous, s'il vous plaît. Je voudrais simplement vous poser les mêmes questions qu'à Lorn.

— Quelles questions?

— Eh bien! hum!

— Vous allez me demander de coucher avec vous, peut-

être? dit-elle en élevant la voix malgré elle, les mots s'échappant de sa bouche sans qu'il lui fût possible de les retenir. Vous allez me demander de vous attendre pendant sept ans, peut-être? Non, merci! très peu pour moi! non, merci!

Il la regardait en souriant, d'un petit sourire froid, plein de réticence professionnelle, comme un homme habitué à de pareils éclats de mauvaise humeur. Il ne disait rien. Elle attendait, les dents serrées, se rendant compte qu'elle pensait profondément ce qu'elle venait de dire, et regrettant pourtant de l'avoir dit. Elle était partagée entre la colère et l'embarras. A cet instant, Lorn entra, portant les laitues déjà couvertes de rosée.

— Allo, vous deux! Vous vous disputez?

— Oui! dit Brise, sérieusement.

— Oh! Brise!

— Il s'est permis de me tâter le pouls mais cela n'est pas encore assez.

Sa colère montait de nouveau, lui enflammant le visage.

— Il ne s'est pas contenté d'arriver ici et de vous embobiner. Cela ne lui suffit pas : il veut prouver maintenant que l'endroit est malsain, pour m'en faire partir.

— Brise! Brise! Taisez-vous! Je ne veux pas vous entendre dire cela!

— C'est vrai. Il a saboté notre existence.

— Vous ne pouvez pas le dire! Je ne veux pas que vous le disiez!

— Est-ce que ce n'est pas vrai? Avant qu'il ne débarque ici comme un collégien amoureux, nous étions parfaitement heureuses. La ferme était tout pour nous. Vous savez bien que c'est vrai. Nous fondions tous nos espoirs là-dessus. Nous nous étions arrangées pour avoir la visite de la secrétaire. Maintenant, il arrive comme un fou, et plus rien n'existe.

— Vous voulez dire que vous n'existez plus.

— Moi ou la ferme, qu'importe? Quelle différence cela fait-il? Il essaye de vous faire croire que l'endroit est malsain. Ou bien il veut que vous renonciez à moi ou bien il veut que je renonce à la ferme. C'est entendu, j'y renonce.

— Oh Brise! Je vous en prie! Pas maintenant!

— Je renonce à la ferme, je vous dis! Vous n'avez plus

besoin de moi ! Pourquoi resterais-je ? Je vais m'en aller immédiatement, avant que je puisse changer d'avis.

Subitement, elle regarda Lorn, puis le docteur. Il souriait, de son éternel sourire plein d'ironie, et dans le léger ricanement, dans la condescendance méprisante de l'attitude, elle sentait qu'il se moquait non seulement d'elle mais surtout de sa colère, de son idéal, de ce qu'il y avait de plus précieux dans la tendresse de son cœur. Subitement, sa rage bouillonna, déborda avec une violence qu'il lui fut impossible de contrôler. Elle traversa la pièce, alla droit à lui et le gifla en pleine figure. Il ne broncha pas. Le sourire restait figé, comme un symbole immuable de tout son caractère. Hors d'elle, sentant les larmes la gagner, elle lutta contre un terrible désir de le frapper de nouveau ; mais subitement sa rage, le sourire de l'homme, son besoin de le détruire, plus rien n'eut aucune raison d'être. Elle se sentit envahie par une faiblesse totale. Elle eut juste la force de dire :

— Je m'en irai demain matin ! Il n'y a pas place ici pour nous trois.

Lorn voulut parler mais Brise s'enfuit en courant hors de la pièce. Elle pleurait déjà. Au moment où elle claqua la porte, elle perçut le petit ricanement condescendant du docteur. Allongée dans son lit, elle sanglota d'angoisse et de soulagement. Elle attendait la venue de Lorn, s'accrochant à l'espoir d'une réconciliation possible. Il devait être à peu près huit heures et elle attendit plus de deux heures, jusqu'à la nuit complète, avant d'entendre du bruit dans la maison. Il y eut des allées et venues, puis plus rien. Elle restait allongée sans bouger, incapable de dormir. Elle voyait Lorn, elle sentait de nouveau sa rassurante présence, maternelle et douce. Elle en était déchirée. L'image de Lorn se baignant dans la forêt lui revint comme une vision, et de nouveau elle fut tout à coup traversée par la singulière douleur qu'elle avait ressentie en la voyant debout dans l'eau.

Alors, pour la première fois, elle comprit ce qu'elle ressentait, ce qu'elle avait désiré sans le savoir, ce qu'elle avait si peur de perdre. Elle s'assit sur son lit. Elle ne pleurait plus, elle se sentait épuisée. Elle comprenait clairement la nature du sentiment qu'elle éprouvait pour Lorn et cette révélation

la remplissait de terreur, comme si on lui avait dit subitement qu'elle était incurablement malade. Simultanément, elle comprit la raison du sourire du docteur, ce sourire à la fois entendu et distant.

— Non, ce n'est pas ce que vous avez.

Il avait compris. Il savait. Inconsciemment, elle avait dû sentir qu'il savait. Mais malgré tout, sa rage contre lui persistait. Il avait si bien renversé l'idéal qu'elle s'était créé, tous leurs espoirs de réussite, anéanti leur association d'affaires, la pauvre petite ferme devenue maintenant si ridicule. Il avait pris Lorn mais, à un certain point de vue, il l'avait détruite.

Elle resta ainsi très longtemps. Elle espérait la venue de Lorn. Elle voulait, pour la première fois consciemment, que Lorn la prît dans ses bras avec la même tendresse que celle qu'elle ressentait. Quelque chose pourtant lui disait qu'une tendresse de cette nature appartient aux sentiments qui ne sont jamais mentionnés.

A une heure du matin, elle se leva, alluma sa bougie et fit sa valise. Allant à la fenêtre pour la fermer, elle sentit le grand souffle de la forêt, humide, profonde, gonflée par l'été, l'odeur de toute une partie de sa vie. Un instant, elle resta debout, contemplant la terre tranquille et sombre du petit jardin, la masse plus sombre encore des arbres. La nuit était mortellement calme. Suspendue autour de la jeune fille, immense, impalpable, elle était pleine d'une intolérable qualité d'angoisse et d'attente ; sa vie lui parut toute petite et sans importance.

Elle ferma la fenêtre. Elle se sentit de nouveau rejetée dans l'univers étroit de ses médiocres préoccupations, cet univers où, l'instant auparavant, tout lui avait semblé terminé, mais où, en réalité, elle se rendait compte que tout était en train de commencer. Elle savait que l'avenir, quel qu'il fût, était entre ses mains.

H. E. BATES

TRADUCTION DE JACQUELINE DE NERVO

COMMENT FUT NÉGOCIÉ LE PACTE GERMANO-SOVIÉTIQUE

M. W.-G. Krivitsky a été, de 1935 à 1937, le chef de l'espionnage militaire soviétique en Europe occidentale. En octobre 1937, pour des raisons que nous verrons, il a rompu avec son Gouvernement. Réfugié aux Etats-Unis, il vient d'y publier, chez l'éditeur Harper de New-York : *In Stalin's Secret Service*, un volume de souvenirs qui jette de surprenantes lumières sur les dessous de la politique stalinienne.

En présence de ces livres de « confessions » — qui paraissent actuellement en si grand nombre — la première question que l'on se pose c'est, évidemment, celle de leur authenticité. Pour en décider, on peut parfois se fier à sa propre impression. Il y a dans le ton de certains ouvrages un accent de vérité qui ne trompe pas. Mais enfin, l'instinct est faillible et, par ailleurs, ses données ont une valeur toute subjective. Dans le cas qui nous occupe, nous avons une caution meilleure. Après avoir rompu avec Moscou, M. Krivitsky entra en relations, à Paris, avec M. Boris Souvarine, qui n'est pas un inconnu pour le public français. Il bénéficia, d'autre part, de la protection de la police française à laquelle il dut d'échapper, sur notre sol, à deux tentatives d'assassinat.

La thèse de M. Krivitsky nous surprend moins aujourd'hui, six mois après la conclusion du pacte germano-soviétique, qu'elle n'a dû stupéfier les hommes politiques et journalistes d'Occident auxquels il l'a exposée pour la première fois. Krivitsky soutient

que Staline résolut de s'entendre avec Hitler dès l'arrivée de celui-ci au pouvoir. Trotsky qui ne porte pas, certes, l'actuel maître du Kremlin dans son cœur, lui reconnaît cependant une vertu : la volonté, une volonté de fer égale, dit-il, à celle de Lénine. L'entente avec l'Allemagne était déjà un axiome de la diplomatie bolcheviste en 1922, l'année du traité de Rapallo, alors que Staline sortait à peine de l'ombre. Il reprit cette politique à son compte quand il devint dictateur. Et il ne devait cesser de la poursuivre avec cette ténacité que ses pires ennemis lui reconnaissent.

« S'il y a jamais eu un germanophile au Kremlin, c'est Staline », assure M. Krivitsky.

L'avènement du nazisme, avec le violent coup de barre qu'il semblait devoir impliquer dans la politique du Reich, ne parut pas à Staline une raison suffisante de modifier sa politique. Il ne voulait voir, dans les insultes grossières que les nazis proféraient à l'égard des bolcheviks et des marxistes, qu'une tactique pour se hisser au pouvoir. En lisant Krivitsky, on peut d'ailleurs se demander si Staline a jamais cru au communisme. En tout cas, bien loin de voir dans les nazis des ennemis, comme nos excellents antifascistes l'ont cru de si bonne foi, il résolut, encore un coup, de s'entendre avec eux dès qu'il les eut vus s'installer au Gouvernement. Mais c'est, paraît-il, le massacre du 30 juin 1934, la fameuse Saint-Barthélemy hitlérienne qui l'ancra dans sa résolution. La froide férocité avec laquelle Hitler s'était débarrassé de ses opposants les plus dangereux aurait produit sur lui une énorme impression :

« Voilà un dictateur ! » se serait-il exclamé.

Il comprit aussi que Hitler avait consolidé son autorité pour de nombreuses années. Se concilier ses bonnes grâces lui apparaissait plus nécessaire que jamais.

Car telle est, d'après notre auteur, la réalité des faits. C'est Staline qui a esquissé les premières avances, qui, selon son expression, a « courtisé » Hitler, tandis que le maître du IIIe Reich, conscient du coup fatal qu'une liaison aussi contre nature pouvait porter à sa propagande, se refusait avec hauteur. Se refusait, sans jamais cependant rompre les ponts. L'on comprend, maintenant, d'où lui venait cette insolente assurance qui lui a permis d'accumuler, en politique internationale, de si stu-

péfiants succès. Aux nigauds, sa propagande vantait la surnaturelle sûreté de son pas de somnanbule. La vérité était plus simple. Il cachait dans sa manche une carte qui ne devait rien aux mystérieuses forces de l'au-delà. Son incompréhensible confiance, il la puisait dans la certitude qu'il avait de pouvoir, en cas de nécessité extrême, abattre l'atout de l'alliance russe. Une alliance qui se ferait quand il le voudrait. N'était-ce pas l'autre partie qui la sollicitait ?

« Toute la politique internationale de Staline, au cours des six dernières années, n'a été qu'une série de manœuvres destinées à le placer en posture favorable pour traiter avec Hitler », affirme M. Krivitsky.

Et il ne se contente pas d'affirmer. Il prouve.

***

Le 28 décembre 1933, onze mois après l'arrivée au pouvoir des nazis, Molotov, déjà Président du Conseil des Commissaires du Peuple, prenant la parole au Congrès des Soviets, s'applique à souligner la constance de la politique bolcheviste à l'égard de l'Allemagne. Cette politique n'a pas été modifiée par le changement de régime survenu dans ce pays :

« Nous avons toujours entretenu avec l'Allemagne des relations plus étroites qu'avec aucun autre Etat... L'Union soviétique ne voit, pour sa part, aucune raison de changer sa politique à l'égard de l'Allemagne. »

La veille, Litvinov, Commissaire aux Affaires étrangères, s'adressant au même Congrès, avait déjà rappelé aux ingrats Allemands toute la peine que les Soviets s'étaient donnée pour les aider à « briser les chaînes de Versailles ». Lui aussi avait exprimé le désir de l'Union soviétique d'entretenir avec l'Allemagne nazie les meilleurs rapports.

« Nous n'avons, en ce qui nous concerne — s'était-il écrié — aucune visée d'expansion, ni à l'Est ni à l'Ouest. Nous aimerions obtenir la même assurance de la part de l'Allemagne. »

Mais Hitler reste muet. Alors, c'est Staline en personne qui prend la parole. Le 26 janvier 1934, devant le dix-septième

Congrès du Parti communiste, il tend à son tour la main au Führer :

« Certes, — assure-t-il — le régime fasciste instauré maintenant en Allemagne n'a rien pour nous enthousiasmer. Mais ce n'est pas le fascisme qui est ici en cause. Est-ce que le régime fasciste nous a empêchés d'entretenir avec l'Italie de bonnes relations ? »

Cette nouvelle avance resta lettre morte. Constatant son insuccès, inquiété aussi par une haine politique si persistante, Staline résolut de s'y prendre plus habilement. Et c'est alors qu'il conçut le plan machiavélique d'un prétendu rapprochement avec les démocraties occidentales, rapprochement qui n'a jamais eu d'autre but, nous certifie M. Krivitsky, que de fléchir la résistance de Hitler.

Au début du printemps 1934, parurent, publiés simultanément dans la *Pravda* et les *Izvestia*, reproduits dans le monde entier et commentés avec animation par les chancelleries, des articles de Radek, le premier journaliste soviétique. Articles qui avaient manifestement pour but de préparer l'opinion russe à un rapprochement avec les « nations capitalistes occidentales », les mêmes que l'on vouait, la veille encore, aux gémonies. Or Krivitsky voyait alors fréquemment Radek au siège du Comité central du Parti communiste. Il savait que le journaliste était constamment appelé auprès de Staline, souvent plusieurs fois par jour, et qu'il n'y avait pas un mot de ses articles que le « patron » n'eût pesé avec lui. Comme Krivitsky lui exprimait un jour son étonnement, touchant la nouvelle orientation de la politique des Soviets, Radek s'était déchaîné :

« Seuls des fous — s'était-il écrié — peuvent imaginer que nous romprons jamais avec l'Allemagne. Ce que j'écris est une chose, les réalités sont autre chose. Seuls des idiots peuvent penser que les Soviets renonceront à s'entendre avec les nazis, parce que ceux-ci massacrent les communistes et les socialistes et qu'ils ont jeté Thaelmann en prison. Mes articles ne sont qu'une manœuvre. C'est de la grande politique. Staline n'a pas la moindre intention de rompre avec l'Allemagne. Au contraire il cherche à rapprocher celle-ci de Moscou. »

— Mais, objecteront les sceptiques, tout cela c'est votre M. Krivitsky qui l'affirme, qu'est-ce qui prouve qu'il dise vrai ?

Veut-on lire plus attentivement les articles de Radek ? En voici un, paru dans les *Izvestia* du 15 juillet 1934. Le porte-parole de Staline commence par agiter, au nez des Allemands, l'épouvantail d'une entente des Soviets avec « les puissances de Versailles ». Mais comment termine-t-il son « papier » ? *Desinit in piscem !* Sa diatribe s'achève sur ces mots qui sont le fidèle reflet de la pensée exprimée par son maître six mois plus tôt :

« Il n'y a aucune raison pour que l'Allemagne fasciste et la Russie soviétique ne puissent s'entendre, d'autant plus que l'Union soviétique et l'Italie fasciste sont de bonnes amies. »

Hélas ! Menaces et avances laissaient Hitler également insensible. Le 23 juin, Litvinov, retour d'une première tournée en Europe occidentale et de passage à Berlin, s'était entretenu avec Neurath. Il lui avait laissé entendre que les Soviets pourraient bien s'allier avec les démocraties occidentales, si le Führer continuait de faire grise mine. Neurath, brutalement, lui avait répliqué que l'Allemagne ne pouvait signer le pacte de l'Est médité par les Russes et que, plutôt que d'y consentir, elle préférait risquer l'encerclement.

De plus en plus ému par tant d'obstination, Staline renvoie Litvinov à Genève. Le 5 décembre 1934 est signé, entre le commissaire soviétique et M. Pierre Laval, l'accord préliminaire à la conclusion d'un pacte d'assistance mutuelle entre la France et la Russie.

Cette fois, Hitler marque le coup. Au printemps de 1935, pendant que MM. Anthony Eden, Pierre Laval et Edouard Benès se trouvent en visite à Moscou, la Reichsbank accorde au Gouvernement soviétique un emprunt à long terme de deux cents millions de marks-or. Staline jubile. Peu de temps après, dans une séance du Politbureau, on lit une note confidentielle d'un des principaux agents soviétiques à Berlin. Il y est expliqué que toutes les tentatives pour arriver à un accord avec l'Allemagne sont vouées à l'échec « parce que le principal obstacle à un tel accord, c'est Hitler lui-même ». Mais la confiance de Staline n'est pas ébranlée pour cela.

« Comment voulez-vous — s'écrie-t-il — que Hitler nous fasse la guerre, après nous avoir consenti des emprunts si importants ? »

***

En septembre 1935, M. Krivitsky est nommé Chef, pour l'Europe occidentale, du Service de Renseignements de l'armée rouge, et il quitte Moscou pour la Hollande. A peine a-t-il pris possession de son poste qu'il reçoit, d'un de ses agents de Berlin, une nouvelle bouleversante. Des négociations, menées dans le plus grand secret, se poursuivent entre l'attaché militaire japonais à Berlin, le général Oshima et M. de Ribbentrop, alors ministre « officieux » des Affaires étrangères du Reich.

Krivitsky réussit à se procurer non seulement le code secret dont se sert le général Oshima pour communiquer avec son Gouvernement mais, au fur et à mesure, les rapports qu'il envoie à celui-ci pour le tenir au courant de la marche des négociations. Lorsque, le 25 novembre 1936, le pacte soi-disant anti-komintern est signé à Berlin, Staline sait parfaitement à quoi s'en tenir sur son contenu réel. Il sait que les deux paragraphes anodins du texte rendu public cachent un accord qui tend à encercler la Russie. Berlin et Tokio s'engagent à n'entreprendre aucune action, aussi bien en Europe que dans le Pacifique, sans s'être au préalable consultés. (Nous comprenons mieux, maintenant, la fureur des Japonais à l'annonce de la signature du pacte germano-soviétique.)

Le rôle joué par Krivitsky dans l'affaire des négociations secrètes germano-japonaises rehaussa considérablement son prestige aux yeux de ses chefs. Il fut même question de lui décerner l'Ordre de Lénine.

Comment réagit Staline au rapprochement de Tokio avec Berlin ? Il poursuit sa double manœuvre. D'un côté, il resserre ses liens avec nous et nous presse de transformer le pacte d'assistance mutuelle en alliance. Il signe avec la Tchécoslovaquie un pacte d'assistance mutuelle. Il intensifie la campagne des Fronts populaires. Il feint de joindre les rangs des partisans de la sécurité collective dont son mandataire Litvinov ne se montre pas le moins bruyant défenseur. Il intervient en Espagne, heureux de se maintenir en contact, par cette politique, avec Paris et Londres.

Mais d'un autre côté il poursuit, avec une obstination qu'aucun échec ne décourage, ses tentatives de rapprochement avec Hitler. Au lendemain même de la signature du pacte anti-komintern, il donne l'ordre à son émissaire personnel, David Kandelaki, attaché commercial à Berlin, de tâter le terrain en dehors des cercles diplomatiques : à tout prix, il faut arriver à un accord avec Hitler. En avril 1937, Kandelaki rentre à Moscou où il est aussitôt reçu par Staline. Le Machiavel du Kremlin croit être au bout de ses peines. Son agent est chargé de lui remettre un projet de pacte avec le Gouvernement nazi. Retenons bien cette date : avril 1937.

Cependant, l'espoir de Staline sera déçu cette fois encore. C'est que Hitler n'est pas un négociateur commode et, pour songer à s'allier avec lui, il faut avoir tué père et mère. Staline devra renoncer à aider les républicains espagnols. Il y consent avec d'autant moins de scrupule que l'affaire espagnole n'a jamais été pour lui qu'une manœuvre de haute politique. Le 3 mars 1938, sont exécutés Rykov, Boukharine, Krestinsky, qui figurent parmi les pères de la Révolution russe mais que Hitler déteste. Le 12 mars, le Führer annexe l'Autriche sans que Moscou esquisse la moindre protestation. En septembre, c'est Munich et l'occupation des territoires sudètes. Certes, Litvinov a proposé d'aider Prague mais en posant comme condition à ce concours l'approbation de la S.D.N. Chose curieuse, souligne notre auteur, pendant toute cette fatidique année 1938, Staline n'a pas fait une seule déclaration publique.

1939 verra enfin le couronnement de ses tenaces efforts. Le 12 janvier, en présence de tout le corps diplomatique, Hitler s'entretient familièrement avec le nouvel ambassadeur des Soviets. Le geste a tout le retentissement qu'on en espérait. Une semaine plus tard, paraît, dans le *News Chronicle* de Londres, une « note » qui fait allusion à un éventuel rapprochement de l'Allemagne et des Soviets. La note est reproduite *sans commentaire* par l'officieuse *Pravda.*

Le 10 mars, sortant d'un long silence, Staline révèle enfin au monde stupéfait son opinion sur des événements aussi considérables que l'annexion de l'Autriche et l'occupation des territoires sudètes. Pas un mot de reproche à l'adresse de Hitler. En revanche, il accuse les démocraties « d'empoisonner l'atmo-

sphère et de chercher à provoquer un conflit entre l'Allemagne et la Russie soviétique, conflit auquel il ne voit, quant à lui, aucune raison ».

Cinq jours après ce discours, Hilter faisait occuper Prague par ses troupes. Nous savons aujourd'hui qu'à ce moment-là, les tractations entre les compères nazi et bolchevik avaient pris un tour décisif, cependant que Moscou amusait la galerie avec la farce énorme des négociations anglo-franco-russes. Le 23 août, Hitler, pressé par son état-major qui lui demande, s'il compte attaquer la Pologne cette année-là, de le faire sans délai décide de jeter bas le masque. L'accord germano-soviétique est signé au Kremlin. La rapidité de sa conclusion n'a plus de quoi nous surprendre. Dans l'idée de Staline, il y avait six ans que les négociations duraient.

Nous savons aussi, par la lecture du *Livre Bleu* anglais, que l'attaque contre la Pologne était sans doute prévue pour ce même 23 août. Si Hitler attendit une semaine, c'est avec l'espoir qu' « assommées » par le coup du pacte germano-soviétique les démocraties ne réagiraient pas. Mais voilà ! Krivitsky, nous l'avons dit, se trouvait en France lorsqu'il rompit avec Moscou. Il s'adressa à M. Dormoy, alors ministre de l'Intérieur du Cabinet Léon Blum, pour obtenir une « carte d'identité » et la protection de notre police. Elles lui furent toutes deux accordées. Il est probable qu'il a, dès lors, informé nos cercles dirigeants de la duplicité de Staline. De sorte que la signature du pacte germano-soviétique n'a pas dû surprendre les Gouvernements de Paris et de Londres autant que les opinions publiques l'ont supposé.

***

Ces révélations sur les antécédents du pacte germano-soviétique ne sont pas les seules que nous apporte M. Krivitsky. Son livre abonde en renseignements inédits sur le Komintern, simple instrument aux mains de Moscou qui s'en sert, ici encore, au seul bénéfice des intérêts soviétiques, au mépris de toute soi-disant solidarité ouvrière (nous le savions, mais il est

intéressant de l'entendre réaffirmer par quelqu'un qui fut longtemps dans le secret des dieux) ; sur l'organisation de la Guépéou ; sur les dix millions de dollars de fausse monnaie fabriqués, de 1928 à 1932, par les services de Staline pour les besoins du premier plan quinquennal ; sur les fameux procès de Moscou ; sur l'exécution des chefs de l'armée rouge, etc.

A l'intervention soviétique en Espagne, notre auteur consacre tout un chapitre. Il mériterait une analyse approfondie. En intervenant en Espagne, Staline ne songeait qu'à servir sa politique. Il savait l'importance que le bastion ibérique, qui commande l'entrée de la Méditerranée, a pour l'Angleterre et pour nous. S'il réussissait à mettre la main sur ce pays en y installant un régime communiste, c'est-à-dire contrôlé par lui, il pouvait espérer obtenir notre alliance. Il lui serait alors loisible soit d'accepter celle-ci, soit de s'en servir comme d'un objet de marchandage pour réaliser ce rapprochement germano-soviétique qui restait l'objet de ses rêves les plus chers.

Mais l'intervention devait se faire, officiellement, en dehors du Gouvernement soviétique. On a cru que « l'homme de Moscou », en Espagne, était le fameux général Kléber, commandant la Brigade Internationale. Krivitsky nous révèle que Kléber n'était là que pour la façade, pour la « publicité ». Le véritable « homme de Moscou », c'était le général Berzine dont le nom ne fut jamais alors prononcé en public et dont l'activité était connue, dans le Gouvernement espagnol, tout au plus de cinq ou six hauts personnages. Attaché, avec un état-major personnel, au général Miaja, il dirigea longtemps les opérations. L'armée soviétique envoya peut-être 2 000 hommes en Espagne : pour la plupart des officiers, des techniciens, des aviateurs. Ils vivaient complètement à l'écart, étroitement surveillés par la Guépéou. Aucun soldat rouge ne figura jamais dans les rangs de la Brigade Internationale.

C'est contre argent comptant que Staline accepta d'aider les républicains espagnols : contre le bel or de la Banque d'Espagne, envoyé en Russie par Odessa et transporté à Moscou dans le plus grand secret. Krivitsky s'est laissé dire, par un de ses collègues qui avait participé à ce transport, qu'avec les caissettes de métal précieux on aurait pu paver toute l'immense place Rouge. Il y en avait pour plus de cent millions de dollars, un demi-milliard

peut-être. L'encaisse-or de la Banque d'Espagne était, au début de la guerre, de 700 millions de dollars.

Mais Staline ne se contenta point de procurer des armes aux républicains espagnols. Il eut soin qu'elles ne fussent distribuées qu'à ceux qui étaient disposés à soutenir sa politique. Or l'Espagne s'était toujours montrée obstinément anticommuniste. Le parti communiste y comptait à peine 3 000 membres. Après cinq années d'existence, la République espagnole refusait encore de reconnaître le gouvernement des Soviets.

La Catalogne se distinguait par son antistalinisme. D'où cette extraordinaire aventure, que nous conte Krivitsky, d'un cargo norvégien chargé de cinquante avions à destination de l'Espagne républicaine. Les appareils étaient la propriété du gouvernement de Madrid qui les avait payés *cash* 20 000 dollars pièce. Mais leur achat et leur transport n'avait pu être effectué que grâce à l'intervention des agents secrets de Staline (dans le cas particulier : Krivitsky lui-même). Moscou ordonna au cargo de débarquer son chargement à Alicante. Or Alicante était bloqué par la marine nationaliste. Le capitaine mit le cap sur Barcelone. L'agent russe à bord, intervenant, lui interdit de livrer les avions dans ce port. Ils auraient été attribués à l'armée catalane qui aurait pu, grâce à eux, remporter des succès militaires. Ces succès auraient augmenté le prestige du gouvernement antistalinien de Barcelone, et c'est ce que Staline ne voulait pas. Rebroussant chemin, le navire essaya de nouveau de gagner Alicante ; ce fut encore une fois sans succès. Il erra ainsi, au large des côtes espagnoles, et, de guerre lasse, vint se réfugier à Marseille. Plus tard, il devait réussir tout de même à forcer le blocus d'Alicante. Mais jusqu'à ce qu'il y fût parvenu, les Espagnols avaient attendu leurs avions.

Après les premiers succès, remportés grâce aux armes fournies par les Soviets, la Guépéou prit pied en Espagne et ne tarda pas à y agir comme en pays conquis. Elle emprisonna ou massacra tout ce qui manifestait la moindre opposition à Staline, notamment de nombreux volontaires de la Brigade Internationale. Elle sema sciemment la discorde, par l'action d'agents provocateurs étrangers, au milieu des Catalans. Elle provoqua ainsi, dans les rangs des républicains, une scission profonde qui devait précipiter leur défaite. Dès la fin de 1937, Staline, pour faciliter son

rapprochement avec Hitler, décidait de se désintéresser de l'affaire espagnole. Il retirait progressivement, dans le courant de l'année 1938, son appui aux républicains. Il lui revint, cependant, quelque chose de l'aventure : un monceau d'or.

***

Dans son livre, Krivitsky, en passant, nous apporte aussi la preuve que le général russe Eugène Miller, *kidnappé* à Paris en septembre 1937, le fut bien par la Guépéou. Quelques mois auparavant Moscou, dans une note « ultra-confidentielle », le prévenait qu'on avait besoin, pour une mission délicate mais qui n'était pas autrement spécifiée, de deux hommes absolument sûrs. Ces hommes devaient parler l'allemand à la perfection et avoir l'allure assez militaire pour pouvoir jouer le rôle d'officiers de la Reichswehr en civil. Krivitsky avait trouvé ce qu'il fallait parmi ses agents d'Allemagne. Mais il y avait eu contre-ordre et les hommes n'avaient pas été convoqués. On se souvient que le général Miller, dans une lettre à l'adresse de son aide-de-camp, écrivait :

« J'ai rendez-vous à midi trente, aujourd'hui, avec le général Skobline, au coin des rues Jasmin et Raffet. Il doit me faire rencontrer deux officiers allemands, un attaché militaire d'un pays voisin, le colonel Strohmann[1], et M. Werner, attaché à l'Ambassade de Paris... »

En lisant ce texte dans les journaux parisiens, Krivitsky ne put retenir un sursaut : dans les prétendus officiers, il avait reconnu ses deux agents. Skobline, nous dit-il, était un agent triple, au service, à la fois, de la Guépéou, de la Gestapo et des Russes blancs. Il avait déjà trempé en 1930, paraît-il, dans le rapt du général Koutiepov.

C'est à la suite de l'exécution, en juin 1937, des chefs de l'armée rouge que Krivitsky résolut de rompre avec Staline. Lui-même avait servi longtemps dans cette armée avant de passer au service des renseignements. Il connaissait intimement ces

1. *Strohmann*, en allemand, signifie « homme de paille ». Si le choix de ce nom a été voulu, on appréciera le macabre de cet humour d'argousins.

maréchaux et généraux, il était convaincu de leur innocence[1]. Cependant, il hésitait à faire le pas décisif. La nouvelle de l'assassinat d'Ignace Reiss emporta ses dernières hésitations. On se souvient de cette mystérieuse affaire qui fit alors grand bruit. Reiss était le meilleur ami de Krivitsky. Celui-ci l'avait vu, pour la dernière fois, à Paris, au mois de juillet. Reiss, qui faisait également partie du Service secret soviétique, lui avait exprimé son dégoût de la politique sanguinaire menée par Staline. Il avait adressé au Comité central du parti une lettre où il s'exprimait sans fard sur ce sujet ; il avait aussi renvoyé la décoration de l'ordre du Drapeau rouge dont il était titulaire, déclarant qu'il considérait comme un déshonneur de la porter en même temps que les bourreaux des meilleurs représentants de la classe ouvrière. Le 5 septembre, la police lausannoise ramassait, au bord d'une route de banlieue, le corps d'Ignace Reiss troué de balles de mitraillette.

Cette fois Krivitsky avait compris. Bientôt il se rendait compte qu'il était devenu lui-même suspect aux agents parisiens de la Guépéou. On le suivait. On connaissait son intimité avec Reiss et il avait commis la faute de nier qu'il eût reçu une lettre de lui après que Reiss avait rompu avec Moscou. Un moment, Krivitsky se demanda s'il ne rentrerait pas tout de même en Russie, bien qu'il sût, comme il l'avouait à sa femme, qu'il allait à une mort certaine. Mais il se dit qu'il se devait de vivre pour aider au triomphe de la vérité. Le 6 octobre, au lieu de prendre le train pour Le Havre, où l'attendait le bateau soviétique *Jdanov* en partance pour Léningrad, il montait dans un taxi qui le conduisait à Dijon. De là, il gagnait Marseille et une sûre retraite sur la Riviera.

Le sort était jeté. Désormais, il devenait un hors-la-loi, désigné aux balles des assassins à gages. Car, nous dit-il, Staline ne permet pas à ceux qui ont été une fois à son service de le quitter.

De son livre, il nous semble qu'on puisse tirer, en tout cas, la conclusion suivante : Le pacte anglo-franco-soviétique n'a pas été conclu, parce qu'il ne pouvait pas l'être. Staline n'y a jamais sérieusement songé.

ARMAND PIERHAL

1. Du point de vue communiste, s'entend.

FINANCES FRANÇAISES DE GUERRE

Les formes qu'a revêtues la guerre sur le front occidental ont déconcerté une grande partie de l'opinion. Cela n'a aucune importance dans la mesure où il s'agit de constater que la Grande-Bretagne et la France, n'ayant jamais eu une intention agressive, n'avaient évidemment pas à prendre l'initiative des gestes déclenchant des cataclysmes redoutables. Mais cet étonnement aurait par contre de l'importance s'il correspondait à une certaine lenteur de notre pays à s'adapter au genre de guerre qu'il est amené à faire. Il n'en est rien, fort heureusement ; l'exemple des mesures financières qui ont été prises chez nous montre de la façon la plus éclatante que notre Gouvernement conduit les opérations sur ce terrain avec une vigueur et un réalisme réconfortants.

Sous le couvert de la « guerre totale » ont couru les idées les plus fausses. Cela est naturel puisque nous empruntions à notre adversaire un vocable inventé par lui et correspondant dans son esprit à une volonté avouée d'agression.

La guerre totale ne signifie en rien que tous les Français doivent être soldats. On pourrait dire, au contraire, que c'est presque aux antipodes de la forme déjà ancienne de la levée

en masse que se situe la notion de la guerre totale. Ce dernier terme signifie en effet que, dans le conflit actuel, il n'est pas un Français de quelque âge et de quelque situation que ce soit, et encore qu'il n'est pas une richesse française, et même qu'il n'est pas une force française, qui ne doivent être intégralement et strictement au service du pays en vue de la victoire. L'idée nouvelle à faire pénétrer dans le cœur et dans l'esprit de chaque Français est donc que, si tous les individus ne doivent pas avoir les armes à la main, par contre ils ont tous une fonction de guerre qui consiste à orienter leur activité professionnelle sous l'aspect particulier qu'exige d'eux l'état de guerre. Le secret de la force de résistance présentée par l'économie allemande, pourtant ravagée et divisée, réside essentiellement dans cette polarisation de toutes les énergies d'un peuple qui, au lieu de prendre pour but sa satisfaction personnelle, accepte sauvagement de se soumettre à une discipline le ramenant à un niveau incroyablement bas de bien-être matériel. Le peuple pour qui la *Schadenfreude* est vraiment une joie trouve dans cette ivresse de despotisme destructeur une compensation, étrange et malheureusement réelle, aux privations insensées qu'il endure.

Depuis septembre 1939, nous assistons à une véritable épreuve de forces, bien qu'elle ne se manifeste pas par des hécatombes quotidiennes. De même que la valeur d'une monnaie tient largement au stock d'or qui l'appuie, et sans que les lingots aient même besoin de sortir des caves de l'Institut d'émission, de même l'épreuve des forces se traduit sur le vaste échiquier du monde par la conscience plus ou moins précise que chacun a de la puissance de son adversaire sur tel ou tel terrain.

S'il n'est pas tout à fait exact de dire qu'il y a une guerre financière ou une guerre économique comme il y a une guerre militaire, on peut dire que, dans le terrible duel que nous livrons, toutes nos forces sont engagées : sur les terrains économiques, financiers, moraux, sociaux ou politiques se dessine chaque jour une ligne de feu qui, malheureusement, ne peut pas se matérialiser sur une carte mais qui, en réalité, situe exactement les positions respectives des adversaires, enregistrant dans l'univers de cette quatrième dimension

chaque victoire, chaque résistance ou chaque défaillance. Il faudrait un étrange aveuglement pour trouver que le heurt des Alliés et de l'Allemagne est statique, alors que derrière le voile d'une tranquille apparence se déchaînent ou s'arc-boutent les passions les plus exaspérées.

Une fois que cette situation a été profondément ressentie et pleinement comprise, tout le programme de la guerre que chacun de nous doit mener s'inscrit spontanément avec une étonnante facilité.

Il est certain que la guerre militaire se fait aujourd'hui avec du matériel plus encore qu'avec des hommes. Il est plus incontestable encore que notre intérêt est qu'il en soit ainsi parce que la France est pauvre en hommes et surtout parce qu'elle est économe de ce bien suprême qu'est la vie française. Alliés à l'empire britannique et appuyés sur la puissance de production américaine que la liberté des mers nous permet d'utiliser, il est de notre devoir de faire une guerre payée avec les richesses des deux empires associés, alors que les deux tyrannies qui régentent le centre et l'est de l'Europe imaginent sans répugnance les massacres sanglants auxquels ils conduisent leurs hordes.

La conduite financière de la France en guerre s'inspire donc essentiellement de la volonté de payer une guerre que la nature même des choses doit rendre matériellement chère, pour qu'elle soit humainement bon marché.

On s'est demandé quelquefois comment il était possible de payer une guerre dont le coût devait être à lui seul de l'ordre de la richesse nationale toute entière. Ce qui nous étonne personnellement le plus, c'est que les économistes qui se livrent à de telles comparaisons oublient les conclusions que leurs aînés avaient faussement tirées des mêmes prémisses, il y a vingt ans, en annonçant que la guerre ne pouvait être que courte. Ce que nous croyons être la vérité, ou du moins ce qui en approche le plus, tient en deux constatations : d'une part, la puissance de production d'un pays scientifiquement outillé est susceptible d'accroissement considérable ; d'autre part, le niveau élevé auquel s'était établi le genre de vie de l'Europe lui rend physiquement possible un abaissement considérable. Le véritable problème économique — et, à travers lui, finan-

cier — est donc plutôt d'évaluer la capacité de restriction qu'une nation peut manifester et la volonté plus ou moins précise qu'elle a d'affecter à sa défense nationale toutes les jouissances de temps de paix dont elle accepte de se priver.

Il a été fait un certain bruit autour du plan financier de Mr Keynes. Il est assez piquant de trouver dans son étude *Paying for the War* un exposé dont l'originalité est essentiellement de soumettre à l'esprit de système et à la forme dogmatique des idées que nous exprimons et que nous appliquons en France par pur pragmatisme. Ce phénomène d'osmose entre le cartésianisme français et l'opportunisme britannique, en aboutissant à la codification par Mr Keynes de la coutume française, est l'hommage le plus inattendu qui se puisse rendre à la collaboration amicale de nos deux mentalités.

Si l'on peut différer sur les noms à donner au problème soulevé, et même sur la façon d'appliquer les méthodes proposées, nous constatons par contre l'unanimité sur le problème à résoudre et la solution à lui donner.

Depuis le mois de septembre, la France est avertie quotidiennement par son Gouvernement qu'elle doit produire plus et consommer moins. Suivant que l'on est plus ou moins enclin à l'aspect matériel ou à l'aspect moral de la guerre, on s'arrête à cette formule ou on la colorie d'un sens nouveau, en annonçant au pays que sa règle de vie doit être le surmenage et la privation.

L'accroissement de la production suppose une organisation et une volonté auxquelles les méthodes financières n'ont que peu de part. Les efforts faits pour encourager l'exportation, le souci de la fiscalité de ne pas tarir l'esprit d'entreprise ou d'invention, tels sont à peu près les seuls moyens financiers dont nous disposions pour appuyer l'effort technique de ceux dont toute l'intelligence s'applique à amplifier l'effort économique de la France et à surexciter en particulier ses armements.

Où, au contraire, les procédés financiers deviennent dominants, c'est lorsqu'il s'agit de restreindre la consommation.

L'opinion ne semble pas encore avoir compris, peut-être parce qu'on ne le lui a pas assez dit, que le rationnement, indirect par l'impôt et direct par les cartes, tient beaucoup

moins à la rareté des produits en question qu'à la volonté systématique de réduire la consommation des Français pris individuellement.

La France se charge en effet de consommer en bloc, c'est-à-dire pour sa défense nationale et par l'intermédiaire de l'armée, des quantités considérables de produits. La co-existence d'une demande privée maintenue ou accrue, et d'une demande publique démesurée, entraînerait une hausse des prix que l'État a le devoir d'empêcher. Le programme de la guerre économique sera infiniment mieux compris lorsque chaque civil saura que, s'il doit consommer deux morceaux de sucre au lieu de trois, c'est parce que l'État, du fait de la guerre, se charge de consommer à sa place le troisième morceau ; s'il doit consommer dix litres d'essence au lieu de quinze, c'est parce qu'au moment où ce Français, qui peut-être maugrée, monte dans sa voiture, un autre Français qui, lui, défend le pays, met de l'essence dans son avion ou dans son tank.

Les restrictions ont donc pour premier objet de rendre libres pour la consommation publique — c'est-à-dire pour la défense des intérêts du pays — des produits que, jusqu'à présent, la facilité de vie nous permettait de consacrer aux seules jouissances égoïstes de la paix.

Cela n'est d'ailleurs pas assez dire.

Les restrictions ont pour second objet de créer une marge entre la puissance d'achat d'un Français et ses achats effectifs. Beaucoup n'ont pas saisi la nécessité de l'épargne ; ils semblent croire qu'on leur demande de prendre sur leur superflu ce qu'il leur est possible de consacrer, comme ils le faisaient avant la guerre, à la constitution ou à l'accroissement de leur patrimoine ; et les temps trop durs font que beaucoup s'étonnent qu'on les encourage à faire un geste qui leur semble matériellement impossible. En réalité, il en est tout autrement.

Cet intervalle créé entre le total des salaires ou des revenus encaissés par un Français et les dépenses qu'il a le droit moral de faire pendant la guerre, correspond aux dépenses que le Français doit lui-même payer pour assurer sa sécurité.

Poursuivant l'image que nous venons d'esquisser, il faut qu'à chaque geste égoïste, ou plus exactement qu'à chaque

geste personnel d'un Français, corresponde le geste collectif qu'il fait par l'intermédiaire de l'État. L'homme qui monte dans un taxi a quelque part un double qui, au même moment, monte dans un tank. L'homme qui prend son café du matin a quelque part un double qui en fait autant pour entretenir des forces consacrées à la défense du pays. L'état de guerre doit donc se matérialiser par la hantise d'une sorte de dédoublement dans nos dépenses, parce que l'intérêt national, que beaucoup négligeaient plus ou moins en temps de paix, est devenu, aujourd'hui, impérieux en même temps que dominant.

Ce n'est pas un symbole, mais une réalité, que l'on exprime en disant que celui qui disposait de 100 avant la guerre et qui consommait 100 doit, aujourd'hui, ne consommer personnellement que 60, parce que la sauvagerie de ses voisins déchaînés l'oblige à consacrer 40 aux dépenses de guerre.

Cette affectation du produit individuel des restrictions au financement des dépenses de guerre, tel est, en effet, le troisième aspect, presque uniquement financier, de notre politique.

Toutes les dépenses militaires sont payées par les souscriptions aux bons du Trésor (dont la circulation totale a été fixée en temps de paix) et par les souscriptions aux bons d'Armement. Techniquement, le premier flot de souscriptions devait être obtenu, et l'a été, par l'utilisation des disponibilités monétaires en excédent du pays. Le reflux énorme de capitaux dans les tout derniers mois a amené une abondance d'argent qui s'est traduite par les excédents de dépôts dans les Caisses d'épargne, l'augmentation des dépôts bancaires, et la hausse de la Bourse, autant de phénomènes favorables et réconfortants.

L'accroissement de la circulation monétaire a été lui-même une conséquence de cet afflux, beaucoup de détenteurs de capitaux tenant à leur conserver une forme immédiatement liquide pour faire face à toutes les éventualités de la crise internationale. L'augmentation de la circulation a été constituée par des billets de 5 000 francs et de 1 000 francs, ceux qui se prêtent le mieux à la thésaurisation.

Une juste appréciation de nos forces et l'absence de tout moratoire exercèrent vite les plus favorables réactions sur le marché monétaire, où les taux sont restés très bas et les

souscriptions devenues vite abondantes. C'est un fait que l'élévation des avances de la Banque de France à l'État, pour permettre à celui-ci de couvrir une partie de ses dépenses exceptionnelles, ne s'est pas traduite de façon sensible par une élévation de la circulation. C'est donc que les souscriptions aux bons d'Armement permettent d'annuler les billets antérieurement émis, puisque la création de ceux remis à l'État sous forme d'avances n'augmente pas le total de la circulation. Le circuit monétaire a fonctionné dans des conditions extrêmement satisfaisantes. Grâce à lui, les dépenses de guerre deviennent précisément la mesure de la capacité de prêt dont jouit le pays. C'est le Trésor qui, en déversant sur le pays la masse d'argent correspondant aux innombrables fournitures de services et de matériel qu'il exige, crée les disponibilités qu'une discipline volontaire, et d'autant plus admirable, rapporte à ce dernier sous forme de souscriptions de bons.

Mais il faut faire mieux encore. Au circuit monétaire de paix doit succéder un circuit monétaire de guerre, dans lequel la consommation privée sache faire place à la consommation publique. Cela veut dire que la restriction de consommation n'est pas par elle-même suffisante et qu'elle doit être complétée par le prêt à l'État des sommes non dépensées.

La guerre doit payer la guerre. La sécurité s'achète comme tout autre bien. Jamais la comparaison des dépenses militaires et des primes d'assurance n'a été plus justifiée qu'aujourd'hui. Par les ravages exercés par l'Allemagne en Autriche, en Tchécoslovaquie et en Pologne, par la honteuse agression des Russes contre la Finlande et le dépècement commencé des Pays baltes, par les transferts de populations traitées comme des troupeaux sans gîte, sans ressource, nous connaissons le cataclysme qui menace tous les hommes dès l'instant qu'ils ont pour voisins des fanatiques du parjure et de l'oppression. Nous devons payer le maintien de notre liberté et de notre bien-être, comme nous payons chaque agrément dont nous jouissons.

Les dépenses militaires sont, pour la France, ce qu'est le prix d'un paratonnerre pour le propriétaire d'une maison. Non seulement on n'imagine pas que des frais de cet ordre

soient négligés mais ils ont le pas sur tous les autres car c'est d'eux que dépend le maintien de la vie. Il faut d'abord vivre avant de philosopher.

Notre position dans l'espace comme notre position dans le temps veulent que le Français de 1940 remette à des temps meilleurs tout ce qui fait la douceur de la vie et reporte jusqu'au lendemain de la victoire la jouissance de fruits qu'on veut lui arracher.

L'effort financier que représente la souscription de dizaines de milliards de bons d'Armement traduit ce vaste report de dépenses auquel notre pays a compris qu'il devait se soumettre. Billet par billet, il paie aujourd'hui la condition à remplir pour qu'il puisse demain reprendre le cours de sa vie et poursuivre une civilisation séculaire, désireuse de s'épanouir à l'abri des crimes, fussent-ils politiques.

Il ne reste plus à notre pays que d'avoir le dessein de ce qu'il fait. Par un sens aigu des réalités et une sorte d'instinct profond, il est précisément en train d'organiser ce qu'un esprit volontaire aurait difficilement imaginé et qu'il n'aurait peut-être pas osé nous proposer.

Tous les linéaments d'une politique économique et financière rigoureuse se sont déjà liés. A nous d'en avoir pleinement conscience. Chacun de nous doit comprendre et répéter qu'en l'état actuel des choses chaque minute de guerre en plus ou chaque franc de dépenses militaires en plus, c'est, à coup sûr, une goutte de sang français répandue en moins.

ED. GISCARD D'ESTAING

LA GUERRE EN EUROPE

L'OFFENSIVE DE PAIX ET LA FINLANDE

Les négociations russo-finlandaises et le traité, conclu le 12 mars, à Moscou, mettant fin aux hostilités qui se sont développées pendant trois mois et demi en Finlande ; l'enquête faite par M. Sumner Welles, secrétaire d'État adjoint des États-Unis, sur les conditions actuelles en Europe ; les démarches précipitées de M. von Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères du Reich, à Rome, où il a conféré pendant deux jours avec M. Mussolini et le comte Ciano et où il a été reçu en audience par le pape Pie XII et le cardinal secrétaire d'État du Saint-Siège ; enfin, l'entrevue Mussolini-Hitler, telles furent les manifestations les plus caractéristiques de l'activité diplomatique au seuil de ce printemps 1940 où l'Allemagne va devoir abattre son jeu, se résoudre à déclencher une grande offensive militaire annoncée depuis tant de semaines si ces suprêmes manœuvres en vue d'une offensive brusquée de paix ne donnent pas les résultats escomptés à Berlin. Tous les moyens de la propagande hitlérienne ont été mis en œuvre pour essayer de créer chez les neutres, grands et petits, un « climat » favorable à une solution de compromis assurant au Reich le bénéfice substantiel de ses coups de force répétés. La pression la plus brutale et l'astuce le plus perfide, les procédés d'intimidation qui sont dans la manière du chantage allemand érigé en système diplomatique, les promesses les plus téméraires, et que d'avance on sait ne pas devoir être tenues, la spéculation effrontée sur la peur et l'angoisse des faibles, sur les rivalités des forts, sur le désir des

neutres de ne pas être entraînés dans la guerre, même si, par là, doivent être sacrifiés leurs intérêts les plus évidents — comme ce fut le cas pour les Scandinaves en face de la tragédie finlandaise — tout cela a joué à la fois de manière à produire sur une partie de l'opinion internationale insuffisamment avertie et trop sensible à la « guerre des nerfs » une impression de force irrésistible et de glissement continu vers la paix allemande.

Le jeu est connu et il n'y a pas à s'en émouvoir. Exception faite de la « liquidation » du conflit russo-finlandais, en apparence au profit de la Russie soviétique, mais, en réalité, sur le plan de la guerre européenne, principalement au bénéfice du Reich, quels résultats M. Hitler a-t-il obtenus ? En dépit de toutes les interprétations tendancieuses de la presse fasciste et de la presse nationale-socialiste, M. Sumner Welles s'est retranché jusqu'au bout dans la plus complète réserve que lui imposait la mission de pure information personnelle qui lui avait été confiée par le président Roosevelt. Il a fait entendre à plusieurs reprises qu'il n'avait pas de médiation à offrir ni de propositions à formuler dans les quatre grandes capitales où il a pris contact avec les hommes d'État responsables des principales puissances. Le seul geste quelque peu significatif du secrétaire d'État adjoint américain a été la remise à M. Paul Reynaud du mémoire sur la politique économique envisagée par les États-Unis pour l'après-guerre, politique qui s'inspire des principes sur lesquels reposent les accords franco-britanniques et qui ont la portée d'une réaction très nette contre toute autarcie, contre tout système totalitaire. Aussi, M. Paul Reynaud a-t-il pu marquer à l'envoyé de M. Roosevelt le complet accord du gouvernement de la République française en ce qui concerne les grandes lignes de cette doctrine de Washington. Les constatations que M. Sumner Welles a pu faire à Rome, à Berlin, à Londres et à Paris le mettent à même de présenter à M. Roosevelt un rapport précisant tous les aspects de la situation actuelle en Europe, de manière à permettre au président des États-Unis de discerner les possibilités qui existent pour l'avenir immédiat du point de vue moral, politique et économique comme du point de vue militaire.

Les conclusions à dégager de l'enquête de M. Sumner Welles détermineront-elles M. Franklin Roosevelt à tenter effectivement

quelque chose en faveur d'une médiation, à suggérer une formule de compromis, ou à encourager toute initiative que d'autres pourraient prendre dans ce sens ? Rien, à l'heure où j'écris, n'autorise à le penser. Pour autant qu'on le sache, la position connue du président des États-Unis ne s'est pas modifiée, et aucun rapprochement ne semble possible entre les conditions de la paix allemande telles qu'elles ont été définies par M. Hitler et les conditions de la paix juste et durable, fondée sur le respect de l'indépendance des peuples et de la loi internationale, que le président des États-Unis n'a cessé de recommander dans ses discours et ses messages. Il n'en est pas moins vrai que M. von Ribbentrop a joué audacieusement la carte de la paix de compromis en faisant le voyage de Rome. Là encore, par souci du succès de la manœuvre, le secret a été bien gardé. Pourtant, il est apparu que le ministre des Affaires étrangères du Reich, — il s'était fait accompagner par de nombreux fonctionnaires allemands en vue de la mise au point de certaines questions techniques, mais il ne semble pas que leurs services aient été requis, — a entrepris ses démarches dans la Ville Eternelle d'abord pour essayer de raffermir l'axe Rome-Berlin, qui paraissait avoir perdu quelque peu de sa valeur politique depuis que lui fut superposé l'axe Berlin-Moscou, et de déterminer l'Italie à prendre plus nettement position qu'elle ne l'a fait jusqu'ici en vue des développements de la crise européenne ; ensuite, pour essayer de persuader M. Mussolini que l'heure était venue pour lui de prendre l'initiative d'une médiation, par laquelle la puissance fasciste s'assurerait des chances d'obtenir d'importants avantages ; enfin, pour tenter de rapprocher Rome de Moscou, en dépit du fait que l'anti-bolchevisme demeure le principal argument de la politique italienne.

Il ne fait point de doute que le principal objet des démarches de M. von Ribbentrop ait été d'obtenir du Pape que celui-ci consente à appuyer de toute son autorité morale l'initiative de paix qui serait prise soit par l'Allemagne directement soit par une puissance amie du Reich, laquelle ne pourrait être que l'Italie. Seule la suite des événements nous fixera sur les résultats de cette audacieuse démarche. On n'ignore pas que le Duce ambitionne de jouer un rôle de médiateur réservant à son pays la possibilité d'être présent à la Conférence de la paix, tout en

n'ayant pas eu à intervenir dans la guerre. Pourtant, M. Mussolini a trop le sens de la finesse politique pour ne pas se rendre compte qu'un échec compromettrait singulièrement son autorité personnelle et le prestige de son régime ; qu'il ne peut jouer une partie aussi délicate que s'il est assuré d'avance de l'appui politique du président Roosevelt et de l'appui moral du chef de l'Église catholique, apostolique et romaine. Or, rien ne permet d'affirmer jusqu'à présent, — même si les vues qui furent exposées à M. Sumner Welles à Berlin ont été rectifiées et mises au point par le Duce après les entretiens de celui-ci avec M. von Ribbentrop, — qu'il se découvre des perspectives favorables pour une paix juste et honnête. Surtout, rien n'autorise à penser qu'après les deux heures de conversation que le ministre allemand eut au Vatican avec Pie XII et le cardinal Maglione le Saint-Père ait été convaincu qu'une paix allemande puisse se concilier avec la paix véritable, inspirée du plus sincère esprit chrétien, telle qu'elle a été définie par le Souverain Pontife dans l'allocution qu'il prononça la veille de Noël devant le Collège des cardinaux. Rien ne permet de supposer, enfin, que le chef de l'Église puisse se résoudre à sacrifier les populations catholiques d'Autriche, de Tchécoslovaquie et de Pologne, si odieusement traitées par les Allemands, à l'influence du néopaganisme germanique et à la doctrine monstrueuse de « l'espace vital » des peuples forts au détriment des petites nations. Le Duce n'en a pas moins voulu courir sa chance et son entrevue avec M. Hitler, le 18 mars, devait avoir pour objet, pense-t-on, la recherche en commun par les deux dictateurs d'une base de discussion utile, suffisamment large, du moins en apparence, pour permettre à la manœuvre de paix de se produire sans se heurter tout de suite à l'obstacle des premières exigences allemandes et dont rien ne prouve qu'elles seraient sincèrement abandonnées.

Le communiqué publié à l'issue de l'entrevue du Brenner était singulièrement laconique. Il annonçait simplement que M. Mussolini et M. Hitler avaient procédé à un examen de la situation générale. Il est difficile pourtant de croire que tout se soit borné entre les deux dictateurs à un traditionnel et banal tour d'horizon. La manœuvre de paix, le rapprochement italo-russe, la politique à pratiquer de concert par Berlin, Moscou et Rome dans la région danubienne, les Balkans et le Proche-Orient ont

certainement tenu une grande place dans l'entretien Mussolini-Hitler. Mais le secret a été bien gardé et, seuls, les actes des gouvernements de Berlin et de Rome nous fixeront sur la nature et la portée des décisions qui ont pu être prises.

Il est vrai que dans certains pays neutres, où l'on souhaite la paix à tout prix par crainte d'être entraîné dans une guerre dont l'enjeu est pourtant la liberté de l'Europe entière, on invoque l'argument d'un fait nouveau qui s'est produit entre le moment où M. Sumner Welles a débarqué à Naples et le moment où il est reparti pour les États-Unis. Ce fait nouveau est celui de la paix de capitulation imposée à la noble et héroïque Finlande, laquelle n'a pas été vaincue par les armes. En vérité, il n'y a rien là qui puisse justifier une tentative de médiation sur le plan européen, une paix de compromis qui impliquerait la défaite de la cause pour la défense de laquelle la France et l'Angleterre ont pris les armes. Au contraire, ce fait nouveau renforce singulièrement toutes les raisons qui commandent aux Alliés de poursuivre la guerre jusqu'à ce que la politique de violence, de conquête et de domination soit définitivement bannie de la vie internationale. Après l'Autriche, la Tchécoslovaquie et la Pologne, la Finlande est victime, elle aussi, de l'affreuse doctrine selon laquelle la force prime le droit et qui prétend interdire toute indépendance dans la dignité aux petites nations qui ne veulent pas se plier à l'idéologie nazie ou bolcheviste.

C'est l'Allemagne qui a précipité le lamentable dénouement de la tragédie finlandaise. C'est elle qui a constamment mené le jeu dans la coulisse sous le couvert d'une fiction de neutralité qui n'a trompé personne. Associée de la Russie soviétique, en réalité partenaire et complice de celle-ci, elle a usé des pires moyens de pression directe et indirecte pour contraindre, par l'influence des États scandinaves, principalement de la Suède, dont les responsabilités morales sont lourdes devant l'Histoire, le gouvernement d'Helsinki à envisager l'éventualité d'un compromis qui, une fois les contacts établis à Moscou, a pris tout de suite le caractère d'une formule de capitulation. En présence du texte

du traité du 12 mars mettant fin aux hostilités russo-finlandaises, le monde a été frappé de stupeur. Rarement un peuple vaincu par les armes a été trompé si odieusement — et le peuple finlandais, lui, n'a pas été vaincu, car c'est lui qui a infligé jusqu'au bout à l'armée rouge des revers sanglants dont le prestige militaire de la Russie soviétique ne se relèvera pas de sitôt. Jamais dans l'Histoire, la politique de la peur n'a conduit des nations qui n'avaient cessé de proclamer que leur sort était inéluctablement lié à celui de la Finlande à une telle abdication morale, à un tel abandon d'un peuple frère symbolisant aux yeux du monde entier l'esprit de liberté et toutes les valeurs spirituelles qui constituent le fondement essentiel de notre civilisation.

Comment la Suède a-t-elle pu se résoudre à servir d'intermédiaire pour saisir la Finlande des propositions russes, alors que le gouvernement britannique avait refusé le 22 février de transmettre celles-ci à Helsinki parce qu'il considérait qu'elles laissaient la Finlande « sans défense et sans espoir » ? Comment la Finlande n'a-t-elle pas fait appel à la France et à l'Angleterre, alors qu'elle était informée que les deux grandes démocraties occidentales étaient prêtes à intervenir en sa faveur avec tous leurs moyens disponibles et qu'elles avaient déjà pris toutes les dispositions nécessaires à cet effet ? Les déclarations faites à la Chambre des Communes par M. Chamberlain et au Palais-Bourbon par M. Daladier ont projeté la pleine clarté sur ce point capital. D'autre part, les explications fournies publiquement par M. Tanner, ministre des Affaires étrangères de Finlande, et l'émouvant ordre du jour du maréchal Mannerheim à l'armée finlandaise ont apporté des précisions qui fixent définitivement les choses.

Il ressort des déclarations de M. Tanner que les pays scandinaves, auxquels, pour des raisons géographiques, il eût été facile d'envoyer des troupes à la Finlande, ont estimé ne pouvoir le faire, en étant empêchés par leur stricte neutralité. Le ministre finlandais a confirmé que la France et l'Angleterre étaient prêtes à envoyer un corps expéditionnaire si la Finlande le demandait, que cette question avait été soigneusement examinée par le haut commandement finlandais, lequel estimait que l'envoi d'une telle force devait être efficace, mais qu'il fut reconnu que, la route de la mer Baltique étant fermée et celle par Petsamo étant longue

et difficile, la seule voie d'accès possible était le passage à travers la Suède et la Norvège. « A plusieurs reprises, a dit M. Tanner, la Finlande s'est adressée aux gouvernements de ces deux pays pour obtenir le libre passage des troupes alliées. La même demande a été faite par les gouvernements alliés, mais le passage a été sévèrement interdit par les deux puissances en question. Cette interdiction formelle a empêché l'aide alliée et notre pays était donc livré à lui-même pour mener seul le combat contre un puissant adversaire. Ce n'est pas notre faute si les pays démocratiques n'ont pas pu ou voulu nous aider dans ce combat inégal. » Et le maréchal Mannerheim, dans son ordre du jour, y insista à son tour : « L'aide précieuse promise par les puissances occidentales, a-t-il dit, n'a pu être réalisée, nos voisins occidentaux, soucieux de leur propre sort, n'ayant pas permis aux troupes des puissances alliées de traverser leurs territoires. »

M. Chamberlain s'en est expliqué à la Chambre des Communes avec la plus entière franchise, exposant que la France et l'Angleterre ont satisfait à toutes les demandes formulées par la Finlande. Vers la mi-janvier, le maréchal Mannerheim déclarait ne pas avoir besoin de secours en hommes, pouvant tenir jusqu'au dégel avec ses propres forces, mais qu'il désirait 30 000 hommes de renfort pour le mois de mai. Dès le début de mars, un corps expéditionnaire franco-britannique de 100 000 hommes était prêt à partir. La Norvège et la Suède s'opposèrent à son passage par leurs territoires et la Finlande s'abstint dès lors de faire appel aux deux grandes démocraties occidentales.

Voilà pourquoi la Finlande, sans avoir été vaincue, mais abandonnée par la communauté scandinave et réduite à ses seules forces, a dû signer le traité de Moscou du 12 mars par lequel elle s'est vue contrainte de céder à la Russie soviétique tout l'isthme de Carélie, y compris Viborg, les rives occidentale et septentrionale du lac Ladoga, les principales îles du golfe de Finlande, une partie des presqu'îles des Pêcheurs et de Sredni, ainsi que d'accorder à la Russie la prise à bail pour une période de trente ans du port et du territoire de Hangoe. La Finlande a dû s'engager à ne pas entretenir de navires de guerre ni de forces aériennes dans les eaux du Nord-Atlantique. Elle conserve Petsamo, mais avec un droit de libre transit pour les Russes

vers la Norvège. L'Union Soviétique aura la faculté de construire une voie ferrée, surtout d'intérêt stratégique, en direction de la Suède, et, en vertu de l'article 3 du traité, la Finlande se voit interdire de conclure aucune alliance et de participer à aucune coalition. En fait, la République finlandaise est démantelée ; sa ligne de défense naturelle est détruite ; elle est entraînée par la force des choses vers le contrôle politique et économique de l'impérialisme germano-russe ; elle vivra désormais sous la menace permanente de la contagion bolcheviste du fait de l'établissement du régime soviétique dans les territoires cédés.

Il est d'une amère ironie qu'au lendemain même de la signature d'un tel traité on ait pu se trouver en présence d'un projet d'alliance finno-suédo-norvégien. Les événements n'ont que trop démontré, hélas ! que la solidarité scandinave n'est qu'une formule vide de substance politique. Une alliance militaire des États nordiques eût pu sauver la Finlande, et son existence eût sans doute suffi à empêcher l'agression russe. La Suède et la Norvège n'ont voulu conclure à aucun moment un tel accord, sous prétexte que toute alliance militaire était incompatible avec leur politique de stricte neutralité. Comment cette doctrine de la neutralité quand même et malgré tout pourrait-elle s'accorder maintenant avec une entente militaire n'ayant plus guère d'objet, au surplus, et qui, les positions de sécurité de la Finlande ayant été dangereusement réduites, ne pourrait jouer efficacement dans des circonstances déterminées ? Le traité du 12 mars interdisant à la Finlande de conclure une alliance quelconque, Moscou, en autorisant spécialement un accord militaire finno-suédo-norvégien considérerait donc que celui-ci n'aurait à jouer en aucun cas contre la Russie ou contre le bloc germano-russe. Quel serait donc l'objet d'une telle alliance nordique? Contre quelles éventualités serait prise une telle précaution ? On est en droit de se poser ces questions quand on sait de quels moyens de pression use le Reich hitlérien lorsque ses intérêts le commandent, et comment il abuse sans scrupule de l'intimidation et de la menace pour contraindre les petites nations à servir sa politique d'hégémonie.

ROLAND DE MARÈS

SELMA LAGERLÖF

Il n'y a pas longtemps que la *Revue de Paris* publiait un fragment du *Journal d'enfant* de Selma Lagerlöf, le grand écrivain suédois qui vient de mourir à quatre-vingt-trois ans. Dans ce simple carnet d'une jeune fille apparaissaient déjà cette imagination féerique, ces étonnantes dispositions à l'état de rêveur éveillé qui devaient conférer une si naturelle puissance poétique à tout l'œuvre de Selma Lagerlöf.

Comme il est simple et émouvant ce cahier enfantin ! Comme tous les êtres y ont trouvé leur exacte place ! A quatorze ans on voit déjà se manifester dans leur plénitude les véritables dons de l'artiste, capable de vous faire partager d'emblée ses émotions. Nul besoin, quand on lit Selma Lagerlöf, d'avoir déjà feuilleté maintes pages ; quelques lignes suffisent et le miracle est accompli : vous venez de passer dans un monde pur et chaleureux où tous les gestes humains ont une sereine ampleur, toutes les paroles une résonance profonde. Un monde blanc et net où les vraies perspectives sont rétablies, où les humbles sont les pairs des rois, où la douleur n'est pas ignorée, mais semble se dissoudre dans l'infini bonheur de goûter la beauté.

« *A Morbacka, il n'y a pas de chagrin.* » Telle était la dernière phrase du *Cahier d'Enfant*. Morbacka, c'était le domaine des parents de Selma, ce domaine auquel elle resta toujours attachée, qu'il fallut vendre à la mort de son père et qu'elle devait réussir à racheter bien des années plus tard, après des années de travail et d'effort. Morbacka c'était la maison enchantée de

l'enfance, et l'on pouvait prévoir que, hors de ses murs, la jeune fille trouverait moins de raisons d'optimisme. Mais il y avait dans son cœur cette disposition religieuse qui peut rendre splendide ce que d'autres croient misérable et, dans son esprit, cette imagination mythique, ce sens du mystère qui libèrent la vie de ses plus lourdes charges. Ces dons valaient mieux qu'un héritage plus tangible ; ils assurèrent à Selma Lagerlöf une vie paisible et magnifique et illuminèrent son œuvre.

Le premier grand livre de Selma Lagerlöf, *La Légende de Gösta Berling*, est la véritable grande saga suédoise du XIXe siècle. Roman dont l'action est censée se situer vers 1820, mais nous apparaît plutôt logée hors du temps comme les contes d'Andersen dont Selma Lagerlöf fut une grande lectrice. Ce qu'il y a de plus frappant d'abord dans ce roman fantastique où le diable, des « cavaliers » de style médiéval et une grande propriétaire de forges mélangent leur vie avec beaucoup de naturel, c'est le mouvement. On ne sait quoi d'endiablé, de joyeux, d'enivrant, qui est la meilleure évocation littéraire de la vitesse. Gösta Berling, c'est une espèce de chevauchée fantastique poursuivie au milieu d'une terre qui paraît un royaume de légende, mais qui n'est en somme que la Suède d'hier. L'impétuosité épique de l'œuvre apparaît doublement surprenante si l'on songe qu'elle a été conçue par une petite institutrice qui menait une vie solitaire et effacée dans une ville de province — et que cette même femme allait par la suite centrer d'autres livres sur un « état » d'immobilité contemplative, tout proche de celui que devait connaître Katherine Mansfield.

Sur quelle terre intellectuelle a pu naître une pareille œuvre ? Selma Lagerlöf l'a dit elle-même au banquet qui lui fut offert pour son prix Nobel en 1909 (son discours est devenu la préface du *Livre des Légendes*). Ses maîtres ont été Runeberg, Andersen, les chanteurs vagabonds qui erraient dans le Vermland au temps de sa jeunesse « *et les vieilles conteuses qui demeurent dans de petites cabanes grises au bord de la forêt* ». Il y a dans Gösta Berling, en effet, une fraîcheur de traditions populaires, une épaisseur humaine de folklore.

Qui est ce Gösta Berling ? Un superbe garçon, qui serait resté pasteur s'il avait moins aimé la boisson, mais à qui l'on a dû retirer son ministère. Il a voulu se suicider. Mais la comman-

dante d'Ekeby l'a recueilli et il est devenu le chef de sa bande de « cavaliers », un ramassis de coquins, de héros et de poètes chargés de la distraire. Bien mauvaise compagnie, mais il y a tant de pureté chez l'auteur que bals, amours, fêtes, orgies même, tout semble pur dans ce monde impur — et surtout Gösta — don Juan chrétien et sentimental, « le plus fort et le plus faible des hommes », destiné à finir ses jours sous les traits d'un mari édifiant. Étrange héros qui enlève les femmes pour le compte des autres, mais, sans le vouloir, se fait aimer à leur place, rend folles des « comtesses » et veut épouser par humilité une vendeuse de balais. Auprès de lui apparaissent des jeunes filles qui se fiancent à des morts par repentir et des chasseurs intrépides qui tuent des ours avec des balles d'argent. Ainsi pénétrons-nous par moment en pleine féerie, — les vagues chantent et la Mort parle — sans quitter jamais cependant tout à fait le sol de Suède, ses nobles, ses paysans, ses forgerons.

Autant de contradictions qu'annule avec la sûreté du génie l'impeccable main de Selma Lagerlöf. Ce monde lui appartient. Il a ses vérités que personne ne songe à mettre en doute, non plus qu'on ne s'étonne de voir ces aventures de mauvais garçons se dérouler dans une atmosphère de paganisme scandinave où fleurit la foi chrétienne. C'est ainsi. Ce don Juan du Nord, séduisant comme un chevalier et un héros de conte de fées, cueille dix mille baisers sans cesser d'être sincère, fait souffrir cent femmes sans cesser d'être pitoyable. Son épopée a les couleurs fraîches de la chasteté. Toute sensualité, si l'on veut, n'en est pas exclue, mais c'est une sensualité d'esprit, une sensualité d'amour pur — touchante comme un chant de Tristan — dont nous ne nous chargerons pas de donner la recette.

Il existe, au reste, une certaine manière de toucher le réel qui le spiritualise — et le porte aux limites mêmes de l'irréel. Ce n'est pas un bal, tel que le concevaient les écrivains naturalistes — on en conviendra — qui peut commencer par une invocation de ce genre : « *O belles du temps jadis ! Parler de vous, c'est parler du ciel : vous étiez toute beauté, toute clarté, toujours jeunes, toujours séduisantes et tendres comme les yeux d'une mère qui regarde son enfant. Souples comme de jeunes écureuils, vous vous pendiez au cou des hommes. Jamais votre voix ne tremblait de colère, jamais votre front ne se plissait, votre douce*

main ne devenait jamais dure ni rugueuse. O douces Saintes, vos images ornaient l'autel des foyers ! On vous offrait de l'encens et des prières ; l'amour par vous opérait ses miracles et la poésie ceignait vos fronts de lumière. O belles du temps jadis ! Voici comment une de vous donna son amour à Gösta Berling... »

Sur ce ton le récit est tout proche de l'incantation — et il est un peu grisant comme elle. Par son imagination comme par son style, Selma Lagerlöf ne cessait d'insuffler le merveilleux dans la vie familière. Elle devait même y réussir un jour — le cas est particulièrement rare — sur commande : *le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson,* la célèbre équipée de ce petit garçon qui, réduit par un mauvais génie à la taille d'un tomte, accomplit une fantastique randonnée au-dessus de la Suède avec un troupeau d'oies sauvages — lui fut commandé par le gouvernement suédois en 1909. Il s'agissait de fournir un bon livre de lecture aux enfants du pays. Heureux petits Suédois qui peuvent aujourd'hui commencer d'apprendre leur géographie et leur histoire en se laissant entraîner eux aussi dans l'impétueuse bande de Akka de Kebnekaise, la plus sage et la plus audacieuse des oies du monde ! Pour connaître l'œuvre de Charles XI, il suffit aujourd'hui à ces écoliers fortunés d'écouter les discours que prononça sa statue de bronze au moment où elle dut renoncer à poursuivre l'espiègle Nils au travers des rues de Karskrona « un soir de clair de lune ». Et lorsqu'ils veulent évoquer la structure de l'île d'Aland, ils n'ont qu'à songer au récit du vieux berger dépeignant la chute, le long des côtes du Smaland, du « grand papillon long de plusieurs milles ».

Contre la règle des livres didactiques, celui-ci laisse oublier sans cesse le dessein qui l'inspira. Il a l'heureuse fluidité des œuvres qui ne veulent rien prouver. Ruisselant de lumière et de poésie il semble n'avoir d'autre dessein que d'évoquer l'aérienne épopée d'un petit homme à qui la bonne fortune est échue de vivre parmi les oiseaux et de comprendre leur langage. Il faut franchir tout un continent pour retrouver une terre où ait pu naître un livre qui laisse paraître une intelligence aussi pénétrante de la vie des animaux : l'Inde du *Livre de la Jungle.* Nils est le Mowgli de la Suède, et tout comme Kipling, Selma Lagerlöf a su si bien faire partager son affection attendrie pour les animaux que le lecteur, quand l'enfant reprend sa taille

humaine et quitte ses compagnons de voyage, est tout prêt à prendre le deuil. Pour les âmes sensibles, les adieux les plus célèbres de la littérature, ceux d'Hector et d'Andromaque, ceux de Natacha et du prince André trouvent ici leurs symétriques sur la frontière d'un autre monde : et c'est Mowgli quittant sa panthère, Nils quittant ses oies.

Gösta, Nils, à la vérité, ne sont pas exactement des romans, mais des demi-légendes à épisodes dont le ton surtout fait l'unité. Des romans, au sens le plus français du mot, Selma Lagerlöf en a écrit pourtant quelques-uns et, sans doute, auraient-ils suffi à tirer de l'ombre tout autre écrivain, mais dans une œuvre de cette classe, ils ne représentent pas ce qu'il y a de plus achevé.

De 1897 date un roman curieux, *Les Miracles de l'Antéchrist,* qui se situe à Taormina, en Sicile, où la romancière avait fait un séjour l'année précédente. En se tournant vers ces pays du soleil qu'au fond elle connaissait peu, on doit croire que la romancière a cédé à cet irrésistible appel de la lumière qui s'exerce sur tant d'écrivains nordiques et dont il est facile de percevoir l'action chez un auteur comme Ibsen par exemple. *Les Miracles de l'Antéchrist,* roman plus « roman » que la plupart des œuvres de Selma Lagerlöf où la composition est d'ordinaire assez lâche, évoque un mouvement socialiste en Italie. Pour Selma le socialisme c'est l'Antéchrist. « *Quand l'Antéchrist viendra* — disait la légende — *il sera semblable au Christ. La misère sera grande partout. L'Antéchrist ira de pays en pays et donnera du pain aux malheureux, et il réunira beaucoup de partisans.* » Tel est — selon Selma — le socialisme, qui va lui aussi de pays en pays, donne du pain, oublie le ciel et ne se soucie que du bien-être acquis en ce monde... Voilà la pensée qui domine la double histoire d'une Anglaise qui provoque de faux miracles tout en distribuant avec faste ses charités et d'un jeune agitateur socialiste sicilien... Avec de brillantes couleurs et du mouvement, ce roman reste un peu superficiel.

Une œuvre très célèbre encore de notre romancière c'est *Jérusalem en Dalécarlie,* que continue *Jérusalem en Terre Sainte.* Ces deux romans évoquent l'aventure authentique d'un groupe de Suédois et de Danois qui, vers 1850, sous l'impulsion de prédicateurs illuminés, vendirent leurs biens pour aller s'établir en Terre Sainte. Avant d'écrire le second volume qui montre les

pieux colons installés près de Jérusalem, Selma Lagerlöf avait fait le voyage de Palestine, mais son second livre ne vaut pas le premier qui contient un extraordinaire morceau d'anthologie : le récit de la vente d'une vieille ferme, dont un paysan se défait au bénéfice de la croisade. Les sentiments d'un fils qui, demeuré étranger à la pieuse contagion, se désespère de la perte du domaine ancestral sont peints dans un mouvement admirable. L'amour de la terre est un sentiment familier à Selma et elle l'évoque avec la même autorité que son confrère norvégien, Johan Bojer, qui lui a consacré — les lecteurs de cette revue s'en souviennent — le beau roman de *Dyrendal.*

Trois autres romans qui composent le cycle des *Löwenskold* ont été récemment traduits : reliés par un simple lien légendaire, ils évoquent trois épisodes de la vie suédoise largement étalés sur les siècles, depuis le règne de Charles XII jusqu'à nos jours.

Le Vieux Manoir est un roman qui date de 1898. Ici nous retournons à cette atmosphère de conte nordique où Selma Lagerlöf se meut avec tant d'aisance. Nous y voyons l'étudiant Gunnar Hede s'éprendre d'une petite fille qui conduit un mendiant aveugle. Accablé par les malheurs les plus variés, l'étudiant devient fou, mais l'amour de cette Antigone scandinave le guérit et le sauve. Je serais bien en peine d'exprimer la grâce extraordinaire d'un pareil récit. Il a la simplicité lumineuse, la tristesse tendre des contes d'Andersen et au fait, par sa technique, il se situe dans le domaine du conte plutôt que dans celui du roman.

Les contes, contes païens ou chrétiens, tableaux-souvenirs de la vie de l'auteur ou de ses parents, voilà le genre où Selma Lagerlöf, lorsqu'elle quitte le cycle épique, est le plus librement et le plus heureusement elle-même. Mais si, reprenant *Les Liens Invisibles, Le Livre des Légendes, Morbacka, L'Anneau du Pêcheur* et *Mon Journal d'Enfant,* nous tentons aujourd'hui de dégager ce qui, parmi ces courts récits, dépasse le niveau du « réussi » pour atteindre l'excellent, c'est aux souvenirs intimes que vont tout de suite nos préférences. Sans doute l'histoire du petit Jésus qui va chercher le soleil dans les flaques d'eau pour colorer ses oiseaux de terre glaise est-elle gracieuse, mais on y voit poindre une secrète tendance à la mièvrerie qui apparaît

plus nettement encore dans certaines nouvelles de style pseudo-Dickens comme *Duvet*. Les souvenirs, au contraire, du genre de ceux qui sont groupés dans *Morbacka*, sont d'incomparables chefs-d'œuvre.

Contes du réel où le merveilleux apparaît non plus par la porte de la légende, mais par celui de la vie familière. Féerie du jardin, rêves des enfants, vie mystérieuse d'un portrait, petits drames qui vont se loger au milieu d'une conversation au coin du feu dans un silence : livre d'or d'une maison heureuse, pauses poétiques d'existences très simples, illuminées, il est vrai, par les fantaisies d'une inépuisable imagination. Selma Lagerlöf n'a été en effet elle-même que le type le plus achevé d'une lignée de charmants rêveurs. Son enfance semble s'être écoulée dans une atmosphère de fable. La nuit elle voyait grimper sur son lit la naine diabolique, héroïne des contes enfantins, Marie de Sotbroten, qui se glissait subrepticement dans son oreille. Son père, le lieutenant Lagerlöf, ne connaissait pas sans doute pareilles hallucinations, mais il passait une bonne partie de son temps à imaginer comment il logerait le roi de Suède s'il advenait que celui-ci, par un hasard extrêmement peu vraisemblable, vînt lui demander l'hospitalité. Et la maison entière, les enfants, la mère et la vieille tante, vivaient d'avance toutes les heures glorieuses qui marqueraient le passage du souverain. Tout le monde chez les Lagerlöf attachait autant de prix à l'invisible qu'au visible. La maison même était venue dans la famille parce qu'une aïeule avait aperçu en rêve un Lagerlöf et décidé aussitôt, avant même de le connaître, de l'épouser (aventure soit dit en passant qui nous rappelle un des plus beaux contes de Kipling, *La Cité des Songes*). Une tante qui avait négligé un rite en préparant une couronne de mariée pour une amie ne s'était pas senti la force de réagir contre les forces qu'une pareille omission avait déchaînées et, considérant son propre destin comme compromis, avait renoncé d'elle-même à la vie qu'elle souhaitait. Bien des années plus tard, dans le temps même où Selma, devenue romancière, écrivait une scène où son héroïne écoutait une sérénade, sa mère au même instant croyait entendre réellement sous les ormes du jardin cette mélodie qui n'existait pourtant que dans le cerveau de sa fille.

Mais plus mystérieux encore peut-être et plus touchants que

ces mystères patentés sont les dessous, les glacis des récits en apparence les plus simples qui composent la sereine épopée de la maison de famille. Il y a là tout un système d'interférences extrêmement raffiné qu'il n'est pas très aisé d'expliquer. Le lieutenant Lagerlöf, par exemple, se lance dans une déraisonnable entreprise de construction au développement de laquelle l'auteur nous fait assister. Ni le caractère du lieutenant ni les circonstances pourtant pittoresques au milieu desquelles se poursuit l'aventure n'ont une importance réelle dans le récit — où tout s'ordonne en fait autour d'un personnage tenu presque tout le temps invisible, madame Lagerlöf, qui, par amour pour son mari, a accepté de ne pas arrêter ces travaux dont elle a du premier coup démêlé l'absurdité. Cette épouse pleine de sollicitude n'apparaît en personne qu'à la fin du récit et nous comprenons à ce moment pourquoi les pages que nous venons de lire avaient une résonance si étrange, une *aura* si attirante. Tout le petit drame de famille s'est développé sous un regard que nous ignorions mais dont nous sentions le poids. Le récit était lourd d'attente — d'une attente qui devait lui donner sa vraie signification.

Nous pourrions citer vingt exemples de ce genre. Il ne faudrait pas y voir les marques d'une virtuosité superflue. Ce sont de pareils dessous qui donnent à un récit l'épaisseur de la vie. Et il en est beaucoup où l'auteur ne prend pas la peine de nous démasquer ouvertement toutes les secrètes présences qui animent son récit. A nous de découvrir le sens de ces clairs-obscurs et de ces intentions. Selma Lagerlöf excelle à cet art indirect — où s'affirmeront après elle les Katherine Mansfield et les Rosamond Lehmann — qui permet d'évoquer le réel dans sa plus riche complexité. Chez la romancière suédoise il n'arrive *jamais* que tout soit dit. Son art qui nous conduit toujours aux frontières de l'autre monde, celui du rêve et de l'irréel, se situe exactement aux antipodes de l'art explicitant.

C'est ce velouté, cette délicatesse de touche dans la suggestion qui rendent Selma si affectueusement proche de ses lecteurs. Elle rouvre pour eux les portes du rêve légendaire et de la vie intérieure. Tantôt dans *Gösta* ou dans *Nils* elle leur insuffle la folle impétuosité de la jeunesse, l'enthousiasme, le désir d'aimer et cet élan joyeux qui permet d'affronter avec une dédaigneuse allé-

gresse le malheur ou le danger. Tantôt, dans son *Journal* ou dans *Morbacka,* elle les fait pénétrer dans le royaume de la poésie intérieure et de la méditation heureuse.

La douceur chrétienne et l'imagination brillante et héroïque des Scandinaves se sont unies chez cet écrivain pour préparer l'attitude la plus noble en face de la vie. Une inapaisable joie de créer et de vivre associée à l'abnégation et à l'humilité la plus parfaite. Si l'on accueille les leçons de Selma Lagerlöf, la vie paraît plus belle et plus légère. On a beau répéter que l'art se moque de la morale, nous sentons pourtant en lisant un pareil poète que les écrivains qui donnent à la vie un sens plus profond et plus pur et la colorent des reflets du bonheur méritent nos préférences. Selma Lagerlöf avait une âme claire. Peut-être est-ce pour cela que les parois du monde devenaient pour elle si aisément transparentes. Elle avait la clairvoyance du cœur.

Un jour, au temps déjà lointain de sa jeunesse, celle qui, pendant des années, devait demeurer une humble petite institutrice de province, visita la cathédrale d'Upsal et ressentit une émotion intense en apercevant des tombeaux de Suédois illustres. L'atmosphère de ce Saint-Denis scandinave la bouleversait : « *Je voudrais bien servir Dieu et la Suède comme les grands hommes qui sont enterrés ici !* » murmurait-elle. Plût à Dieu que les Suédois célèbres l'aient tous servie aussi bien qu'elle a su le faire ! La plupart d'entre eux n'avaient remporté que des victoires locales et éphémères, elle a su faire aimer — par delà les accidents du présent — l'âme de son pays.

MARCEL THIÉBAUT

TABLEAUX DE PARIS

L'ÉCOLE DU NATUREL. — Ne pas avoir mis les pieds dans une salle de spectacle depuis un an, voilà qui procure, lorsqu'on y retourne, mille sensations qui s'éveillent pour se rendormir probablement assez tôt. Mais, avant de pénétrer dans une loge du théâtre Michel, alors que le rideau vient de se lever et, à travers la cloison, derrière la porte qui s'entr'ouvre, entendre la voix de mademoiselle Yvonne de Bray c'est se croire revenu d'un passé qui n'est pas sans douceur. Nous avons soudain l'impression de vivre après nous, de revenir en propre goûter à des sensations qui seront encore de nouveau les mêmes, pour d'autres.

La voix d'Yvonne de Bray est la voix de ses gestes, pourrait-on dire. Elle procure ce que peut procurer au théâtre l'extrême naturel, qui est bien ce qu'on y peut rencontrer de plus rare. Cette voix jeune et ample possède, et elle a toujours décélé, on ne sait quoi de brisé qui lui ajoute précisément tout ce qui manque à d'autres. Jeanne Granier, si humaine, nous obsédait aussi avec ce léger éraillement que, peut-être, des professeurs au Conservatoire de jadis eussent voulu corriger et qui est pareil à une larme véritable sur le visage d'une actrice qui *joue* l'émotion et qui *ose* se moucher, comme le faisait Réjane, — alors que tant de visages, tant d'yeux sont demeurés secs, à jamais, tandis que grimaçaient les traits et se crispaient les mains.

Cette voix d'Yvonne de Bray, je voudrais demeurer un ins-

tant encore à l'entendre, avant de pénétrer dans la salle. Mais les ouvreuses ne comprennent pas que l'on puisse perdre un instant de spectacle, alors que déjà, l'on jouit de la faculté de percevoir des sons... Pourquoi, madame, me pousser dans cette baignoire? Je me sens si heureux déjà d'entendre. Quoi? Je ne sais. Une voix naturelle qui a des inflexions nuancées, sans que le mouvement général en souffre. Je sais des gens qui ne s'intéressent au spectacle de la mer que lorsqu'elle est soulevée, apportée par le vent et que les vagues déferlent bruyamment sur la grève. Je préfère la mer qui approche sans « effets », qui glisse vers la terre et dont je ne surprends qu'une sorte de soupir étouffé.

Enfin, chère ouvreuse, j'obéis, je pénètre dans la loge.

... Mais que j'aimais entendre cette voix jeune, et par instants comme déchirée, qui est l'un des plus grands pouvoirs des comédiens et qui habille les mots et les pensées que la plupart nous livrent à nu ! L'expérience prouve que rien n'est moins satisfaisant, à de rares exceptions près, que le nu total. C'est bien pourquoi les hommes — ou les dieux — ont inventé l'art, lequel « habille mieux », lequel habille tout et permet de tout regarder sans fatigue et avec des joies toujours renouvelées.

Depuis peut-être dix ans, mademoiselle Yvonne de Bray n'avait reparu sur la scène, et, sans doute, depuis plus longtemps encore je ne l'y avais vue. Nous retrouvons avec elle le souvenir de toutes les « grandes », les véritables, que nous avons connues : la même qualité, la même étoffe. Qu'importe que le temps ait passé, qu'importent les années perdues ! Jouissons du présent, sachons voir, surtout, ce qu'il y a d'incomparable dans cette actrice, non pas seulement le naturel qui, d'ailleurs, n'existe pas au théâtre, à proprement parler, mais la composition instinctive, la manière de se servir ou, plutôt, de n'avoir pas l'air de se servir de ses bras et de ses mains. Certains acteurs, après un demi-siècle d'expérience, s'emberlificotent dans leurs mouvements. Leurs mains nous sont une gêne, ils ne savent plus s'asseoir ni marcher dès qu'un projecteur les éclaire. Entendons-nous. Ils s'asseoient et ils marchent mais comme s'ils avaient été remontés et que le mécanisme ne leur permît d'agir ni plus à droite ni plus à

gauche ni plus haut ni plus bas. Sans doute appellent-ils cet état : *être au point*?

Je ne suis pas critique dramatique, je ne saurais donner sur la pièce de M. Jean Cocteau que des impressions. J'imagine que Rose Chéri, dont j'entendis parler par ma grand'-mère, n'était point ce qu'on nomme jolie ni madame Doche qui créa *la Dame aux Camélias* ni Champmeslé, pour laquelle Racine écrivit *Phèdre*. Une *jolie* ou *belle* comédienne, c'est un mannequin. Pour réussir au théâtre, il faut d'abord *savoir se servir de ses défauts*. On me dit que les acteurs ne s'en reconnaissent jamais et je n'en crois rien. Et particulièrement pour mademoiselle Yvonne de Bray.

Je parlais récemment de la mort d'une amie d'une qualité, d'une valeur exceptionnelles, madame la comtesse Murat. Ce que j'en écrivis demeure incomplet et j'y reviendrai mais, à propos de cette comédienne qui possède si naturellement et avec un rayonnement si constant tous les dons, je ne pouvais m'empêcher de hasarder pour moi-même un rapprochement entre tout ce que nous suggèrent le théâtre et la vie. La comtesse Murat mettait dans le monde, au service d'une remarquable intelligence, la qualité maîtresse d'une femme douée (dans des sphères bien différentes) de ces dons si difficiles à traduire et sans lesquels tous les autres ne sont rien.

Guillaume Apollinaire suit le sort de Marcel Proust. — Je ne compare point leur talent. Apollinaire suit le sort de Proust, en ce sens qu'il devient prétexte à conférences, récitations, manifestations, brochures que produisent ou organisent, en s'y réservant la part du lion, des gens n'ayant connu ni Proust ni Apollinaire et qui font penser à ces malheureux que l'on voit attendant les reliefs des repas princiers (ou les fameux petits pains de *la Cène* par Tintoret) représentés par les Vénitiens pour les remettre tout chauds encore aux futures générations.

Il faut avoir le courage d'avouer que ces reliefs ne sont déjà même plus tièdes. On a dû faire du réchauffé ; c'est, en quelque sorte, un repas de carton, comme au théâtre ou plutôt comme au cirque.

Apollinaire serait attristé, et je pense aussi bien surpris s'il assistait à la représentation organisée aujourd'hui pour l'évoquer et réciter ou lire quelques vers ou quelques passages de son œuvre, au Théâtre des Mathurins. La salle est comble, la T.S.F. mobilisée — ce qui n'eût point déplu à l'auteur de *Calligrammes*. Mais, dès que s'écarte le rideau, la farce commence. Le conférencier se trouve au centre d'une table étroite et semi-circulaire qui emplit sans difficulté la scène des Mathurins. La partie centrale de ce tribunal (j'allais écrire *révolutionnaire*, non sans raison, d'ailleurs) avance sur le public, tandis que ses extrémités s'enfoncent, en retrait, vers la toile de fond. Dix personnages, douze peut-être, — j'avoue n'être pas parvenu à les compter, — sont alignés, assis, derrière cette table. Hommes et femmes. A droite du conférencier, madame Yolande Lafond ; à sa gauche, mademoiselle Agnès Capri, qui tient un cabaret où s'écrasent, paraît-il, des gens qui ne seront jamais plus « permissionnaires » — et des permissionnaires véritables ou approximatifs, car on connaît des permissionnaires de tous les soirs, ce sont des *va-t-en-guerre* enragés, d'ailleurs. Puis, après mesdames Lafond et Capri, alternent hommes et demoiselles. Si le tapis était rouge — comme le chapeau de mademoiselle Capri — nous serions devant une parodie de tribunal. Chacun de ces juges, qui ne sont qu'*acteurs*, se lève lorsque c'est son tour de réciter. Sauf Fouquier-Tinville, le conférencier, mains croisées sur les bras, lèvres minces, regard noir. Rien d'inédit dans le jugement qu'enregistre l'appareil de T.S.F. et qu'approuvent trois *détectives* qu'on a jugé prudent de placer dans la salle, *en prévision d'incidents* qui ne semblaient guère prévus et qui ne se produisirent pas.

J'ai l'impression, partagée par différents assistants, que le temps a rebroussé chemin et que nous sommes retournés quatre ans en arrière. Cette atmosphère 36 est *Front populaire*. M. Jouhaux doit être tapi au fond d'une loge.

Pourquoi Guillaume Apollinaire serait-il *Front 36?* Pour-

quoi ce byzantin — qui aimait la fange, comme Néron, pour y trouver des pierres précieuses, peut-être, ou qui jouait avec des mots et des images enchaînées, comme les princes italiens du xve siècle avec des colliers — pourquoi cet amoureux de l'antilogie, ce flâneur, ce chercheur tantôt enthousiaste, tantôt engourdi, parce qu'il a ramassé (ou qu'il s'est cru le pouvoir de ramasser) indéfiniment des diamants dans la boue de Paris, serait-il traité comme un destructeur et un anarchiste? Est-ce parce qu'il écrivit (je cite de mémoire) : « J'aime les hommes non pour ce qui les réunit mais pour ce qui les divise, et les cœurs, non pour ce qui les réjouit mais pour ce qui les ronge »?

Apollinaire me semblait le moins besogneux de ces novateurs que je connus avant l'autre guerre; je le vis assez fréquemment lorsqu'il était critique d'art. Il était *riche*, parce qu'il était de ceux dont la vie intérieure est alternativement si frêle et si forte que les jours et les nuits sont tels qu'ils les souhaitent, sans qu'ils en puissent souffrir. Il n'était pas, — quoique, peut-être il le parût comme tant d'autres, — influencé par le côté miséreux de Verlaine. Lorsqu'Apollinaire couche dans un atelier glacé, soyons persuadés qu'il aménage en son cerveau de merveilleuses demeures. Il s'étend sur un lit-divan que couvrent des étoffes de choix et, pareil à quelque oriental auquel ne manque aucune des joies de ce monde, un cercle de livres préférés crée un harem autour de lui.

Il possédait la finesse la plus souple et la dureté; on devinait des sangs qui se mêlaient et s'aristocratisaient en lui. Il aimait ceux dont il pouvait changer en charmes les vices. Les canailles qu'il approchait n'étaient point de franches canailles, elles étaient « mi-parties », comme l'on disait des pourpoints ou des armoiries. C'est beaucoup de pouvoir employer le langage du blason en parlant de crapules ou de pauvres gens. Tout Apollinaire est dans ce mélange. Il a d'épaisses épaules, un masque d'empereur romain de bal paré, il en a le regard assouvi et ce renflement de la paupière inférieure qui met une écharpe de mystère et de volupté sous les prunelles. Nous l'imaginons aussi à Ferrare, vêtu d'un justaucorps fait de losanges et de bandes disparates. Il recherchait les âmes « à la manière de » ces costumes-là.

Il était en toutes manifestations beaucoup plus sincère que son œuvre ne porterait à le supposer. Il était bohême mais si désireux de véritable luxe, au sens le moins galvaudé de ce mot, qu'il en eût joui, même si on lui eût appris que la provenance de ce qu'on lui avait offert n'était pas strictement « désirable ». Son imagination demeure ce qu'il y eut de véritablement rare et de splendide en lui.

Il chérissait cette fille naturelle de l'esprit : la mystification. L'anecdote de Louise Lalanne le prouve. Louise Lalanne, nom sous lequel il écrivit pendant plus d'un an, vers 1909, dans *les Marges*, la revue que dirigeait Eugène Montfort. Il avait promis trois poèmes pour chaque numéro et il rêvait de s'incorporer insidieusement à cette effervescence des femmes de lettres de talent qui couvraient alors la littérature d'une vague d'offensive qui a laissé, d'Anna de Noailles et de madame Henri de Régnier à madame Marcelle Tinayre puis à Colette, et à tant d'autres, une série d'œuvres qui marqueront pendant trente années un mouvement curieux. D'autres l'étudieront après nous, mais la littérature masculine semble avoir aujourd'hui pris le dessus. Je dis cela sans aucune espèce de désir de classification car il y eut toujours des femmes de talent. Mais elles ne s'étaient encore jamais manifestées en aussi grand nombre qu'à cette époque.

Le premier des courts poèmes d'Apollinaire, devenu Louise Lalanne, secret qui fut gardé pendant un an, est, je crois bien... de Marie Laurencin. Peut-être l'avait-il un peu « corrigé », sans que ce soit certain. Mais il servit en quelque sorte d'étalon pour les médaillons poétiques frappés pendant plus de douze mois par Apollinaire, sous le pseudonyme d'une femme :

Si tu veux, je te donnerai
Mon matin, mon matin gai
Avec tous mes clairs cheveux
Que tu aimes;
Mes yeux verts
Et dorés
Si tu veux...

Les récitantes, madame Lafond, qui sait dire, mademoiselle Capri qui a le sens ingénu de produire quelque effet, mademoiselle Joyeux puis M. Marcel Herrant, l'un des comédiens les plus artistes de ce temps et qui a monté avec un goût extrême

l'Ecole de la Médisance, tous donnent à ces récitations l'éclat qui leur est dû. Mais le résultat eût été meilleur sans cette douzaine de personne sassises qui évoquaient, comme je l'ai dit, le tribunal révolutionnaire ou... le jeu de massacre.

Madame Guillaume Apollinaire était dans la salle, presque inconnue de cette foule compacte d'auditeurs qui s'en allèrent emportant les mouvantes colorations des vers surprenants du *Poète assassiné* et la fraîcheur du premier poème de Louise Lalanne...

...Si tu veux
Je te donnerai tout le bruit
Qui se fait
Quand le matin s'éveille
Au soleil.

. . . . . .

Et mes mains toutes petites
Avec mon cœur qu'il faudra près du tien
Garder.

... Les princes « de la bohême » s'ennoblissent toujours davantage avec le temps ; comme Gérard de Nerval et Rimbaud, Guillaume Apollinaire suit cette règle des maîtres.

Je me souviens d'avoir entendu Claude Debussy parler de son amour pour le linge le plus fin, amour qui l'avait toujours possédé et poussé, dès le premier argent gagné, à s'acheter des chemises d'une qualité, d'une finesse exceptionnelles, sans rapport avec la simplicité douloureuse de sa jeunesse. Ainsi Apollinaire, errant au cours d'un de ses dialogues constants entre lui et un « moi » secret, multiple, variable, influençable, cruel, exquis, — si divers qu'il était surpris de le trouver nouveau toujours, nouveau à ne pas le reconnaître...

PHÈDRE A MONTPARNASSE. — Quel public sympathique de vieux intellectuels juvénilisés par l'amour de l'art, et pour le restant de leurs jours ; de jeunes gens lettrés, prêts à devenir soldats ! Que d'uniformes sous des visages tantôt à peine formés par la vie, tantôt déjà déchirés par l'angoisse de vivre ! Des jeunes femmes libres, des douairières demeurées indépendantes de jugement, curieuses de connaître encore du

nouveau. Un ensemble bien français, bien parisien, et aussi (vous ne voudriez pas qu'il en fût autrement, à Montparnasse) un peu cosmopolite. Longtemps on stationne avant de pouvoir atteindre le poste de guet de la buraliste. Il reste deux places sous les cintres près de l'avant-scène du second étage. Qu'importe ! C'est de ces hauteurs que les étudiants, aux âges romantiques, voyaient mademoiselle Georges ou Rachel.

A la vérité, je ne jurerais point que l'on y soit aussi confortablement assis qu'à l'orchestre. Vus de haut et de flanc, les artistes évoquent un plafond de Véronèse... étendu par terre. Mais si les perspectives ne sont plus celles que l'auteur ou le metteur en scène eussent rêvées, des parties du texte ressortent mieux, quand nous nous intéressons moins au physique des interprètes ou quand ils sont déformés par une perspective insolite. Imaginez qu'au lieu de suivre d'un rez-de-chaussée un drame domestique à la manière de Pagnol vous y assistiez d'une fenêtre du troisième étage, sous les toits de Paris. Peut-être que, perdant l'illusion qu'à la hauteur où nous sommes, les artistes puissent jouer à notre intention, nous saisissons plus fortement le relief du texte.

Rien ne saurait être aussi favorable au jeu des acteurs qu'une salle compacte et électrisée. Les banquettes vides ne paralysent pas les seuls débutants. Quel ouvrage résiste à ces fauteuils inoccupés, à ces rangées de balcon semblables à des mâchoires édentées ? Aujourd'hui, la salle du Théâtre Montparnasse est, selon l'expression des ménagères, aussi pleine qu'un œuf.

Mademoiselle Jamois fait penser, moins le verbe, à ce que pouvait être Rachel. L'étroit diadème d'or qui surmonte son visage sans rondeurs accuse la ressemblance ou, tout au moins, un air de famille, mais Rachel était encore vêtue, comme Talma, à la « mode » de David. J'avoue tout de suite que je trouve peu importante la reconstitution de M. Baty, qui n'offre rien d'analogue à ce que pouvait être une représentation de *Phèdre* au XVIIe siècle : deux bancs circulaires, *imitation pierre*, posés sur un tapis beige *cloué*, lequel couvre les marches — les quatre marches qui sont, à la vérité, toute la *trouvaille* de ce décor, — qui renouvellent les deux plans superposés du théâtre antique. La couleur générale du cadre et celle

des costumes alourdissent la poésie de l'un des plus grands poètes que le monde ait connus. La robe de Phèdre, couleur cuivre rouge, ses manches bouffantes, ses lourds bracelets algériens, son manteau violet, nous éloignent de la statuaire, alors que tout ce qui pourrait nous en rapprocher servirait le chef-d'œuvre racinien. Œnone a l'air d'être arrachée à l'hospice de Beaune et aux lits de ses vieux malades. Que de complications ! Véritablement, quelques mètres de toile blanche ou de « mousseline à beurre » serviraient mieux Racine et celle qui succède, en 1940, à mademoiselle Champmeslé.

C'est par le détail que vieillit et se démode l'œuvre d'art. Racine s'est efforcé de n'exprimer rien que d'essentiel, sa tragédie pourrait avoir été écrite hier, — si nous avions un Racine ! Mais les oripeaux, les candélabres à la manière de Versailles, le tapis cloué beige, voilà qui encombre bien inutilement cette *Phèdre* renouvelée et si harmonieusement jouée dans son ensemble par des artistes dont l'un, entre autres, est parvenu à nous faire paraître bref et descriptif comme des notations de témoin impressionniste ce qui nous paraissait naguère superflu, parce que gonflé inutilement par les chevaux de retour du répertoire : le récit de Théramène.

J'ai vu représenter *Phèdre* souvent, lorsque Sarah Bernhardt l'interprétait. Le plus impressionnant de ces souvenirs c'est, bien entendu, le plus ancien. Lorsqu'elle se jeta aux pieds d'Hippolyte, à cette matinée-là, le mouvement fut si impétueux que le voile qui composait la tunique se déchira de la taille au-dessous des genoux. Sarah était vêtue de blanc, la tête voilée. Et de quelle manière elle rassemblait sous la gorge ce voile harmonieux dont les plis variaient ! Selon les mouvements une sorte de fluidité l'enveloppait, sous deux lauriers roses... Aucun accessoire, certes, ne visait à rien « reconstituer » qui fût du siècle de Racine ou du temps de Phèdre, mais tout s'efforçait d'évoquer le cadre d'une grande œuvre humaine. C'était sur la scène du Théâtre de la Renaissance, pendant une brève traversée de Paris, au cours d'une de ces tournées qui portaient alors à travers le monde la gloire et la richesse de la France et la servaient si bien que les Allemands organisèrent, depuis, ce que nous appelons « pro-

pagande », comme pour mieux affirmer notre infériorité, dès que nous pensons à édifier une organisation.

Un autre souvenir de *Phèdre*, avec Sarah, c'est une représentation donnée sur le théâtre d'Orange, par une nuit chaude de juillet, au ciel couleur d'héliotrope que traversaient de leur souffle indicible des oiseaux chassés par les jets ardents de la lumière des projecteurs. Tout ce que Racine a mis de chant, volontairement, dans les vers du premier acte, trouvait devant le fameux mur, aux échos du théâtre écroulé, une splendeur qui n'appartenait plus au domaine du spectacle.

Le plus sérieux reproche que l'on puisse adresser à mademoiselle Jamois, c'est, précisément, d'avoir supprimé toute cette *orchestration* du premier acte, voulue par Racine et dans laquelle, comme dans certains préludes et ouvertures d'opéras, les musiciens désirent, dès les scènes initiales, arracher les auditeurs à eux-mêmes.

Le premier vers que prononce Phèdre est un appel au soleil, à sa chaleur, à ses clartés. Mademoiselle Jamois, pourtant, ne dirait guère autrement n'était l'agonie peinte sur le visage : « Bonjour, madame Durand, je viens vous acheter deux œufs pour mon déjeuner. »

Tous ces vers admirables du premier acte que nous attendions, que prononçait notre subconscient avant même que la comédienne les eût récités, tombaient dans une sorte de détachement, incompréhensible chez une artiste de cette qualité.

Le fameux : « *Tu le savais!* » lancé à Œnone — et qui faisait trembler, dit-on, les auditeurs de Rachel, et que Sarah clamait avec une si déchirante fureur, — je ne sais pas si Mademoiselle Jamois ne tourna pas le dos à sa nourrice en le prononçant !

La salle devait bien un peu partager mes impressions, sous le plafond où je demeurais tapi, puisqu'aucun applaudissement ne marqua ce premier acte. C'est là, en résumé, que se trouve la faute la plus importante de l'interprétation, cette absence de lyrisme, cette « ouverture » jouée comme à la cantonade.

Plus tard, mademoiselle Jamois nous a paru remarquable — je ne vois guère d'artiste qui l'égalerait ; sans fards

apparents, sans les gestes accoutumés, elle nous a fait assister à son agonie. Son entretien avec l'époux revenu est admirablement conduit.

Mais que M. Baty prenne garde à ces reconstitutions arbitraires. Il s'y empêtre bien inutilement. J'ai vu danser naguère, sur la scène du Théâtre de la Gaîté, pendant des matinées inoubliables, Isadora Duncan, vêtue d'une courte tunique et qui brandissait une palme pour courir au-devant des vainqueurs.

Ces vainqueurs, *qui n'existaient pas*, nous avions l'impression de les voir, leur cohorte était là, dans les plis des rideaux d'un gris bleuâtre qui environnaient la scène. Ce que nous réclamons pour Racine, comme pour nos classiques, c'est le minimum possible d'accessoires, rien qui retienne notre vue, sauf les acteurs en scène. Ceux de la troupe de M. Baty méritent tous qu'on aille les voir jouer *Phèdre*, sans ces déguisements, ce décor banal et prétentieux à la fois et qui n'ajoute *absolument rien* à la représentation.

Je pensais à un mot de Forain à une dame fort riche, qui se plaignait de ne point trouver de carafes à son gré et qui fussent dignes de la splendeur du service :

— Un pot, madame, un pot ! lui répliqua Forain.

S'il avait assisté à *Phèdre*, aujourd'hui, il eût, avec raison, réclamé du calicot.

ALBERT FLAMENT

NOTE DE LA RÉDACTION

Pour répondre à une question qui nous a été posée par quelques-uns de nos lecteurs, le nom de Halina Zoladkovna, qui a été donné comme celui de l'auteur de l'article paru dans les livraisons du 1er et du 15 février 1940 est un pseudonyme. La jeune fille polonaise qui a fui la Pologne dans les circonstances dramatiques qu'elle a elle-même évoquées dans son journal n'a pu, en effet, pour des raisons que l'on devine, signer de son nom de famille.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, *114, avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT